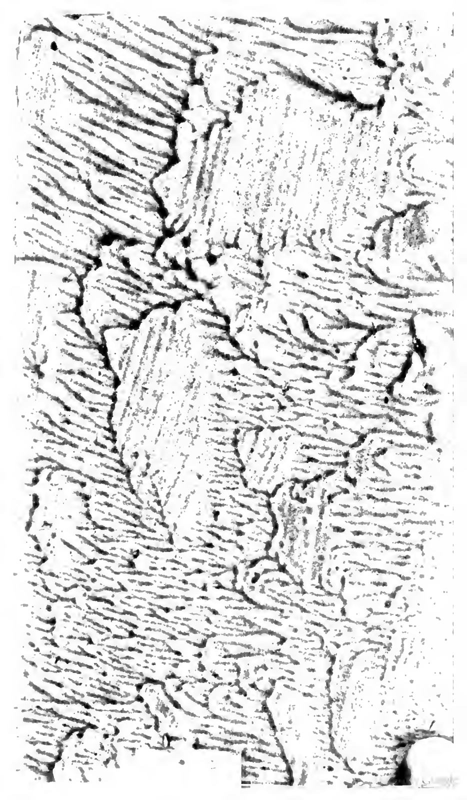

M I


BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III
II
SUPPL.
PALATINA
A
172
NAPOLI





TRAITÉ
DE LA
PRIERE.

Divisé en sept Livres.

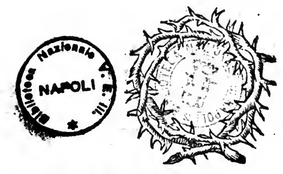
Par Monsieur NICOLE.

PREMIERE PARTIE

Qui contient les trois premiers Livres.

Nouvelle Edition revûë & corrigée.

TOME PREMIER.



Du Fond de feu M. JOSSET.

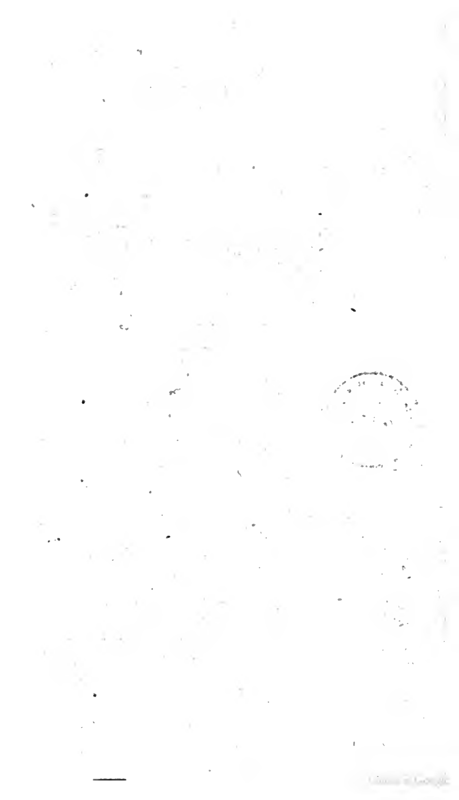
A PARIS, ruë Saint Jacques,
Chez J. FR. JOSSE, à la Couronne d'Epines & à la Fleur de Lys d'Or.

ET

CH. J. B. DELÉPINE, Imp. Lib. ord. du Roi à la Victoire & au Palmier.

M. DCC. XL.

Avec Approbation & Privilege du Roy.



PREFACE.

LA Foi étant le fondement des choses que nous esperons, & la conviction de celles qui ne se voyent point, selon l'Apôtre, elle est aussi par conséquent le fondement de la Priere Chrétienne, puisque c'est par la Foi que nous connoissons les biens spirituels qui sont le principal objet de nos prieres.

Elle en est le fondement, en nous convainquant de la grandeur & de la réalité de ces biens spirituels où nous aspirons, en nous montrant qu'ils dépendent de Dieu, & que c'est par sa seule grace que nous y pouvons arriver. En nous découvrant en Dieu une source immense & inépuisable de misericorde & de bonté, qui le rend toujours prêt à accorder ses graces à ceux qui les lui demandent comme il faut, & en nous affermissant dans cette esperance par les promesses qu'il nous a faites dans son Ecriture.

Ainsi la priere Chrétienne est appuyée

proprement sur la foi des biens que nous demandons, sur celle de notre impuissance, & sur celle de la misericorde de Dieu confirmée par l'Ecriture. Qui ne croit point les biens éternels, ne les demande point. Qui croit qu'il n'a point besoin de grace pour les obtenir, ne les demande point encore; *puisqu'il n'y a rien de plus insensé*, comme dit saint Augustin, *que de demander à Dieu ce qui est dans notre puissance*. Enfin celui qui croiroit que Dieu ne veut point accorder ses graces à ceux qui les lui demandent, feroit encore une action de folie en le priant.

Mais la Foi ne nous découvre pas seulement les veritez sur lesquelles les Prieres sont fondées, elle est de plus la source même de ces prieres, parce qu'elle enferme toujours quelque amour & quelque desir des biens éternels qu'elle nous propose; & plus cet amour est vif; c'est-à-dire, plus la Foi est vive & agissante par la charité, plus nos prieres sont vives & animées.

Ainsi la foi & la priere sont toujours en nous dans une égale proportion. Qui a peu de foi, prie peu;

& qui en a beaucoup, prie beaucoup; & cela n'a pas seulement lieu dans un même homme comparé avec lui-même en divers états & en divers tems; mais aussi à l'égard des divers degrès de ferveur dans lesquels l'Eglise s'est trouvée en divers siecles. Plus la foi a été vive, plus les Chrétiens ont été appliquez à la priere. Plus elle a été languissante, plus on les a vûs froids & languissans.

Encore même que la longueur du tems qu'on y employe ne soit pas une marque certaine de l'ardeur qui l'anime & qui en fait le merite, néanmoins comme c'en est un signe assez naturel, il se trouve qu'en examinant la suite de l'histoire de l'Eglise, plus les Chrétiens ont été remplis de l'esprit de Dieu, plus ils ont employé de tems à ce saint exercice.

Tous les Chrétiens dès premiers siecles prioient à peu près aux mêmes heures ausquelles l'Eglise ordonne à présent aux Ecclesiastiques de prier. Et l'Auteur des Constitutions Apostoliques en fait une ordonnance expres- L. 8.
se pour tous les fideles indifferemment, c. 34.
en leur prescrivant de prier le matin, à Tierce, à Sexte, à None, à

Vespres, & au chant du coq.

Tertulien marque en particulier que la coûtume des Chrétiens étoit de se lever la nuit pour prier, & que c'étoit même une des raisons de l'exacte sobrieté qu'ils gardoient dans leur repas : *Ita saturantur ut meminerint etiam per noctem adorandum sibi Deum esse.*

In Apost.

Et quoique cette pratique n'ait pas été depuis universellement gardée, il paroît néanmoins par les exhortations que saint Basile, saint Ambroise, saint Chrysostome, font aux fideles de se lever la nuit pour prier, qu'elle étoit encore commune de leur tems.

Basi. in mart in litt. Ambde Abr. l. 1. c. ult. Chrys. in Act. homil. 26.

Il est clair au moins par la description que fait saint Basile dans sa lettre aux Ecclesiastiques de Neocesarée de ce qui se pratiquoit à Cesarée en Capadoce dont il étoit Achevêque, que tout le peuple s'assembloit avec lui dans l'Eglise avant le jour, & qu'il y passoit un tems considerable, partie en prieres secretes, & partie à reciter des Pseaumes.

Epist. 63.

Le peuple, dit-il, se levant la nuit se rend avant le jour en la maison de prieres, & ayant confessé ses pechez à Dieu avec une douleur amere & des larmes abondantes; ensuite de cette oraison

il se leve pour chanter des Pseaumes : ce qui se fait en deux manieres. Car tantôt il se divise en deux Chœurs qui chantent l'un après l'autre ; ce qui sert à mediter avec plus d'application les paroles de l'Ecriture, & à tenir l'esprit plus attentif & moins distrait ; tantôt on ordonne à une seule personne de commencer seul, & tout le peuple le suit. L'on passe de cette sorte ce qui reste de la nuit dans la psalmodie ainsi diversifiée, en inserant des oraisons entre la récitation des Pseaumes. Et quand le jour commence à poindre, tout le peuple s'unit pour chanter à Dieu le Pseaume de la confession, comme s'il n'avoit qu'une même bouche & un même cœur, en s'appliquant chacun les paroles de penitence qu'il prononce.

Ce saint Docteur fait voir ensuite que cette pratique n'étoit point particuliere à son Eglise, & qu'il ne faisoit que suivre en cela ce qui s'observoit dans l'Egypte, dans la Lybie, dans la Palestine, dans l'Arabie, dans la Phenicie, dans la Syrie, & parmi les peuples qui habitent le long de l'Euphrate.

Il reste encore des vestiges de cette coûtume décrite par saint Basile, dans

la discipline presente de l'Eglise Grecque. Car ce qui se faisoit alors tous les jours, se fait au moins les Dimanches & les Fêtes, & le peuple s'assemblant à l'Eglise dès la nuit, y passe une grande partie du jour.

La pieté de l'Eglise Latine n'a pas été moindre en ce point que celle de l'Eglise d'Orient. Car les Auteurs Ecclesiastiques font voir de même, que le peuple y étoit si assidu à tous les Offices du jour & de la nuit, qu'il y avoit peu de difference entre les Ecclesiastiques & les Laïques. Ainsi ce qui distinguoit, soit dans l'Eglise d'Orient, soit dans celle d'Occident, l'état des Seculiers d'avec celui des Religieux, n'étoit pas que les uns recitoient l'Office, les autres ne le recitoient pas : mais c'étoit que les seculiers ne prioient qu'à certaines heures, leurs occupations ne leur permettant pas de prier toujours ; au lieu que la vie de Religieux étoit une continuelle priere.

Epist. 69. C'est pourquoi saint Basile marquant aux Ecclesiastiques de Neocesarée le desir qu'il avoit d'établir dans son Diocese des Monasteres d'hommes & de femmes, leur donne pour occupa-

tion la priere continuelle. » Je veux » bien que vous ſçachiez, leur dit-il, » que je ſouhaite d'avoir des congre» gations d'hommes & de femmes, » qui ſoient entierement dégagées du » ſoin de ſe nourrir & de ſe vêtir, » & qui paſſent les jours & les nuits » en prieres avec une aſſiduité inva» riable, dont la bouche ne parle point » des œuvres des hommes, mais ne » s'ouvre que pour loüer Dieu.

Ce n'eſt pas que toutes ces ſaintes ſocietez ne s'occupaſſent auſſi au travail des mains, comme il le marque dans la ſuite : mais c'eſt que leur travail n'interrompoit nullement leurs prieres, comme il le preſcrit expreſſément dans ſa regle. Regul. fuſ.diſput.interr. 37.

Saint Epiphane fait la même difference dans ſon explication de la Foi; & attribuë aux Religieux une priere perpetuelle. Et ſaint Clement d'Alexandrie dit generalement, qu'au lieu que le commun des fideles ne deſtinoit à la priere que certaines heures, comme Tierce, Sexte, None; le Chrétien parfait & éclairé, qu'il appelle Gnoſtique, prie ſans interruption. C. 231. Strom. l. 7.

Ceux qui ſont inſtruits des changemens qui ſont arrivez dans l'Office

divin, ſçavent que ce n'eſt preſque que le deſir de l'abreger qui les a produits, & qu'à meſure qu'on remonte vers les ſiécles où la pieté étoit plus vive, on y trouve toujours l'Office plus long, au moins depuis qu'il a été formé; l'Egliſe s'étant cruë obligée d'en retrancher de tems en tems, pour le rendre plus proportioné à la foibleſſe de ſes enfans, qui ayant moins de cette chaleur divine qui eſt la ſource de la priere, ſe trouvoient chargez de ce qui n'avoit point été onéreux à ceux qui en avoient davantage.

Il n'y a qu'à ſuivre en effet les plus ſimples lumieres de la raiſon pour reconnoître que ſi la foi étoit un peu vive dans les Chrétiens, elle leur feroit trouver dans la priere leur conſolation & leur joye, & qu'elle leur feroit ſupporter avec force ce qu'elle peut avoir de penible à la nature.

Que ne font point les hommes envers d'autres hommes, lorſqu'ils eſperent obtenir par leurs moyen quelque ſoulagement dans leurs maux, ou quelque accroiſſement des biens: Avec quelle ardeur & quelle perſeverance ne s'appliquent-ils point à gagner leurs affections? Cependant combien le pou-

voir qu'ont les hommes d'assister d'autres hommes en l'une & en l'autre de ces deux manieres, est il étroit & borné? Ils ne sçauroient les délivrer de la plupart de leurs miseres, tant interieures qu'exterieures, ni leur donner aucune des qualitez ni du corps ni de l'esprit dont ils ont besoin.

On perit tous les jours à leurs yeux sans qu'ils y puissent remedier. La plûpart de ceux à qui on s'adresse n'ont aucune bonne volonté pour ceux qui les prient. Quand ils en auroient; ils ne sçauroient satisfaire à toutes les demandes qu'on leur fait, parce que leur pouvoir est infiniment moins étendu que les besoins & les desirs de ceux qui recherchent leur assistance. Ils sont donc dans la necessité d'en rebuter la plûpart, ils le font souvent sans raison & par une preference injuste. Ceux qui les sollicitent trouvent mille obstacles dans ce qu'ils prétendent obtenir d'eux. On leur rend de mauvais offices dans le dessein de les supplanter. On obscurcit leurs services, & souvent ils ont de la peine à parvenir jusqu'à se faire écouter' » Il est » difficile, dit sainte Therese, de trou» ver accès auprés des Grands, qui

» sont ceux dont on a le plus de be-
» soin. On ne leur parle qu'à certaines
» heures. Il n'y a que les personnes
» qualifiées qui les approchent. Et si des
» gens de petite condition se trouvent
» obligez d'implorer leur assistance,
» de combien de faveurs ont ils be-
» soin pour en avoir audience ? Que
» si c'est au Roi même qu'ils ont af-
» faire, quel moyen de l'aborder ? Il
» faut avoir recours aux favoris. Et
» ces favoris sont ils assez désinteres-
» sez pour ne songer qu'à appuyer la
» justice ?

On peut ajouter que quelque accès qu'on ait auprès de qui que ce soit, on ne lui parle pas en tout tems & en tous lieux. Il n'y a point d'homme qui soit toujours en état d'en écouter un autre, & encore moins de l'assister sur le champ. Et enfin quelque heureux que l'on soit à se faire aimer des hommes, & à obtenir d'eux tout ce qu'ils peuvent donner, souvent l'on n'en est pas réellement plus heureux ni plus content. Leurs faveurs & leurs dons sont souvent cause de la ruine de ceux qui les obtiennent, parce qu'en leur donnant ce qui est en leur puissance, ils n'ont pas le pouvoir de

leur en faire bien user, ni de détourner les mauvaises suites qui sont souvent attachées à leurs présens.

Rien de tout cela ne se rencontre dans le sacré commerce de priere que Dieu nous commande d'avoir avec lui. Nous trouvons en lui une source inépuisable de toutes sortes de biens pour remplir tous nos besoins, pour remedier à tous nos maux, & pour satisfaire à tous nos justes désirs. Ou il nous accorde ce que nous lui demandons, ou il nous fait connoître qu'il nous est plus utile qu'il ne nous l'accorde pas. Ou il remedie sur le champ à nos miseres, ou il nous apprend que le retardement dont il use nous est salutaire. Il est toujours prêt de nous écouter quand nous recourons à lui, & de nous recevoir en sa grace quand nous revenons à lui après nos égaremens. Rien ne nous peut nuire auprès de lui que nous-mêmes. Tous ceux qui l'environnent sont disposez à nous servir si nous nous adressons à eux; & sans intercesseurs même nous pouvons nous adresser à lui en tous tems & en tous lieux. Il entend nos paroles, nos regards, nos desirs. Rien ne lui est inconnu. Les moindres ser-

vices que nous lui rendons sont comptez pour tout ce qu'ils meritent, & pour infiniment plus qu'ils ne meritent, parce que Jesus-Christ y ajoute le prix & le merite des siens. Il nous écoute & pour nous & pour les autres; & bien loin de s'impatienter de nos demandes, il nous reproche de ce que nous ne lui en faisons pas assez, & que nous n'avons pas assez de confiance en sa bonté. Enfin il ne nous fait pas seulement des dons, mais il les comble en nous donnant la grace d'en bien user.

Helas! comment se peut-il donc faire qu'on se rebute si peu en faisant la cour aux hommes, & qu'on s'ennuie & se fatigue en recherchant l'amitié & le secours de Dieu? Et quelle plus grande marque peut-on avoir de l'affoiblissement de la foi dans les Chrétiens, que le peu d'ardeur & de perseverance qu'ils ont dans l'exercice de la priere?

Heureux ceux que Dieu preserve de cette langueur, qu'il rend sensibles à l'honneur qu'il leur fait en leur permettant de le prier, & à qui il fait goûter les biens qu'il a renfermez dès cette vie même dans cet exercice qui

en fait la felicité. Le monde est plein de miseres inévitables & irremediables pour les autres ; & quelque gloire humaine qui les environne, leurs occupations sont toujours viles & basses, & indignes d'un enfant de Dieu.

Mais en quelque état qu'on réduise un vrai Chrétien, que Dieu a rempli de cet esprit que l'Ecriture appelle l'*esprit de priere*, il y trouve le soulagement de tous ses maux, & l'accomplissement de tous ses justes desirs. Son esprit y rencontre même de grandes & importantes occupations, & sans s'agiter ni sortir de sa retraite, il y traite des affaires mille fois plus considerables, que celles qui occupent ceux qui gouvernent le monde.

C'est une grande affaire que de traiter avec Dieu de son salut & de la guérison de son ame, de lui exposer ses tenebres & ses playes, de consulter la lumiere de sa verité sur ses actions, de lui ouvrir son cœur, afin qu'il y imprime son amour.

C'est une grande affaire que de se ressouvenir des bienfaits de Dieu, & de lui en témoigner sa reconnoissance ; d'admirer les merveilles de sa puissance & de sa misericorde, soit dans l'or-

dre de la nature, soit dans celui de sa grace, de les repasser dans son esprit, & d'en prendre des sujets de le loüer.

C'est une grande affaire que de faire auprès de Dieu l'office de membre vivant du corps de l'Eglise, de lui representer ses besoins, de compatir à ses maux, d'adorer la conduite qu'il tient sur chacun de ses Elûs, de considerer de quelle sorte il y en a qu'il couronne, d'autres qu'il châtie, d'autres qu'il purifie, d'autres qu'il console, d'autres qu'il appelle, d'autres qu'il retire de l'égarement, d'autres qu'il corrige, d'autres qu'il renouvelle & qu'il retablit : *Alia membra recipit, alia flagellat, alia vocat, alia revocat, alia corrigit, alia redintegrat.*

Aug. in Ps. 85.

C'est une grande affaire que de considerer devant Dieu la guerre du corps du demon contre le corps de Jesus-Christ, guerre qui dure depuis le commencement du monde, & ne se terminera qu'à sa fin ; guerre où tous les hommes ont une part & une fonction importante, & où il ne s'agit de rien moins pour chacun d'eux, que d'un Royaume éternel ou d'une misere éternelle : de voir de quelle sorte le corps

de Jesus-Christ gagne quelquefois certains avantages sur celui du diable, & comment Dieu permet qu'il souffre en diverses occasions des pertes considerables par la chute d'un grand nombre de Chrétiens; de trembler devant Dieu à la vûë de ce terrible spectacle; de secourir par ses prieres ceux que le demon attaque, & de pleurer sur ceux qu'il surmonte; de se rejouir pour ceux qui en demeurent victorieux, & d'adorer les conseils secrets de celui qui conserve qui il lui plaît dans cet horrible combat.

Voilà les occupations qui ne manquent jamais à un Chrétien animé d'une foi vive, qui lui découvre ce qui se passe réellement quoiqu'invisiblement dans le monde; & ces occupations peuvent remplir très-heureusement & très-utilement sa vie, si Dieu ne lui en donne point d'autres, & ne l'applique qu'à cet emploi.

Mais à quelques charges qu'il le destine, l'emploi & la charge de prier doit toujours faire la plus considerable partie de son ministere; de sorte que comme les Apôtres exprimant dans les Actes les fonctions de l'Apostolat, joignent ensemble la priere

& le miniſtere de la parole, comme les deux parties eſſentielles de leur vocation : *Nos vero orationi & miniſterio verbi inſtantes erimus*; on doit compter de même la priere pour la premiere & la principale partie de la vocation de chaque Chrétien.

Actor. 6. 4.

Ainſi l'on doit dire qu'un Prince Chrétien, eſt un homme qui prie & qui gouverne un Etat : Qu'un General d'armée, eſt un homme qui prie & qui conduit une armée : Qu'un Magiſtrat Chrétien, eſt un homme qui prie & qui rend juſtice au peuple : Qu'un artiſan Chrétien, eſt un homme qui prie & qui travaille d'un mêtier : Qu'un laboureur Chrétien, eſt un homme qui prie & qui laboure la terre : Qu'une mere de famille Chrétienne, eſt une femme qui prie & qui conduit une famille. La priere entre dans toutes les vocations, & elle les ſanctifie toutes. Sans elle ce ne ſont que des occupations prophanes & payennes, & ſouvent ſacrileges : mais avec la priere elles deviennent chrétiennes & ſanctifiantes. La priere entre par tout où la foi agit & dans tout ce qu'elle anime & qu'elle conduit, parce qu'elle en eſt

le premier fruit. De sorte que comme la foi doit animer & conduire toute la vie d'un Chrétien, toute la vie d'un Chrétien doit être une priere continuelle.

Mais la priere n'est pas seulement dependante de la foi, comme de son fondement & de sa source, elle l'est aussi comme de sa regle, & comme de la lumiere qu'elle suit pour ne pas tomber dans des excès dangereux; & cette lumiere lui est necessaire en plusieurs manieres, qu'il est important d'expliquer ici.

Premierement, la priere n'étant autre chose qu'un saint desir, ce qui nous apprend la regle de nos desirs, nous apprend par conséquent celle de nos prieres. Or c'est de la foi que nous devons tirer cette regle. Elle ne nous montre pas seulement les objets qu'il faut desirer, elle nous apprend aussi jusqu'à quel point il les faut desirer, & ce que nous pouvons ou ne pouvons pas demander à Dieu. Car la priere est un devoir fondé sur des veritez immuables aussi bien que les autres devoirs de la vie chrétienne. Et c'est la foi qui nous découvre ces veritez par lesquelles elle retranche une in-

finité de devotions bizarres & dereglées, ausquelles on se laisse facilement aller quand on ne consulte que son propre esprit.

C'est aussi de la foi que nous devons apprendre les voyes & les moyens dont nous nous devons servir pour faire naître en nous les desirs que Dieu approuve, & qui font l'essence de la priere. C'est par la lumiere de la foi que nous devons discerner les illusions qui se peuvent glisser dans les prieres & les pieges que le demon nous y peut tendre en s'y transfigurant en Ange de lumiere, & en nous faisant courir après nos vaines imaginations, en croyant suivre les attraits de Dieu.

C'est la foi qui nous donne toutes ces lumieres, & elle nous les communique par toutes les sources sacrées dans lesquelles elle est renfermée, & d'où l'Eglise la tire ; c'est à-dire, par l'Ecriture & par la tradition. Car il ne faut pas s'imaginer qu'il n'y ait tradition que pour les dogmes speculatifs. Il y a aussi tradition pour les veritez de pratique. Et entre celles-là, il n'y en a point de plus marquée, de plus certaine ni de plus vivante que celle des prieres ; car l'Eglise ayant non-seu-

lement toujours prié, mais ayant toujours prié publiquement & en commun dans un ordre reglé & avec des paroles précises, on apprend de ces prieres communes quelles doivent être les prieres particulieres, puisqu'il est clair qu'on ne doit demander ni desirer en particulier, que ce que l'on demande & que l'on desire en commun avec tout le corps des Fideles, & que nos prieres secretes ne doivent être que la continuation de nos prieres publiques.

C'est proprement sur ces vûës qu'a été dressé le plan de ce Traité de la Priere, que quelques raisons portent presentement à rendre public. Le dessein de s'en instruire pour son utilité particuliere engagea il y a quelques années celui qui en est auteur à examiner les regles qu'on en peut trouver dans la Tradition & dans la pratique de l'Eglise, & à les comparer avec les pensées de quelques auteurs nouveaux. Il a tâché d'autoriser par la doctrine des Peres tous les sentimens qu'il a cru devoir approuver. Et l'on verra qu'il y a procedé de si bonne foi, qu'il ne s'est nullement arrêté à la diversité des expressions, par lesquelles

on a marqué les mêmes veritez en divers tems, ni à certaines differences dans les pratiques, qui ne sont point essentielles, qui ne changent rien dans le fond, & qui sont appuyées sur les mêmes principes.

Il a seulement excepté de cette regle un Espagnol nommé Molinos, dont les fausses spiritualitez ont fait tant de bruits dans l'Eglise par la condamnation qui en a été faite à Rome, qu'il a cru qu'il en pouvoit parler avec plus de liberté.

Comme il s'est uniquement attaché à ce qu'il trouvoit clairement établi dans les Peres & dans la Tradition de l'Eglise, il ne s'est point engagé à rien dire expressément de ce qu'on appelle Theologie mystique: ce n'est pas qu'il ait ignoré de quelle sorte ceux qui en ont écrit, prétendent la trouver dans les anciens: mais comme tout ce qu'ils en alléguent reçoit de grandes difficultez, il s'est contenté de souhaiter que quelqu'un plus éclairé que lui, entreprît d'éclaircir cette matiere par une discution solide.

Il sçait en general qu'il y a deux grands écueïls à éviter sur ce point; l'un de se laisser surprendre aux illu-

ſions, qui ne ſont nulle part ſi frequentes que dans les Oraiſons extraordinaires, que décrivent les Myſtiques; l'autre de condamner témerairement ce que Dieu pourroit faire dans certaines ames au-deſſus de la maniere ordinaire dont il agit dans les autres. Et il n'ignore pas de plus que la fuite d'un de ces écueils nous jette ſouvent dans l'autre; l'experience des illuſions frequentes que l'on rencontre par tout, en porte pluſieurs à condamner ſans diſcernement tout ce qui leur paroît extraordinaire; & l'exemple de quelques ames choiſies, en qui l'on trouve des vertus éminentes jointes à ces états extraordinaires, eſt cauſe au contraire que d'autres approuvent témerairement toutes les diſpoſitions auſquelles on donne les mêmes noms, quoiqu'elles ſe trouvent en des perſonnes ou viſiblement trompées, ou qui n'ont rien de ſolide.

C'eſt ce qui lui a fait conclure que la regle la plus ſûre que l'on puiſſe ſuivre pour éviter les ſurpriſes, & à laquelle ceux mêmes qui ont ou qui s'imaginent avoir quelque choſe d'extraordinaire devroient s'attacher, eſt de ne juger de la vertu que par les

actions & les œuvres, & non par tout ce qui se passe dans l'esprit.

Ainsi quand la vie d'une personne est toute reglée & toute appuyée sur des veritez solides, qu'elle aime ces veritez, qu'elle s'y attache, & qu'elle les suit, qu'elle a soin de s'en instruire par les voyes que Dieu nous a enseignées, qu'elle se rend disciple de l'Eglise, & qu'elle en emprunte sa lumiere pour la conduite de sa vie; s'il se trouve avec cela quelque chose de particulier dans la maniere dont son esprit agit interieurement, il y a lieu de croire, ou que c'est Dieu, qui en est la cause, ou que si c'est un effet d'imagination, cette imagination ne lui nuira pas.

Mais si l'on voit que des gens qui prétendent être dans des états fort élevez, qui veulent paroître fort intelligens dans la distinction des divers degrez de contemplation, sont avec cela temeraires & injustes dans leurs jugemens; s'ils parlent avec confiance de ce qu'ils ne sçavent point; si étant dans des emplois qui les obligent d'être fort instruits des regles de l'Eglise, ils n'ont aucun soin de les apprendre, & ne conduisent les ames que par ces prétenduës

prétenduës lumieres qu'ils tirent de l'Oraiſon : ce n'eſt point leur faire tort que de dire au moins, que toutes les merveilles qu'ils nous debitent doivent paſſer pour ſuſpectes.

Car c'eſt encore là une des manieres dont l'Oraiſon dépend de la foi, que c'eſt par la foi que l'on doit diſtinguer ce que l'on doit attendre & ce que l'on ne doit pas attendre de l'Oraiſon, y ayant de l'illuſion & de l'abus à en attendre tout, ou à n'en attendre rien. Elle nous apprend que c'eſt par la priere que l'on obtient de Dieu l'accroiſſement de la charité, & que cet accroiſſement eſt le moyen d'entrer plus avant dans la verité, ſelon cette maxime de ſaint Auguſtin; que c'eſt la charité qui donne entrée dans la verité, & que ſans elle on n'y entre point : *Non intratur in veritatem niſi per charitatem* ; que c'eſt elle qui ouvre le cœur pour la recevoir; que c'eſt elle qui la fait goûter & ſentir, au lieu qu'elle eſt toujours inſipide à ceux qui ne l'aiment pas. Elle nous apprend que la priere nous obtenant la droiture & la pureté du cœur, ſert infiniment à connoître le vrai eſprit de l'Egliſe, & à nous empêcher

d'éluder ſes regles divines par des interprétations humaines, ſelon ce que dit un Pape, que le vrai amour de la juſtice contient en ſoi les ordonnances des Apôtres & les regles des Canons. Mais elle nous apprend auſſi qu'il faut bien ſe donner de garde, ſous pretexte des lumieres qu'on peut acquerir par la priere, de s'imaginer qu'il eſt permis de ſe diſpenſer de s'inſtruire de ces regles par une étude ſérieuſe, comme ſi la ſcience Eccleſiaſtique devoit être verſée dans l'ame par une infuſion immediate de Dieu ſans aucun travail humain, & ſans qu'il ſoit beſoin de ſe rendre diſciple de la Tradition de l'Egliſe. Car c'eſt proprement tenter Dieu que d'agir de cette ſorte. C'eſt ignorer le deſſein qu'il a eu de cacher la conduite qu'il tient ſur les hommes, même dans l'ordre de la grace, & de les tenir dans l'humilité en les obligeant à la pratique des moyens humains. » Il faut, » dit ſaint Auguſtin, pour éviter l'or» gueïl, apprendre d'un autre homme » ce qui ſe peut apprendre par ce moïen; » & il faut de même que celui qui eſt » chargé d'inſtruire les autres, leur » communique ſans orgueïl & ſans en-

Doctr. Chriſt. in perfect. l. 1.

» vie ce qu'il a lui-même appris de
» quelqu'autre. Evitons de tenter Dieu
» à qui nous avons cru, de peur qu'en
» nous laissant aller aux illusions de
» notre ennemi, nous ne dédaignions
» enfin d'aller à l'Eglise pour y en-
» tendre l'Evangile, ou de lire les
» Livres, ou d'écouter un homme qui
» prêche, dans l'attente que Dieu nous
» enlevera au troisiéme Ciel, comme
» dit saint Paul, soit en corps soit en
» esprit, & qu'il nous y fera enten-
» dre ces paroles ineffables, qu'il n'est
» pas permis de reveler à d'autres hom-
» mes, ou qu'il nous fera voir Jesus-
» Christ même, afin d'apprendre l'E-
» vangile de sa bouche plûtôt que de
» celle des hommes. Fuyons, mes
» Freres, ces tentations pleines d'or-
» gueil & de peril ; & souvenons-nous
» plûtôt que quoique l'Apôtre saint
» Paul eût été renversé & instruit par
» une voye celeste & divine, il fut
» néanmoins renvoyé à un homme
» pour recevoir de lui les Sacremens,
» & être agregé à l'Eglise.

Il y a peu de personnes qui ne tombent grossiérement dans ces sortes d'illusions. Mais je ne sçai si ce n'est pas y tomber aussi dangereusement que

d'agir comme font certains ſpirituels ; qui n'ont aucun ſoin de s'inſtruire par l'étude de la Tradition, des veritables regles de l'Egliſe pour la conduite des ames ; & qui ſuppoſant que l'Oraiſon ſupplée à tout, & donne toute ſorte de lumieres, prennent tout ce qui paſſe par leur imagination pour des veritez que Dieu leur revele, qui n'ont point de défiance de leurs penſées, & ne les examinent jamais ſur la doctrine des ſaints Peres.

L'abus viſible que ces prétendus ſpirituels font de la priere, produit un autre deſordre dans quelques ſçavans curieux, & leur donne lieu de ſe jetter dans une autre extrêmité, qui eſt de ne s'attacher qu'à la ſcience, de ne ſonger qu'à ſe remplir la mémoire, de ne ſe mettre point en peine de faire paſſer la verité de l'eſprit dans le cœur, & de regarder tout ce qui s'appelle Oraiſon, ſpiritualité, Onction, comme des imaginations creuſes & des amuſemens d'eſprits foibles.

Ainſi ceux qui ſont dans ces extremitez oppoſées ſe condamnent réciproquement, & ſe ſervent pour s'autoriſer dans leur conduite, des défauts qu'ils remarquent dans celle des autres. Les

spirituels blâment avec justice le peu d'onction de ces sçavans, & les traitent de gens humains, qui ne connoissent point les voyes de Dieu. Les sçavans traitent ces spirituels d'ignorans, présomptueux & d'adorateurs de leurs pensées. Mais la foi condamne dans les uns & dans les autres ces deux excès également dangereux, & elle nous apprend à joindre ensemble les lumieres que l'on doit tirer de la priere, avec celles qu'il faut acquerir par le travail & par l'étude de la tradition de l'Eglise.

Il est juste de mépriser les sçavans curieux & sans onction, qui s'attachent à la lettre & à l'écorce des veritez, dont ils ne remplissent que leur esprit sans les goûter par le cœur ; & l'on peut pour détourner les ames de cette science séche & sterile, employer si l'on veut les paroles dont saint Bernard se sert pour en donner du dé- Epistol. 10.
» goût à un jeune homme. Si vous
» aviez, lui dit-il, goûté tant soit peu
» de cette fleur de froment, dont Je-
» rusalem est rassasiée, ô que vous lais-
» seriez de bon cœur ces sçavans du
» monde, qui se repaissent d'une scien-
» ce toute judaïque, ronger leurs croû-

» tes & leurs écorces séches & dures!
» Plût à Dieu, que lors que Dieu par
» sa bonté daigne verser sur moy, tout
» pauvre & tout miserable que je suis,
» quelque goute de cette pluye volon-
» taire qu'il a reservée pour son hérita-
» ge, je puisse vous en faire part, &
» recevoir reciproquement de vous ce
» que Dieu vous en auroit fait sentir?
» Croyez-moy, apres l'experience que
» j'en ay faite. Vous trouverez plus
» dans les forests que dans les livres.
» Les bois & les rochers vous appren-
» dront ce que vous ne pouvez ap-
» prendre des docteurs. *O si semel paullulum quid de adipe frumenti unde satiatur Jerusalem degustares, quàm libenter suas crustas rodendas litteratoribus Judæis relinqueres! Utinam si quam mihi guttam de pluvia voluntaria, quam segregavit Deus hæreditati, stillare dignetur in dulcedine sua pauperi Deus, mox eam tibi possem refundere, & rursum à te vicissim recipere quod senseris! Experto crede. Aliquid amplius invenies in sylvis quam in libris. Ligna & lapides docebunt te quod à magistris audire non potes.*

Mais il est necessaire aussi suivant les regles de la foy, de ne se pas dispenser d'employer les moyens humains

pour s'instruire des veritez dont on a besoin ou pour sa conduite ou pour celle des autres; de ne pas s'attacher à ses pensées, & de ne pas prendre tout ce qui passe par l'imagination pour des lumieres divines. Il est necessaire de se défier de son propre esprit, de se rendre disciple de l'Eglise, & de ne pas juger de sa doctrine par les prétenduës lumieres de ses oraisons, mais de juger des lumieres qu'on reçoit dans l'Oraison par la doctrine de l'Eglise. Voila l'unique moyen d'éviter les illusions si frequentes parmi ces spiritualitez extraordinaires, sans la pratique duquel elles sont justement regardées comme des voyes suspectes & dangereuses.

AVERTISSEMENT

Sur la nouvelle Edition de ce Traité.

ON avoit crû la premiere fois que ce Traité de la Priere parut en public, qu'il étoit important de justifier par les Peres & par des raisons Theologiques, l'exercice de celle qu'on appelle Mentale, dont il est vray qu'il y a des gens qui ont conçu quelque espece d'éloignement : parce, disent-ils, qu'ils ne voyent pas qu'elle ait été pratiquée par les Anciens de la maniere qu'elle l'a eté depuis deux siecles.

Mais l'experience a fait voir que ces discours n'avoient pas fait une assez forte impression sur l'esprit du commun du monde, pour être obligé de la combattre expressément. Cette justification formelle de l'Oraison mentale placée comme elle l'étoit presque dès l'entrée de ce Traité, ayant fatigué beaucoup de gens qui ont témoigné desirer qu'on appliquast d'abord les Lecteurs à ce qui est plus capable d'édifier, & qu'on renvoyast à la fin du Livre ces questions de science dont plusieurs croyent se pouvoir passer ; c'est ce qui a fait prendre le dessein de s'accommoder à cette inclination com-

mune, d'autant plus que ceux qui aiment les dicussions de cette nature n'en seront pas privez, puis qu'ils les trouveront en une autre place, & que ceux qui ne les aiment pas, n'en seront point importunez, puis qu'ils ne les trouveront plus au commencement de ce Livre, & qu'ils pourront se passer de les lire ailleurs.

Pour satisfaire donc tout le monde, on a divisé ce Traité en deux Parties. La premiere comprendra ce qui regarde la pratique de la Priere Mentale, & ce qui la peut rendre utile au commun du monde.

Ce ne sera plus qu'à la fin du Livre qu'on entreprendra de prouver que la pratique en est conforme à l'esprit & aux principes des Peres; & encore on n'en fera la matiere que du dernier Livre, qui sera le quatriéme de la seconde Partie. Mais on n'a pas crû la devoir obmettre entierement, afin que personne ne puisse dire qu'on ait rien supposé dans cet ouvrage qui ne soit exactement veritable.

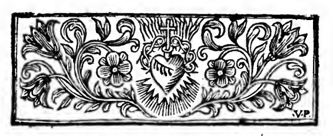
non ſeulemeut les principes pour apprendre à prier comme il faut, mais auſſi la pratique de l'Oraiſon tant Vocale que Mentale, & fait voir l'alliance neceſſaire de l'une avec l'autre, en alliant en même temps la pureté des mœurs avec la ſainteté des prieres. Ainſi en apprenant à prier aux Chrétiens, il leur apprend a bien vivre ; & en leur faisant connoître ce qui rend leurs prieres défectueuſes, il leur apprend à ſe corriger de leurs défauts. C'eſt pourquoy, nous ne pouvons que conſeiller aux ames fideles, autant qu'il eſt en nous, d'apprendre par leur propre experience dans l'étude de ce Livre, qu'il eſt non ſeulement le plus utile qui ait été mis au jour ſur cette importante matiere, mais qu'il ne laiſſe rien à en ſouhaiter de plus : Et nous les aſſurons que toute ſa doctrine eſt conforme à la foy de l'Egliſe & à la morale chrétienne.

ALEXIS BARIOT DE MOUSSI
LE FEVRE.

APPROBATION

De Monſieur D'ARNAUDIN, *Docteur de Sorbonne, & Curé de S. Martin à ſaint Denis en France.*

COMME cette nouvelle Edition du *Traité de la Priere* eſt beaucoup augmentée, & que l'Auteur s'eſt appliqué à la rendre plus méthodique que les précedentes, par le nouvel ordre qu'il a mis dans tout cet excellent ouvrage, elle eſt digne d'une nouvelle approbation : ainſi après avoir lû exactement ce Livre, dont les principes ſont tres-



TRAITÉ DE LA PRIERE

PREMIERE PARTIE.

LIVRE PREMIER.

Où il est traité de la Methode de mediter sur quelques Sujets generaux ausquels il est bon de faire reflexion chaque jour.

CHAPITRE PREMIER.

De la préparation éloignée à l'Oraison ; qui consiste dans une vigilance continuelle sur ses actions, sur ses paroles ; & sur ses pensées.



L'Avis le plus commun & le plus autorisé par l'expérience & par la raison touchant la maniere de se préparer aux prieres que l'on fait à certaines

heures, & principalement à celle qu'on appelle mentale, est qu'il faut faire de toute sa vie une priere continuelle.

Ainsi il y a une espece de cercle dans cette matiere. Car comme il faut prier toujours, pour prier comme il faut en certains temps, il faut aussi consacrer certains temps à la priere, pour dispo-ser son esprit à prier toujours. Mais il y a beaucoup de difference entre ces deux sortes de prieres. L'Oraison particuliere renferme une cessation de toute autre action, une application entiere de l'esprit & du cœur à Dieu. Mais l'Oraison qui doit être continuelle, doit être jointe à nos autres occupations. Elle n'empêche pas notre esprit de s'appliquer aux affaires, mais seulement de s'y livrer, & de s'y abandonner. Elle ne retranche que les pensées inutiles. Et à l'egard de celles qui sont utiles, elle ne fait qu'en moderer l'impression, de peur qu'elles ne s'emparent si pleinement de l'esprit qu'elles en bannissent le souvenir de Dieu.

Ainsi cette oraison continuelle n'est autre chose que ce que l'on appelle l'exercice de la presence de Dieu & la pratique de la vigilance chrétienne, qui empêche l'esprit de se dissiper & de se

répandre trop au dehors, qui joint à toutes les actions une vûë secrete de Dieu & un désir de lui plaire, & qui nous fait recourir sans cesse à lui par des regards secrets.

Il est clair que l'oraison continuelle ainsi entenduë, est une disposition necessaire à l'Oraison qui se fait à certaines heures particulieres. Car il ne faut pas s'imaginer qu'après avoir donné une entiere liberté à ses sens & à ses pensées; aprés avoir laissé entrer dans son esprit une foule d'images qui y font de vives impressions, & y laissent des traces profondes qui se renouvellent à tout moment; après avoir oublié Dieu tout le long de la journée, on en puisse rappeller le souvenir & bannir les idées des choses du monde à l'heure que nous aurons destinée à l'oraison.

Il ne faut pas s'imaginer qu'après avoir contristé le S. Esprit tout le long du jour en suivant les inclinations de la nature, après avoir mérité par la plûpart de nos actions qu'il se retire de nous, il n'aura point d'égard à nos infidelitez, & ne laissera pas de répandre sa lumiere dans notre esprit, & sa chaleur dans nos cœurs. Il le fait quelquefois: mais quand il le fait, c'est par

une conduite extraordinaire & par une espece de miracle. Et comme les miracles sont rares, il arrive ordinairement que la dissipation & l'application entiere de l'espr t aux choses du monde, sont suivies d'une extrême froideur dans la priere, & d'une agitation continuelle de pensées vagabondes & égarées.

La vigilance continuelle est donc la voye ordinaire non seulement de bien agir, mais aussi de bien prier. Car elle arrête l'impression des objets; elle ne leur permet pas de s'emparer de l'esprit, & elle conserve à Dieu les droits qu'il y doit avoir. Elle accoutume l'ame à se tourner vers lui, & elle lui donne par cette coutume une facilité de s'y appliquer dans les temps qu'elle destine à cela. Elle fait que l'on retrouve son cœur, parce qu'elle ne l'a pas laissé égarer, & que l'on en a tenu en quelque sorte les rênes, en ne le laissant pas courir à sa fantaisie après les objets qui se présentent.

Je ne m'arrêterai pas ici à expliquer en détail la maniere de pratiquer cette vigilance & ce recueillement. Il y en a des traitez exprès que l'on peut lire. Il suffit de dire qu'elle consiste à joindre autant qu'il est possible le souvenir

de Dieu à toutes ses actions ; à prendre occasion d'honorer & de prier Dieu ; de tous les objets qui frapent notre esprit ; à regarder sa Loi & sa volonté comme un artisan regarde le modele qu'il tâche de suivre dans ses ouvrages ; à consulter sans cesse cette Loi pour ne s'en écarter en rien ; à composer son exterieur & son interieur comme étant toujours à la vûë de Dieu ; & enfin à se tenir en sa presence comme des pauvres & des mendians, qui ont un besoin continuel de son assistance pour conserver la vie de leur ame.

Ceux qui se rendroient exacts à vivre dans ce recueillement perpetuel, seroient sans doute moins distraits & plus attentifs dans les temps particuliers qu'ils donnent à la priere ; & les distractions qui ne laisseroient pas de les y troubler, seroient beaucoup moins à craindre, parce qu'ils n'y auroient point donné lieu. Mais comme il faut toujours tâcher de les eviter de quelque cause qu'elles viennent, il est bon de ne négliger aucun des secours qui peuvent contribuer à nous en délivrer. Et c'est ce qui m'oblige d'examiner celui que l'on peut tirer des méthodes d'Oraison mentale.

CHAPITRE II.

Que les methodes d'Oraison mentale ne doivent déplaire à personne, parce que la premiere regle de toutes ces methodes est de ne s'y astraindre point, & de ne s'en servir qu'autant qu'elles servent à arrêter la mobilité de l'esprit.

IL y a des gens qui reconnoissant d'une part qu'il est utile de prendre tous les jours un certain temps pour se tenir devant Dieu en silence & en esprit de priere, ne voudroient point de l'autre qu'on prescrivit aucune regle pour cet exercice. Ils representent même d'une maniere odieuse la difficulté de tous ces Actes que l'on prescrit d'ordinaire, & ils paroissent assez disposez à croire que toutes ces pratiques sont plûtôt un exercice laborieux de l'esprit, & une espece de Rhetorique qui apprend à trouver des pensées & à s'imaginer des mouvemens sur certains sujets pieux qu'un secours de la véritable Oraison.

Et à la vérité ils auroient tout à fait raison, si en proposant ces regles on avoit intention d'y lier servilement les

ames, & si on les vouloit obliger à passer par tous les degrez que l'on leur marque. Mais il y a peu de Livres qui traitent de cette matiere, qui n'avertissent le monde, que ce n'est pas là l'intention de ceux qui les prescrivent; que lorsque Dieu occupe l'ame de quelques sentimens ou de quelques lumieres, on fait fort bien de s'y arrêter & de les goûter, & qu'on ne doit se servir des methodes, que lorsque l'esprit demeure entierement vuide, & que ne sçachant sur quoi s'appuyer, il est agité de pensées vagues, inutiles & même mauvaises.

Ils enseignent tous qu'on doit preferer l'attrait & le mouvement de Dieu à toutes les méthodes, & ils ne preferent leurs methodes, qu'à l'instabilité du cœur & à la dissipation de l'esprit.

Ainsi la premiere regle de ces méthodes, est qu'il y a des gens qui n'ont point besoin de methode.

Si Dieu, par exemple, attire assez une ame pour la tenir recueillie en sa présence; s'il renverse entierement son cœur par un regret pénétrant de ses péchez; s'il la remplit d'une tristesse sainte & salutaire dans la vûë de ses infidelitez; s'il l'épouvante par la terreur de ses ju-

gemens; s'il la fait gémir de ses miseres; s'il arrête son esprit par l'admiration des veritez qu'il lui découvre; s'il lui developpe l'interieur de ses mysteres & les secrets de son Ecriture; s'il fixe la mobilité de son imagination par un silence intérieur qui la tienne devant lui dans un profond abaissement; s'il lui fait sentir le bien d'être en sa présence, & lui fait dire dans son cœur: *Il est bon d'être ici*: BONUM *est nos hîc esse*; s'il lui fait goûter la douceur du Seigneur, selon qu'il est dit: *Goûtez & voyez combien le Seigneur est doux*; s'il la remplit du sentiment de sa bonté en lui faisant éprouver ce que le Prophete
Thren. entendoit quand il disoit: *Que le Sei-*
cap. 3. *gneur est bon à ceux qui esperent en lui & à l'ame qui le cherche*: BONUS *est Dominus sperantibus in eum, animæ quærenti eum*; à la bonne heure qu'elle ne s'efforce pas de passer par tous ces actes, & qu'ayant trouvé Dieu par le chemin où il l'attire, elle ne le cherche point par un autre où il ne l'attire pas.

Il faut seulement être en garde contre les illusions qui se peuvent glisser dans ces Oraisons, où l'industrie humaine n'a point de part. Nous en par-

lerons ailleurs plus en détail : mais j'en puis dire ici par avance, qu'il est bon d'avoir dans l'esprit, pour ne s'y pas laisser abuser, que l'imagination aidée de certains temperamens en peut produire une partie, & qu'elle n'est pas, par exemple, incapable de se fixer elle-même à quelques objets; & d'y demeurer long-temps arrêtée; qu'il se peut faire aussi que l'esprit ne soit attiré à cette occupation interieure que par le plaisir qu'il y prend, & qu'il n'y recherche qu'un certain repos oisif & humain; & enfin qu'il n'est pas impossible que le diable ne se serve de ces états pour nous cacher de très-grands défauts, pour nous flater de la pensée d'être fort à Dieu, & pour nous empêcher de faire reflexion sur des devoirs importans, ausquels nous manquons. Mais en évitant ces défauts, on ne peut nier en général, que la meilleur Oraison ne soit celle où Dieu agissant dans le cœur, & y excitant de saintes passions pour les objets ausquels la charité nous doit porter, y applique notre esprit avec ferveur, & l'y tient occupé par la continuation des mouvemens qu'il imprime dans le cœur.

Car il faut remarquer que l'amour

lorsqu'il est vif, n'a point de peine à s'arrêter à son objet. Il auroit peine au contraire à s'en détourner; il ne lui faut point de regles; il ne compte point le temps : il n'a point besoin de chercher des pensées; il se nourrit suffisamment de son objet, & cet objet ou lui fournit des pensées, ou le remplit par lui-même.

Ce sont, selon un Auteur, ces saintes passions qui sont proprement ce que saint Paul appelle *l'instance de la priere*, & qu'il recommande aux Chrétiens en leur ordonnant de prier *in omni instantia.* C'est ce qui éleve nos prieres jusqu'au trône de Dieu. C'est ce qui fait qu'il y en a qui passent plusieurs heures devant Dieu sans ennuy & sans dégoût, parce que la continuation de leur amour les soûtient. Je ne voy point, dit-il, qu'une femme qui a perdu son mari qu'elle aimoit uniquement, tourne le sable & regarde quelle heure il est » pour voir s'il y a bien deux ou trois » heures qu'elle est triste, afin de passer ensuite à des mouvemens contraires ou assez différens de l'état où » elle se trouve. Elle ne mesure point » sa tristesse, parce qu'elle en a une » source dans le cœur. Elle ne la borne point parce qu'elle l'aime. Ses

Traité de pieté, vol. 2. p. 106.

» pensées sont conformes à sa tristesse
» & l'entretiennent ; mais sa tristesse
» même subsiste sans pensée. Elle est
» triste à l'Eglise & hors l'Eglise. Elle
» est triste quand elle est seule & quand
» elle est en compagnie, en mangeant
» & en parlant, dans l'action & dans
» le repos. Elle est triste par tout &
» en tout temps. Ce n'est pas qu'il n'y
» ait des heures où ayant la liberté de
» s'abandonner à sa tristesse elle ne
» prenne une nouvelle force, jusqu'à
» lui faire répandre beaucoup de lar-
» mes qu'elle ne répand pas au dehors
» dans toutes sortes d'occasions : mais
» lors même qu'elle est occupée, son
» amour souvent sans qu'elle s'en ap-
» perçoive, lui donne toujours assez
» d'attention à la perte qu'elle a fait
» pour être triste. Son cœur produit
» sa tristesse, & sa tristesse bande son
» cœur, & le porte insensiblement
» vers l'objet qu'elle a perdu.

Or comme l'amour prend diverses formes, & qu'il se revêt de celles de toutes les passions, selon que son objet lui est indifferemment presenté, il y a de plusieurs sortes de ces prieres que l'amour produit & qu'il soutient sans aucunes regles, que l'Auteur dont nous avons

Ibid p. 106. parlé appelle des *prieres d'instance*. Ainsi dit-il, lorsque Jacob étoit tout penetré de la crainte qu'il avoit que son frere ne fît massacrer toute sa famille; *Ne percuteret matrem cum liberis*; & qu'il dit à Dieu : *Je vous prie, mon Dieu, delivrez-moi de mon frere, parque je le crains beaucoup*; QUIA *valde eum timeo*, il prioit avec instance; & c'étoit une instance de crainte.

Quand il souhaitoit toutes sortes de benedictions à ses enfans étant au lit de la mort, ou plûtôt au lit de la vie, & qu'il voyoit Jesus-Christ en esprit & par la foi, il prioit avec instance; & c'étoit une instance d'esperance.

Lorsqu'Anne dans le premier livre des Rois, se couvrant de l'opprobre de sa stérilité devant Dieu, & lui parlant dans l'abondance de sa douleur, répandit son cœur comme un parfum dont l'odeur monta jusqu'au ciel, elle pria avec instance; & ce fut une instance d'une sainte tristesse qui obtint de Dieu tout ce qu'elle demandoit.

Lorsque Tobie ayant recouvré la veuë & se voyant comblé de toutes sortes de benedictions par une misericorde extraordinaire, chanta ce beau cantique à Dieu, qui étoit une prédic-

tion de l'Eglise & qui comprenoit tous les souhaits de son cœur, il prioit avec instance; & c'étoit une instance de joye qui fut si puissante que sa priere fut exaucée, & que plus de sept cens ans après sa mort, Dieu accomplit ses desirs en la personne de ceux de sa tribu, qui non seulement virent la clarté de l'Evangile, mais qui la précherent.: *Beatus ero si fuerint reliquiæ seminis mei ad videndam claritatem Jerusalem.*

Il seroit à désirer que notre cœur fût assez touché des objets spirituels pour n'avoir point besoin d'autre soutien que de celui de la passion sainte dont il seroit occupé, & qu'il fut porté à Dieu par cette passion comme par un vent favorable, qui poussant un vaisseau à pleines voiles, fait qu'il n'est point necessaire que l'on y employe les bras & les rames. Mais il faut reconnoître qu'il n'en est pas ainsi de la plûpart du monde. L'amour qu'ils ont pour Dieu n'est point si vif ni si agissant qu'il suffise par lui-même pour tenir leur esprit appliqué à Dieu.

Si on les laisse donc à eux-mêmes, & qu'on ne leur prescrive autre chose sinon qu'ils se tiennent devant Dieu, ce ne sera qu'une instabilité perpetuelle,

qu'un cercle & un mélange confus de pensées vagabondes, qu'un ennui languissant, & enfin qu'une pure perte de temps.

Il est bien vrai que c'est notre obscurcissement, notre stupidité, notre dureté qui produit ces mauvais effets, & qu'il se faut humilier de ce que celui qui remplit le ciel & la terre, ne remplit point la petitesse de notre cœur, parce qu'il le trouve tout occupé & tout rempli des objets du monde. Il est vrai qu'il se faut étonner de la bassesse de notre esprit, qui quitte Dieu à tout moment pour courir après des créatures viles & méprisables. Mais il s'agit de sçavoir s'il faut se contenter de cela; s'il faut demeurer simplement dans cet ennui & dans ce dégoût, & attendre que Dieu le dissipe, ou si l'on ne peut point proposer à l'esprit certains appuis, & comme des dégrez qui l'aident à s'élever à Dieu, à arrêter son imagination, à calmer ses pensées & ses passions. Or il est clair que l'Eglise a décidé cette question par la pratique des Oraisons Vocales, qui est de tradition Apostolique, & qui n'est pourtant dans le fond qu'une méthode d'Oraison mentale, par laquelle l'E-

glise fournit à ses enfans de saintes pensées toutes formées, & des images de saints mouvemens pour les faire passer de leur esprit dans leur cœur.

Tous les autres exercices autorisez par les Peres, comme la retraite interieure, la méditation des veritez de Dieu, la lecture de l'Ecriture & des livres de pieté, la pratique de ce que saint Bernard appelle *considération*, ne sont de même que des méthodes d'Oraison mentale, c'est-à-dire des secours de l'infirmité humaine, & des moyens de s'occuper utilement devant Dieu, & d'arrêter la mobilité de son esprit.

Mais comme la multitude & la diversité de ces méthodes peuvent apporter de la confusion à l'esprit, & y produire cette instabilité à laquelle on prétend remédier, c'est un second appui de se fixer à quelqu'une, afin que l'esprit n'ait pas à déliberer sur le choix qu'il en doit faire, & que se trouvant tout déterminé il ne soit plus occupé qu'à faire un bon usage du moyen qu'il employera.

Ainsi l'Eglise ne se contente pas de nous avertir en general qu'il est bon de soutenir notre esprit par des prieres vocales; mais elle nous les fournit el-

le-même dans une certaine disposition; elle nous en prescrit l'ordre aussi bien que la substance, & elle nous apprend par-là que l'ordre des prieres fait partie de l'appui qu'elle a dessein de nous procurer.

On peut donc à son exemple disposer aussi en un certain ordre les pensées intérieures ausquelles on a dessein de s'appliquer, afin d'arrêter l'inconstance de l'esprit; & c'est cette disposition qu'on appélle proprement une méthode d'Oraison mentale; & il est aisé de voir par sa nature & par sa fin, qu'on ne la sçauroit blâmer sans blâmer en même temps l'Office dont l'Eglise prescrit la recitation aux Ecclesiastiques, puisque cette méthode n'est autre chose qu'un ordre de pensées & de mouvemens, comme l'Office de l'Eglise est tout ensemble un ordre de pensées, de mouvemens, & de paroles.

Il y a seulement cette difference que l'Office étant fait pour tous les Ecclesiastiques, l'Eglise qui juge utile d'obliger ceux qui le recitent à une especed'uniformité, ne leur permet pas de se dispenser de l'ordre des prieres qu'il contient sous pretexte qu'ils auront plus d'attrait à une autre. Mais les prieres

purement interieures étant laissées à la liberté de chacun, personne ne doit tellement se lier à aucun ordre qu'il n'en suive un autre sans scrupule, s'il plait à l'Esprit de Dieu de l'y appliquer.

CHAPITRE III.

Que chacun se peut faire differens ordres de pensées selon ses differens besoins, & par consequent diverses méthodes. Ordre que l'on peut suivre dans l'exercice du matin, qui doit preceder l'Oraison sur les sujets particuliers, & qui en peut faire la préparation prochaine.

Comme la disposition de nos pensées dans la priere interieure est laissée à la liberté de chacun, & que c'est particulierement dans cette sorte de priere qu'à lieu ce que dit Tertullien ; *Sine monitore oramus, quia de pectore oramus* ; Nous *prions sans qu'on ait besoin de nous fournir des paroles, parce que nous prions du cœur*, il est libre à chacun de se faire tel ordre & telle méthode qu'il lui plait, selon qu'il y trouvera plus de goût, & qu'il s'y sentira plus attiré.

Mais comme il y en a beaucoup qui n'ont point d'attrait particulier, & qu'il y a même des vûës generales que l'on doit avoir dans le choix de quelque ordre que ce soit, il n'est pas inutile d'en proposer un modele pour ceux qui ne s'en sont point fait, & de marquer les vûës par lesquelles on s'y doit regler.

On choisit d'ordinaire pour cette priere interieure une heure du matin, & même une des premieres de la journée, par ce qu'il est bien juste que l'on consacre à la plus importante affaire que nous ayons dans le monde, le temps où nous avons d'ordinaire plus de liberté d'esprit, & où il est moins rempli des idées tumultuaires du monde. C'est une précaution que les Saints ont recommandée, & qui est une suite du dessein que Dieu a eu dans toute sa conduite de cacher les operations de sa grace sous celles de la nature. C'est ce qui a fait destiner à la priere par tous les anciens Ordres le silence de la nuit, parce que quoique l'esprit de priere dépende absolument de la misericorde de Dieu, ils sçavoient pourtant que Dieu le communique plus souvent dans le temps où l'ame est plus tranquille,

moins remplie des fantômes des choſes temporelles, & moins agitée par ſes paſſions.

Or comme le ſommeil eſt l'image de la mort, le premier temps qui ſuit le ſommeil eſt l'image du commencement de la vie, & c'eſt effectivement le commencement d'une petite vie ; celle que nous menons ſur la terre n'étant qu'un amas d'un certain nombre de petites vies entrecoupées par des morts paſſageres, c'eſt-à-dire, par les ſommeils qui interrompent le temps de la veille. Pour ſçavoir donc ce que nous devons faire chaque jour après notre reveil, il faut penſer ce que devroit faire un homme qui commenceroit de vivre & qui devroit mourir le jour même, & cette idée nous le fera facilement découvrir.

Car ne ſemble-t-il pas que cet homme devroit d'abord tourner ſes penſées vers Dieu qui l'auroit créé, & reconnoître par une humble adoration l'éminence de cet être ſouverain au-deſſus de toutes les créatures.

Après cette adoration qui regarderoit Dieu en lui-même, le premier retour qu'il devroit faire ſur ſoi ſeroit de reconnoître qu'il n'a rien qu'il n'ait reçû

de Dieu, pour faire ainsi remonter à leur source par des sentimens de gratitude tous ces biens qu'il auroit reçus de sa liberalité. Et cela est conforme à l'avis de saint Basile, qui enseigne que la priere doit commencer par l'action de graces. Car cet avis ne doit pas s'entendre exactement de la premiere des pensées que nous devons avoir en priant, puisqu'il est claire qu'avant que de remercier Dieu, il faut penser à Dieu & se mettre en sa présence. Ainsi saint Basile ne veut dire autre chose sinon qu'avant que de demander à Dieu de nouvelles graces, il est juste de le remercier de celles que nous avons déja reçuës; ce qui engage Dieu d'une part à nous accorder celles que nous lui demandons, & fortifie de l'autre l'esperance que nous devons avoir de les obtenir.

L'action de graces est donc ce qui doit suivre immediatement l'adoration. comme une préparation nécessaire à toutes nos demandes.

Mais pour demander à Dieu ses graces, il faut connoître le besoin que nous en avons; & la connoissance de nos besoins dépend de celle de notre état de pecheurs, qui est la source de

notre indigence & du vuide qu'il faut remplir ; par ce que ce sont nos pechez qui nous ont privez de cette abondance de graces que Dieu avoit versées dans l'ame de l'homme en sa création, qui le mettant hors de la neçessité de prier ne lui laissoient point d'autre occupation que celle de loüer Dieu. *Non orabas, sed laudabas*, dit saint Augustin en parlant d'Adam.

Il faut donc se reconnoître pecheur devant Dieu avant que de lui demander ses graces, & que cette reconnoissance soit accompagnée des sentimens qui doivent naître en nous de la vûë de nos pechez, & que les Peres ont marquez par les mots de *contrition* ou de *componction*.

Ainsi la componction est la troisiéme disposition où il semble qu'on doit entrer en commençant la journée, d'autant plus que cette vie nous étant donnée pour faire penitence & pour détruire le peché, il est juste que nous y travaillions chaque jour ; & que pechant tous les jours nous nous purifions tous les jours par la penitence.

Cette disposition nous conduit naturellement à l'esperance du pardon de nos fautes & des biens que Dieu pro-

met à ceux à qui il les pardonne. Ainsi en nous relevant par l'esperance, nous avons droit de nous proposer la felicité éternelle comme le but de notre voyage, comme le terme où nous tendons, comme l'objet de nos desirs.

C'est-à-dire que le desir de la felicité du ciel & de la possession de Dieu; est un sentiment qu'on doit tâcher d'exciter après la componction, & que nous devons nous animer par ce desir à mépriser toutes les choses temporelles, & à surmonter tous les obstacles qui nous en détournent; car si la vie est un voyage vers le ciel, & si la qualité particuliere à l'état où nous sommes, est celle de voyageurs, il est bien juste que nous jettions un regard chaque jour vers cette patrie que nous ne devrions jamais perdre de vûë, selon ce que dit
Psal. David : *Adhareat lingua mea faucibus*
36. 7. *meis si non proposuero Jerusalem in principio latitia mea.*

Mais comme cette petite vie que Dieu nous donne en nous donnant le jour où nous entrons, ne peut pas être entierement employée à la priere, & que nous sommes engagez par son ordre même à divers autres devoirs, il est juste de prévoir ces devoirs & les

moyens d'y satisfaire par nos actions, ce qui comprend la consideration de tout ce que nous devons faire ce jour-là soit à l'égard ducorps de nos actions, soit à l'égard de l'intention qui en est l'esprit. On doit dans cette préparation faire attention aux regles que nous y devons suivre; on doit former des resolutions de les observer; on doit deman- à Dieu d'être fidelles à ce qu'il nous en fait connoître. Et c'est aussi ce que l'Eglise nous fait faire chaque jour par les oraisons qu'elle nous fait dire à l'heure de Prime : *Domine Deus omnipotens* : *Dirigere & sanctificare.*

La resolution de tendre à Dieu & d'observer ses divines Loix dans toutes nos actions ne nous doit pas ôter la connoissance de l'impuissance où nous sommes de resister á la force de nos ennemis, d'éviter les pieges qu'ils nous dressent, & de surmonter les tentations par lesquelles ils nous attaquent ; & cette connoissance nous doit porter à recourir à Dieu comme à notre unique refuge & à notre unique secours, & à lui demander qu'il nous fortifie contre les tentations qui nous pressent ; ce qui doit renfermer une vûë de ces tentations non seulement generale, mais

aussi particuliere; car chacun a les siennes. Et c'est de celles qui nous attaquent le plus dangereusement que nous devons particulierement demander à Dieu d'être délivrez.

On ne devroit pas croire avoir mal rempli le temps de son Oraison, quand on ne se seroit occupé que de ces objets, ni même quand on seroit demeuré dans chacun de ces degrez, quoi qu'ils ne fassent tous ensemble que ce qu'on appelle l'exercice du matin. Au contraire plus on aura d'attrait à la priere, plus on s'arrêtera aux sentimens que nous avons marquez; & si l'on passe de là à la consideration de quelques autres objets, ce ne sera souvent que pour rentrer dans ceux-là & pour les regarder plus particulierement. Il y a même bien des gens à qui cet exercice peut suffire pour toute Oraison mentale avec une lecture attentive de quelque livre de pieté qu'ils feront à quelque heure du jour.

Mais comme il y a quantité d'esprits qui s'arrêtent peu à la consideration de chaque objet, & que l'Eglise même pour s'accommoder à leur foiblesse leur en fournit un grand nombre, afin qu'ils s'en entretiennent, & que leur esprit

qui

ne s'égare pas ; on peut, en suivant cet esprit de l'Eglise, se proposer de plus chaque jour quelque sujet particulier, qui serve d'entretien & dont on puisse tirer des saintes affections envers Dieu, & des resolutions utiles pour le reglement de ses mœurs, soit que l'on s'y applique immediatement après cet exercice du matin, comme l'on fait dans la plûpart des Communautez Religieuses, soit que l'on choisisse un autre temps pour cela

Si l'on considere tous ces sujets, ce n'est pas pour se repaître l'esprit de belles pensées. C'est pour faire passer dans le cœur les veritez que l'on y découvre. C'est pour y allumer de saintes affections, de saints desirs, & de saintes resolutions. C'est à quoi doivent tendre toutes les pensées. Et parce que les pensées d'elles-mêmes ne penetrent point le cœur, si Dieu ne l'ouvre & ne les y fait entrer, il faut lui demander qu'il nous fasse la grace de pratiquer ce qu'il nous a fait connoître ; il faut lui offrir son cœur, afin qu'il y grave ses veritez par son esprit ; il faut le prier qu'il les y conserve, qu'il les y fasse fructifier ; & après tout cela il est juste encore de le remercier de la grace qu'il

nous a fait de nous souffrir en sa presence, & de la mesure de lumiere & de grace quil lui a plû de nous départir.

Voilà le modelle d'une methode d'Oraison, c'est à-dire d'un ordre de pensées. Chacun peut là-dessus s'en former d'autres selon qu'il croira qu'elles lui conviennent mieux. Mais quelles qu'elles soient, elles rentreront toujours dans les mêmes objets & les mêmes vûes, quoique par un ordre different.

C'est pourquoi comme il est utile dans toutes sortes d'ordres & de methodes, d'avoir l'esprit rempli de diverses veritez à l'egard des objets que nous avons marquez, pour l'empêcher de passer trop legerement par dessus, on a crû qu'il seroit bon de proposer diverses pensées sur les differentes parties de cet exercice, afin que l'on puisse s'appliquer tantôt aux unes & tantôt aux autres.

CHAPITRE IV.

De l'adoration de Dieu.

I. L'Unique occupation des bienheureux dans le ciel sera d'adorer Dieu ; car la veuë de ses perfections infinies remplira tellement leurs esprits, & ravira tellement leurs cœurs, qu'ils ne pourront faire autre chose que de s'abbaisser & de s'anéantir sans cesse en sa presence, de lui rapporter tout leur être, de le préferer à eux & à toutes les créatures par un amour éternel, comme dit saint Augustin, de regarder Dieu comme infiniment éloigné des créatures, & de regarder toutes les créatures comme un néant en la présence de Dieu.

II. Leur adoration sera une adoration d'amour, comme leur amour sera un amour d'adoration. Ils aimeront cette Majesté souveraine en s'abaissant sous elle. Ils s'abaisseront & s'anéantiront sous elle en l'aimant. Et les louanges mêmes qu'ils lui donneront dans toute l'éternité, & qui seront dans leur béatitude leur immuable occupation,

selon le Prophete, ne seront rien de different de l'adoration & de l'amour dont nous parlons : car elles ne consisteront qu'en une admiration profonde où ils seront de la grandeur de Dieu. Et c'est pourquoi elles sont exprimées par le mot de Silence dans les Pseaumes;
Ps. 65. selon la traduction Hébraïque, *Tibi silentium laus, Deus in Sion* : & cette admiration fera partie de cet abbaissement du cœur, en quoi consiste cette adoration.

III. Il est donc bien étrange que ce qui sera notre unique emploi dans l'autre vie, nous occupe si peu dans celle-ci; que ce qui remplit l'esprit de tous les Bienheureux, remplisse si peu le nôtre; & qu'il nous soit penible de penser à Dieu, de l'adorer & de nous anéantir devant lui pendant le peu de tems que nous donnons à cet exercice, puisque nous ne ferons autre chose dans toute l'éternité.

IV. Cependant, comme les Peres nous enseignent, on ne fera que continuer en l'autre vie ce que l'on aura commencé en celle-ci; & qui n'aura pas adoré Dieu dans ce monde ici, ne l'adorera jamais en l'autre. Et c'est pourquoi ils nous conseillent d'étendre la ca-

pacité de notre ame, afin que Dieu la puisse remplir ; & de désirer long-temps ce que nous devons posseder toujours : *Ad capiendum Deum exercere. Quod semper habiturus es, diu desidera.* Car la vie presente doit être un apprentissage & un commencement de la vie future. Nous avons les mêmes devoirs en l'une & en l'autre, & la beatitude ne consistera que dans le parfait accomplissement de ces devoirs. Aug. in Psal. 83.

Il faut donc s'acquitter dans cette vie du devoir de l'adoration au moins d'une maniere imparfaite, afin de pouvoir être heureux en l'accomplissant parfaitement en l'autre ; & pour cela il est important de sçavoir ce que c'est que cette adoration de Dieu, à laquelle nous sommes si obligez.

V. L'Evangile nous la décrit en marquant le tems de la loy nouvelle par ce caractere, que *c'est un tems où les vrais adorateurs adoreront le Pere en esprit & en verité* : VENIT *hora & nunc est, quando veri adoratores adorabunt Patrem in spiritu & veritate.* Ce qui nous apprend que cette adoration véritable & spirituelle, est propre à la nouvelle, & qu'elle n'appartient qu'aux Chrétiens & non pas aux Juifs. Car le tems des

Juifs n'a pas commencé à Jesus-Christ, & il n'auroit pas dit d'un devoir tout Judaïque, que le tems de sa venuë est celui de l'accomplir.

VI. Qu'est-ce donc que cette adoration veritable qui ne convient point aux Juifs, & qui fait le caractere des Chrétiens? C'est, selon Saint Augustin, l'adoration d'amour par laquelle on s'anéantit devant Dieu en l'aimant. *C'est-là*, dit Saint Augustin, *le culte de Dieu, la véritable Religion, la pieté sincere, la servitude & l'adoration qui n'est dûë qu'à Dieu* : HIC EST *Dei cultus, hæc vera Religio, hæc recta pietas, hæc tantum Deo debita servitus.*

Aug. l. 10. de Civit. c. 4.

C'est par cette raison qu'il conclut que les Juifs n'ont point adoré Dieu veritablement, parce qu'ils ne le servoient que pour des récompenses charnelles, & qu'ils ne l'aimoient point pour lui-même. *Ceux*, dit-il, *qui cherchoient Dieu pour des bienfaits temporels, ne cherchoient pas en effet Dieu, mais ces bienfaits. Or ce n'est pas là adorer Dieu; car on n'adore que ce que l'on aime.* SIC ERGO *Deus non colitur. Hoc enim colitur, quod diligitur.* AINSI *parce que Dieu est meilleur & plus grand que toutes choses, il faut l'aimer plus que toutes*

choses pour l'adorer. Unde *quia Deus rebus omnibus major & melior invenitur, plus omnibus diligendus est ut colatur.*

VII. Mais qu'il y a peu de veritables adorateurs selon ce principe! Car combien y en a-t-il peu qui préferent veritablement Dieu à toutes choses, qui tendent à lui comme à leur souverain bonheur, & qui ne reconnoissent pas l'éminence de sa grandeur infinie par un aveu sterile, & tel que l'évidence de la vérité le tire des démons mêmes, mais par une préférence intérieure par laquelle l'ame se soumet à lui comme à son principe & à sa fin.

Tous les amateurs du monde; tous ceux qui sont engagez en des passions criminelles; tous ceux qui sont dominez par quelque amour plus fort que celui de Dieu; tous ceux qui établissent leur félicité dans ce monde & dans les biens périssables, sont donc incapables d'adorer Dieu en cette maniere; & bien loin d'être de veritables adorateurs, ils sont au contraire de vrais idolâtres puisqu'ils se soumettent aux créatures, qu'ils les aiment comme leur fin, & quils les préférent à Dieu. *Hoc colitur quod diligitur.*

VIII. Aimons donc Dieu si nous voulons l'adorer en Chrétiens. Que tous les respects que nous lui rendons naissent de la charité. Qu'il n'y ait rien dans nos Sacrifices qui ne soit consumé sur l'Autel de nôtre cœur par ce feu sacré : *In ara cordis, igne fervida charitatis.*

Mais pour l'aimer il le faut connoître, il faut avoir quelqu'idée de sa grandeur & de sa beauté infinie, puisqu'on ne sçauroit aimer ce qu'on ne connoît point. Quelque imparfaite que soit cette idée, *Dieu s'en sert*, dit saint Gre-
Orat. 38. goire de Nazianze, *pour exciter nôtre espérance. Ce que nous concevons de Dieu nous attire. Ce que nous n'en concevons pas excite notre admiration; & cette admiration excitant le desir de Dieu ce desir nous purifie & nous rend semblables à lui.*

IX. Il faudroit donc que les Chrétiens s'appliquassent d'avantage qu'ils ne font, à connoître Dieu, &, à s'entretenir de ses perfections & de ses grandeurs; quoi qu'ils ne doivent pas souhaiter de le voir dans ce monde puisque ce n'en est pas le lieu, ils peuvent pourtant desirer d'en avoir une idée plus vive que celle qu'ils ont d'ordinaire, afin que

cette idée leur découvrant, d'une maniere plus claire les grandeurs de Dieu, les aide à s'anéantir & à s'abaisser avec un amour plein de respect sous cette souveraine Majesté.

X. Mais s'il ne plaît pas à Dieu de nous favoriser de ses lumieres plus vives, il faut se contenter de celles de la foy, & concevoir Dieu comme une justice, une verité, une sagesse, une charité, une vie, une lumiere, une félicité, une bonté, une puissance au-delà de toutes les pensées des hommes & des Anges dont la vaste étenduë de tous les corps, la lumiere du Soleil & de tous les astres, toutes les vertus des Justes ne sont que des ombres & des figures. Il faut ensuite s'humilier sous sa grandeur par l'abattement de son esprit, & même par celui de son corps si l'on est en état de le pouvoir faire.

XI. C'est le moyen le plus court & le plus facile pour adorer Dieu à l'égard de ceux qu'il n'a pas fait passer de l'état commun de la foy à une Foy plus lumineuse qui s'appelle intelligence; & on peut même se servir de quelques images pour concevoir l'éminence de cet être infini au dessus du nôtre. On

peut, par exemple, regarder Dieu comme résidant au plus haut des cieux, & se réduire en esprit au centre de la terre & au plus bas lieu de la nature. On peut le regarder dans son immensité qui remplit tout, & se regarder soi-même comme un point qui n'occupe aucun espace, & qui disparoît dans cet abîme infini.

XII. Dieu n'est pas seulement adorable dans tout son être & dans toutes ses perfections jointes ensemble ; mais comme il n'y a rien en Dieu, qui ne soit Dieu, & par conséquent infini, il est adorable & dans chaque attribut particulier, dans sa sagesse, dans sa science, dans sa justice, dans sa miséricorde, dans sa toute-puissance, dans son éternité, dans son immensité, dans son unité ; dans sa simplicité, ce qui nous donne moyen de diversifier nos adorations selon les diverses manieres dont nous concevons tous ces attributs qui ne sont tous ensemble qu'une simple & unique essence.

XIII. Il est de même adorable dans toutes ses œuvres, parce qu'encore que ses œuvres soient finies en elles-mêmes, la sagesse, la puissance, la justice avec lesquelles il les a produites sont infinies. Ainsi nous

devons adorer Dieu dans tout ce qu'il fait à l'égard des créatures, dans tous les conseils de sa justice ou de sa misericorde sur les hommes, & principalement sur nous. Nous le devons adorer dans l'arrêt qu'il a porté de notre vie & de nôtre mort, dans tous les accidens de nôtre vie, dans tous ses desseins sur nous. Car tous ses conseils sont éternels, immuables, pleins de sagesse & de justice. Enfin il ne faut pas seulement adorer Dieu en ne le regardant qu'en sa nature divine; mais comme il a daigné se faire homme par le mystere de l'Incarnation, il faut adorer ce Dieu fait homme, qui est Jesus-Christ dans tous ses mysteres, dans tous ses états, dans toutes ses actions; parce qu'en consequence de l'Incarnation toutes ces actions, tous ces états, tous ces mysteres appartiennent à Dieu & sont des mysteres, des états & des actions d'un Dieu. Tout est divin en Jesus-Christ, & par conséquent adorable & digne de tous les hommages & des hommes & des Anges.

XIV. Or adorer Dieu comme nous avons dit, c'est s'abaisser & s'anéantir en sa présence; c'est le préferer à

soy; c'est desirer son regne sur nous; c'est avoüer que nous sommes à lui, & pour lui, que nous lui appartenons par toutes sortes de droits, que c'est le comble de l'injustice de nous vouloir soustraire de sa dépendance & vivre pour nous-mêmes: c'est le loüer, c'est l'aimer, c'est l'admirer. Et tous ces sentimens de l'ame composent tous ensemble cette adoration en esprit & en verité que Dieu demande de nous.

Ainsi tous ces saints transports exprimez dans les écrits des Prophetes, & particulierement dans ceux de David; toutes les louänges qu'ils donnent à Dieu; toutes les paroles enflâmées dont ils se servent pour exprimer leur amour; toutes les expressions qui marquent l'admiration qu'ils avoient pour la magnificence de sa gloire & de ses œuvres sont autant d'actions qui entrent dans l'adoration de Dieu; & nous nous en pouvons utilement servir dans nos prieres si Dieu nous les met dans l'esprit & dans le cœur, pour animer nos adorations, & pour y joindre ces mouvemens d'amour qui les rendent veritablement chrétiennes

XV. Quelques efforts que nous puiſſions faire pour adorer Dieu, nous ſommes néanmoins incapables de lui rendre un culte proportionné à ſa grandeur. Ainſi nous devons fortifier notre foibleſſe, & l'imperfection de nos adorations, en nous joignant en eſprit aux Anges, aux Saints du ciel, & aux Juſtes de la terre, en ſubſtituant leur ferveur & leur zele à notre froideur & notre lâcheté; & ſur-tout nous devons en paroiſſant devant Dieu couvrir notre indignité de la dignité ſouveraine de notre Chef qui rend ſeul à Dieu des adorations dignes de Dieu, puiſqu'il eſt Dieu lui-même, & qu'il ne les rend pas ſeulement en ſon nom, mais auſſi au nom de tous ſes membres, & de tous ceux à qui il a fait l'honneur de les appeller ſes freres.

XVI. Mais parce que l'adoration veritable eſt une action du cœur, & que ſouvent ce qui a été adoration dans les Saints, n'eſt dans nous qu'une penſée d'adoration, par ce qu'elle demeure dans l'eſprit; il ne faut pas tant s'aſſurer ſur ſes penſées que l'on ne demande à Dieu la grace de l'adorer, de reconnoître ſa ſouveraineté, & de lui rendre ce culte veritable qu'il demande de

nous. Et c'est par où il est juste de finir toutes nos adorations.

CHAPITRE V.

De l'action de graces.

LEs Peres nous representent la reconnoissance & l'action de graces comme un devoir si important, qu'ils ne craignent pas de dire, que c'est en quoi consiste principalement la pieté; que ce n'est pas un bonheur d'avoir reçu des dons, lors qu'on en est ingrat envers celui dont on les a reçus; que l'huile qui distingue les vierges sages des vierges folles est la reconnoissance de la misericorde de Dieu, & que ce qui fit exclure ces vierges imprudentes des nôces de l'époux, fut qu'elles manquoient de reconnoissance.

Aug. de bono, viduit, & ag. in p. 147.

C'est pourquoi saint Augustin préfere un homme qui a moins reçu de Dieu, mais qui en est reconnoissant, à celui qui en a beaucoup plus reçû & qui s'attribuë ce qu'il tient de Dieu. *Qui doute*, dit-il, *que celui que Dieu enrichit de plus grands dons & en plus grands nombre, soit de soy préferable*

Aug. Epist. 32. ad Paulinum.

à celui qui en a moins ? Cependant il est beaucoup meilleur de n'avoir reçu que de petites graces & d'en être reconnoissant, que d'avoir été favorisé de plus grandes, & de vouloir que les hommes nous les attribuent.

C'est par cette même raison que saint Bernard dit, *qu'il y en a à qui il n'est pas utile d'avoir esté gueris de la lépre des pechez exterieurs, parce qu'ils contractent en secret la lépre de l'ingratitude, qui est d'autant plus périlleuse qu'elle est cachée.* De divid. Serm. 27. n. 7.

C'est ce qui lui fait dire, *qu'il n'y a rien qui retarde plus notre avancement dans la vertu que l'ingratitude, parce que Dieu regardant comme perdu ce qu'il donne à un ingrat, resserre ses liberalitez de peur de les perdre.* Ibid.

Heureux, dit encore ce Saint au même lieu, *celui qui à chaque grace qu'il reçoit de Dieu se tourne vers lui, en qui se trouve la source & la plenitude de toutes les graces. Car en témoignant ainsi de la reconnoissance pour les biens que Dieu lui fait, il merite d'en recevoir de plus grands.* In Cant. Serm. 51. n. 6.

Et dans un autre endroit : *Apprenez*, dit-il, *à n'être pas negligent ni paresseux à rendre graces à Dieu ; Apprenez à le remercier de ces bienfaits toutes les fois*

que vous en recevez. Qu'il n'y en ait aucun, soit grand, soit mediocre, soit petit, dont vous ne lui témoigniez votre reconnoissance. L'ingratitude est l'ennemie de l'ame. Elle la dépouille de tous merites. Elle dissipe les vertus. Elle fait que Dieu regarde ses bienfaits comme perdus. C'est un vent brûlant qui seche la source de la bonté de Dieu, la rosée de sa misericorde, & les ruisseaux de ses graces.

Enfin il n'y a gueres de devoirs de pieté que l'Ecriture nous recommande d'une maniere plus forte que l'action de graces, puisque S. Paul veut qu'elle soit continuelle, & qu'il nous marque expressément que c'est la volonté de Dieu.

1. Ad Thess. c. 5. v. 18. *Rendez graces*, dit-il, *en toutes choses. Car c'est là ce que Dieu veut que vous fassiez tous en Jesus-Christ.* Sur tout il nous ordonne de la joindre à la priere. *Veillez*, dit-il, *dans la priere en l'accompagnant d'actions de graces.*

Ad Col. c. 4. v. 2. Il est donc bien juste qu'en suivant l'esprit de l'Ecriture & des Peres, nous en fassions chaque jour un de nos premiers & de nos principaux exercices, & qu'ayant besoin pour la suite des actions de la journée de tant de graces de Dieu, nous l'engagions à nous les accorder en lui témoignant de la

gratitude pour celles que nous avons déja reçûës & que nous recevons à tout moment.

Mais comme l'action de graces ne consiste pas en paroles, mais dans les mouvemens du cœur, & que ces mouvemens supposent la connoissance des bienfaits de Dieu, il est utile pour les exciter en soi, de s'en representer le plus vivement que l'on pourra, & la grandeur & la multitude.

Pour s'en former donc une idée plus grande, plus claire & plus étenduë que l'on n'en a d'ordinaire, on peut se servir de ces considerations.

I. Toutes les personnes qui nous aiment le plus tendrement dans le monde, ne pensent à nous qu'à certains momens, & ne sont pas continuellement occupées de nous. Les autres objets qui prennent place dans leur esprit en bannissent nôtre idée, & les contraignent de nous oublier la plus grande partie du temps. Les graces qu'ils nous font sont aussi renfermées dans de certains temps. S'ils nous rendent quelque service, ils n'ont la volonté de nous le rendre que dans le temps qu'ils le rendent effectivement, ou peut-être quelque temps auparavant; mais ils ne songent

pas toujours à ce service, & leur cœur n'est pas toujours actuellement rempli de cette volonté.

Le meilleur ami que nous ayons au monde n'exerce son amitié envers nous que par de petits intervalles, qui ne remplissent qu'une partie de sa vie; & quand ils la rempliroient toute entiere, ce ne seroit qu'une vie courte & passagere, & un point ou un néant dans l'éternité.

Il n'en est pas ainsi de Dieu. Tout ce qui est en lui est éternel & immuable. Ainsi ceux qui dans quelque partie du temps sont l'objet de son application, l'ont été & le seront dans toute l'éternité.

Il est donc certain qu'ayant été separez des creatures purement possibles par le dessein que Dieu a eu de nous donner l'être, Dieu a eu de toute éternité cette bonne volonté pour nous; que nous avons été dès l'éternité l'objet de sa connoissance, & qu'il n'a pas été un seul moment sans penser à nous & sans nous vouloir faire cette grace, qui est le fondement de toutes les autres.

II. Cela n'est pas vrai seulement de l'être, mais generalement de toutes les graces & de toutes les faveurs que nous

avons reçûës de Dieu. Il a eu de toute éternité une volonté expresse de nous les faire, & il nous les a faites en quelque sorte dès l'éternité, parce que l'action qui les opere dans le tems, & qui se termine à un effet temporel, est éternelle en elle-même.

III. Quand les hommes obligent une société, ils n'ont pas une vûë distincte de tous les particuliers qui la composent ; & quoique chacun soit obligé à quelque reconnoissance, elle est bien differente néanmoins de celle à laquelle on se croiroit engagé, si l'on avoit reçu ce bienfait en particulier, & si celui dont on le reçoit avoit fait sur nous une attention particuliere.

Or c'est ce qui se rencontre dans tous les bienfaits de Dieu. Car il ne donne rien seulement en general, & sa vûë s'étend à tout en particulier. De sorte que dès-lors qu'on y participe, il s'ensuit qu'il a eu dessein en particulier de nous en rendre participans.

Ainsi chacun peut dire avec verité, que c'est pour lui que Dieu a créé le ciel & la terre, que c'est pour lui que Dieu a fait le soleil & les astres, que c'est pour lui qu'il a créé tant de choses qui soulagent les nécessitez des hommes ;

puisque Dieu dans tous ces grands ouvrages a eu intention expresse & particuliere de les faire pour l'usage de tous ceux qui en devoient joüir.

IV. On conçoit bien qu'après *que tout l'ornement du monde eut été achevé*, comme parle l'Ecriture, Adam ayant été formé par les mains de Dieu, & placé dans le Paradis terrestre comme Roy de toute la terre, avec une puissance absoluë sur tous les animaux & sur les arbres & les plantes de ce jardin délicieux ; a dû être touché d'un grand sentiment de reconnoissance par la vûë de tant de choses que Dieu avoit faites pour lui, & dont il lui accordoit l'usage. Mais on ne songe pas assez que Dieu ne les a pas moins destinées pour nous que pour Adam ; qu'il n'a pas moins en vûë chacun de nous que le premier homme, qu'il a eu dans toute l'éternité la volonté de nous les donner en particulier, & qu'ainsi nous avons la même obligation qu'avoit Adam de lui dire en notre propre personne : *Qu'est-*
Psal. 8. *ce que l'homme pour vous souvenir de lui & qu'est-ce que le fils de l'homme pour que vous le visitiez ? Vous l'avez rendu peu inférieur aux Anges ; vous l'avez couronné d'honneur & de gloire, & vous*

l'avez établi sur les ouvrages de vos mains. Vous avez mis toutes choses sous ses pieds, les brebis, les bœufs avec les bêtes de la campagne, les oiseaux du ciel & les poissons de la mer, qui se promenent dans les sentiers de ses eaux.

V. De cette difference que nous venons de remarquer, il en naît une autre qui est encore très-considerable. C'est que quand les hommes font quelque grace à quelqu'un, ils n'ont d'ordinaire en vûë que celui à qui ils la font immédiatement, ou un très-petit nombre de personnes assez proches à qui ils voyent qu'elle s'étendra.

Mais comme ils ne prévoyent pas toutes les suites que leurs actions peuvent avoir, il y a une infinité de gens qui en tirent de l'utilité dans la suite des tems, & qui néanmoins ont quelque raison de ne se pas croire obligez à une reconnoissance particuliere envers eux pour ces bienfaits qu'ils n'ont eu aucune intention de leur appliquer.

On ne peut pas dire de même de ceux de Dieu. Comme il comprend toute l'étenduë de ses œuvres, & qu'il penetre toutes les suites qu'elles ont, personne n'en tire aucun avantage que par la volonté expresse qu'il a euë de lui

procurer. S'il donne à quelqu'un l'intelligence de quelque art utile à la vie humaine, il a une vûë particuliere & distincte de soulager par cet art la necessité & le besoin de tous ceux qui dans la suite du tems en recevront quelque secours. Dieu par exemple, en faisant trouver l'art de l'Impression a eu une connoissance distincte de tous les avantages que chaque particulier en tireroit, & il avoit une volonté formelle de lui procurer cet avantage en faisant trouver cet art.

VI. Qui pourroit comprendre cette multitude de regards de Dieu sur nous, & de regards distincts, particuliers, éternels, continuels & efficaces? Quelle étrange ingratitude est donc celle des hommes qui ne pensent presque à Dieu dans aucune de leurs actions, qui n'employent presque aucun tems de leur vie à lui rendre graces, au lieu que Dieu a pensé à eux presque dans toutes ses œuvres, & les a rapportées à leur avantage particulier par une destination expresse?

VII. A combien de hazards est attachée la naissance de chaque homme? Elle dépend d'une suite de generations depuis Adam jusqu'à lui. Ces genera-

tions dépendent de la vie & de l'union des personnes qui y contribuent. Combien a-t-il fallu d'évenemens pour former cette chaîne ? Combien y en a-t il eu qui la pouvoient rompre ? C'est Dieu qui a procuré les uns & empêché les autres ? Et dans tous ces évenemens il a eu une vûë distincte, particuliere, & continuelle de procurer par là la naissance de celui à qui il avoit de toute éternité destiné de donner l'être en un certain temps, & par une certaine suite de moyens.

VIII. Ce principe de la Religion chrétienne qui nous apprend, que nul homme ne nous sçauroit faire aucun bien si Dieu ne l'applique à nous le procurer & ne nous le fait par lui, nous donne encore lieu de découvrir une infinité de regards de Dieu sur nous ; puisqu'il est clair par là que quand nous recevons quelque consolation, quelque soulagement, quelque assistance des hommes, c'est Dieu qui nous console, qui nous soulage, qui nous assiste par eux ; que c'est lui qui nous fait servir par nos serviteurs, qui nous protege par les Princes, qui nous met en sûreté par les Magistrats, qui nous avertit & nous instruit par les Mi-

niſtres de l'Egliſe, & qui fait tout cela avec une application & une attention particuliere a nous, & par une volonté dont l'effet eſt à la verité temporel & paſſager, mais qui eſt en elle-même ſubſiſtante & éternelle.

IX. Que ſi nous devons être touchez de cette application de Dieu à nous à l'égard des biens exterieurs auſquels nous participons, quelle reconnoiſſance ne lui devons-nous point pour les bienfaits ; qui ſe rapportent à notre ſalut ? Et cependant combien y en a-t-il de ce genre auſquels on ne penſe point ?

X. Qui eſt-ce qui penſe que Dieu l'a eu expreſſément en vûe preſque en tout ce qu'il a fait dans l'établiſſement de la Religion & pour le ſalut des hommes ? que c'eſt par une volonté de le faire entrer dans ſon Egliſe qu'il a appellé Abraham & les Patriarches, & qu'il s'eſt choiſi ce peuple, qui ſelon l'ordre de ſa providence devoit être la figure du veritable peuple de Dieu ?

Qui eſt-ce qui penſe que tous les miracles faits par les Prophetes, & principalement par Moïſe, lui ont été appliqués par une volonté formelle de Dieu, & qu'il avoit un deſſein exprès

près de les faire pour établir la Religion à laquelle il avoit dessein de l'appeller ?

XI. Qui est-ce qui pense que Dieu en rendant l'Eglise victorieuse des heresies, avoit un dessein exprès de se servir de ce moyen pour conserver pure la foi de chaque particulier, à qui il destinoit de la donner dans la suite des tems; qu'ainsi c'est par un regard de misericorde sur chaque particulier qu'il a fait la grace à saint Athanase de vaincre les Ariens, à saint Cyrille de surmonter les Nestoriens, à saint Augustin de détruire le Pelagianisme, & qu'ainsi l'histoire de l'Eglise n'est qu'une histoire des bienfaits que chaque particulier à reçus de Dieu, & que Dieu a eu dessein de lui faire ?

Qui est-ce qui pense qu'il n'y a point de verité dans l'Ecriture que Dieu de toute éternité n'ait destinée & fait écrire pour son instruction particuliere, & que c'est en ce sens qu'il faut entendre ce que dit saint Paul : *Tout ce qui est écrit a* Rom.
été écrit, afin que nous concevions une 15. 4.
esperance ferme par la patience & par la consolation que les Ecritures nous donnent; Qu'il en est de même de tout ce que l'Esprit de Dieu a fait écrire par les

Peres ; & dont il se sert pour nous éclairer, & de toutes les veritez qu'il a manifestées aux Payens, & qu'il a voulu qu'ils inserassent dans leurs ouvrages ; de toutes les veritez qu'il a gravées dans l'ordre du monde & dans les créatures ; que tout cela est écrit pour notre instruction par une destination particuliere, que Dieu en a fait à chacun de ceux a qui il communique quelque lumiere par quelqu'un de ces moyens ?

XII Enfin qui est-ce qui pense comme il faut que Dieu lui a donné Jesus-Christ, tous ses mysteres, tous ses états, toutes les actions de sa vie voyagere & glorieuse en lui ouvrant les moyens d'y participer ; qu'ainsi chacun peut dire comme saint Paul, *que Jesus-Christ s'est livré à la mort pour lui* : TRADIDIT *semetipsum pro me* ; & non seulement qu'il est mort pour lui, mais qu'il est né pour lui, qu'il a vecu pour lui, qu'il est ressuscité pour lui, non par un dessein general & par une vûë confuse, mais par une application particuliere & distincte qu'il a euë à lui dans tous ces états ; qu'ainsi c'est sans metaphore & sans figure que saint Paul dit à tous les Chrétiens en la personne

Gal. 3. v. 20.

des Corinthiens : *Tout est à vous, soit Paul, soit Apollon, soit Cephas, soit le monde, soit la vie, soit la mort, soit les choses presentes, soit les futures ; tout est à vous :* Car en effet tout cela nous a été donné avec Jesus-Christ, & a été destiné à chacun de nous dès l'éternité. 1. ad. Cor. 1.

XIII. Il est vrai que ces mêmes biens ont été destinez a beaucoup d'autres qu'à nous : mais si cette raison diminuë la gratitude à laquelle les hommes se croïent obligez envers d'autres hommes, elle ne doit pas diminuer celle qu'ils doivent à Dieu. Car ce qui fait que lors que les hommes font un même bien à plusieurs personnes, chacun s'en sent moins obligé en particulier ; c'est que lors que leur liberalité s'étend à plusieurs, elle est moins pleine & moins entiere pour chacun. Cette extension n'en partage pas seulement les effets exterieurs, elle en partage aussi la source, qui est l'affection interieure. On aime moins ceux qu'on n'aime que dans la foule, que si l'on les aimoit seuls & separément. Mais ce défaut n'a point de lieu dans les bienfaits de Dieu. Il conduit chaque homme en particulier comme s'il n'avoit

que lui à conduire. La destination qu'il fait des mêmes biens à plusieurs ne diminuë en rien l'amour qu'il a pour chacun d'eux, & n'empêche nullement qu'il ne les donne à chacun avec la même plenitude que s'il étoit seul. Ainsi nous n'avons pas moins d'obligation à Jesus-Christ que s'il n'étoit né que pour nous seuls, & que s'il n'avoit destiné sa mort & tous ses mysteres qu'au salut particulier de chacun de nous.

XIV. La multitude des bienfaits de Dieu surpassant infiniment la capacité & l'étenduë de nos esprits, il est bon quelquefois de les considerer en detail, & de les diviser en diverses classes, en y joignant cette condition commune, qu'ils naissent tous d'un regard éternel de Dieu sur chacun de nous & d'une volonté toûjours subsistante de nous faire du bien. On peut donc considerer que Dieu exerce sa misericorde sur nous, soit en nous délivrant des maux que nous meritons, soit en nous faisant des biens que nous ne meritons pas; & l'une & l'autre de ces considerations nous ouvre un champ infini & nous découvre une multitude si prodigieuse de bienfaits, qu'il n'y a point d'esprit qui ne s'en sentît accablé, s'il les pouvoit concevoir.

XV. Qui peut douter que ce ne soit une faveur insigne & un bien signalé que de délivrer qnelqu'un de ce qu'il a merité de souffrir, & de lui remettre une dette que l'on exige d'une infinité d'autres? Or qu'est-ce que nous ne meritons pas de souffrir? Quiconque merite l'enfer merite des supplices éternels; & quiconque merite des supplices éternels, merite tous les temporels sans exception. Il n'y a donc point de maux que la justice de Dieu puisse employer à punir les hommes, dont elle n'ait droit de nous punir. Il n'y a point de calamité, d'affliction, de miseres, de maladies, de douleurs, de pertes, d'infamies, d'abandonnement, dont il ne fût juste que nous fussions accablez; & quand Dieu nous les feroit tous souffrir, il feroit encore infiniment miséricordieux envers nous, s'il nous délivroit par là de ces peines éternelles que nous avons meritées. Et par consequent comme il ne nous envoye qu'une certaine mesure de ces maux, il nous fait grace de tout le reste. Comme il connoît ses droits, il est clair qu'il s'en relâche, & qu'il nous remet par indulgence tout ce qu'il n'exige pas de nous.

XVI. Ainsi c'est une pensée que nous

devrions toujours avoir quand nous sommes frappez de la vûë des miseres sous lesquelles les hommes gémissent, quand nous entendons parler des désolations que causent les guerres; quand nous entrons dans ces hôpitaux, dans ces retraites de miserables, où Dieu exerce visiblement sa justice sur les uns, & où il donne moyen aux autres d'exercer la charité envers leurs freres; c'est, dis-je, une reflexion que nous devrions toujours faire, que nous n'y voyons rien qui ne marque ce que nous devons à Dieu, & que toutes ces miseres differentes nous decouvrent autant de differentes obligations que nous lui avons, puisque si nous n'avons pas tous ces maux, c'est par un effet de la bonté de Dieu sur nous, dont par conséquent nous lui sommes redevables.

Et il ne serviroit de rien de dire, que si nous n'avons pas ceux dont les autres sont affligez, nous en avons d'autres. Car nous meritons d'avoir & ceux que nous avons, & ceux que nous voyons dans les autres. Et tout cela joint ensemble ne seroit encore qu'une petite partie de ce que meritent nos pechez selon les loix de la justice divine.

XVII. Dieu n'exerce pas seulement sa misericorde sur nous en nous remettant en ce monde la plus grande partie des peines de nos pechez; il l'exerce bien d'avantage en nous empêchant de pecher, en reprimant nôtre concupiscence, en éloignant ce qui la pourroit enflammer, en faisant naître des obstacles à nos passions, qui nous empêchent de nous égarer excessivement. En un mot, puisque nous sommes capables de nous-mêmes, selon la doctrine des Peres, de nous porter à toutes sortes d'excès, de desordres, & de crimes, nous devons mettre au rang des graces de Dieu tous les crimes que nous n'avons pas commis.

C'est l'avis que saint Augustin donne aux Vierges. *Pensez dit-il, que Dieu vous a pardonné tout ce que sa protection vous a empêché de commettre*: DEPUTATE *vobis dimissum quidquid mali à vobis non est, illo regente, commissum.* Et c'est de là qu'il conclut qu'elles doivent d'autant plus aimer Dieu, qu'il les a préservées des pechez qu'il a pardonnez aux pecheurs convertis: *Multo diligentius debes diligere eum, qui flagitiosis quacumque ad se conversis quæcumque dimisit, ea in te cadere non permisit.*

De sancta Virg. c. 40.

XVIII. Qui pourroit concevoir par combien de regards differens, de conduites particulieres, de desseins & d'application de Dieu, cette protection s'execute, combien il détourne de tentations, combien il écarte d'objets dangereux, combien il rompt de fâcheux engagemens, combien il nous fait éviter de pieges, sans même que nous nous en appercevions ? Rien de tout cela ne se fait par hazard, ni par l'enchaînement des causes secondes, mais par les ordres & les decrets de la volonté de Dieu pleine de misericorde & de bonté envers nous.

XIX. Ce ne sont pas seulement les innocens qui éprouvent les effets de la bonté de Dieu, elle s'étend jusques sur les plus méchans. Quelques grands que soient leurs crimes, ils le seroient encore beaucoup davantage, si Dieu les avoit entierement abandonnez à leur malice. Il faut que la misericorde de Dieu l'arrête & la borne, autrement ils se précipiteroient beaucoup plus avant dans l'impieté, & en augmentant & multipliant leurs crimes, ils multipliroient & augmenteroient leurs supplices : de sorte que c'est à la bonté de Dieu qu'ils sont redevables de ce

qu'ils ne sont méchans que jusqu'à un certain point, & ne sont châtiez par consequent que dans une certaine mesure proportionnée à leur état.

XX. Mais si ces bienfaits que l'on peut appeller negatifs, puis qu'ils consistent dans l'exemption des maux, dont la bonté de Dieu nous a délivrez sont un si grand objet de reconnoissance; que doit on dire des biens réels & effectifs, dont la bonté de Dieu nous a comblez avec tant de profusion & de magnificence? Qui pouroit comprendre ce que c'est que d'être appellé à l'Eglise, d'être incorporé en J. C. de devenir par sa grace membre de son corps, d'être animé de son esprit; d'être nourri de sa chair & de son sang, d'être élevé à la qualité d'enfant de Dieu & de cohéritier de Jesus-Christ, d'être appellé à la participation de sa royauté & de son sacerdoce, d'avoir reçu le droit du royaume des cieux, c'est-à-dire de la possession de Dieu même, & enfin d'être rendu participant de la nature divine; *Divinæ consortes naturæ.*

XXI. Le moindre degré de la grace qui nous justifie, ne contient pas seulement un droit au royaume de Dieu & à la vie immortelle & bienheureuse,

mais il est lui-même cette vie immortelle & ce royaume de Dieu selon qu'il est dit, que *le royaume de Dieu est en nous.* Car Dieu ne nous donne point une vie temporelle comme à des Juifs, mais une vie éternelle comme à des Chrétiens. Il ne nous dit pas que nous l'aurons, qu'il nous la donnera ; mais que nous l'avons ; & qu'il nous la donne ; *Celui qui croit en moi, a la vie éternelle :* HABET *vitam æternam.* JE LEUR *donne la vie éternelle.* ET EGO *vitam æternam do eis.* C'est à dire que la vie de la grace que Dieu nous donne, est d'elle-même éternelle & immortelle, & qu'elle est la même que celle que nous posséderons dans le ciel. Car la grace de J.C. & son esprit ne se separent point, & ils ne sont qu'un même soleil qui reside & rayonne dans les ames, & qui y produit differens degrez de lumiere & de ferveur selon qu'il lui plaît de se communiquer à elles.

Explic. de l'of. fice de l'Eglise p. 22.

XXII. Il est vrai que tous ceux qui reçoivent la vie de la grace, ne la conservent pas & n'évitent pas la damnation & la mort éternelle. Mais c'est cela même qui fait leur crime & qui cause leur damnation, qu'ils éteignent une chose qui de soi est immortelle, & qui

mene à l'éternité ; comme selon l'Ecriture, ils tuent J. C. & son Esprit qui ont l'immortalité par excellence. Dieu donc en nous donnant sa grace nous fait un present éternel, puisque son Esprit qui est la source de cette vie, demeureroit en nous pour l'éternité, si nous ne l'en éloignions par nos infidelitez.

XXIII. Quelle reconnoissance ne devons-nous point à Dieu pour les biens qu'il nous fait en cette vie, puisque nous lui en devons tant pour les maux qu'il nous y envoye ? Car ces maux sont de grands biens si nous les recevons dans l'intention de Dieu. Ce sont des moyens favorables qu'il nous donne pour nous acquiter de nos dettes, pour détruire nos passions, pour nous délivrer de grands maux par de petits, pour acquerir dans ce monde le tresor de la patience & dans l'autre des couronnes immortelles, & enfin pour devenir semblables à son Fils bien-aimé.

Ce sont tellement des faveurs & des graces de Dieu, que nous devons souvent craindre qu'il ne nous les ôte dans sa colere, & qu'il ne les donne à d'autres, qui en feront un meilleur usage.

XXIV. Si nous joignons à la consideration de la grandeur de ses dons,

celles des circonstances qui les accompagnent, du moïen ineffable que Dieu a choisi pour nous les donner, qui est l'Incarnation, la vie & la mort de son Fils; de l'indignité qu'il trouve en nous, soit par la corruption de notre nature, soit par celle que nous y avons ajoûtée par nos dereglemens : Si nous y joignons la préference qu'il a faite & des hommes aux Anges reprouvez, & de nous à une infinité d'hommes qu'il a laissez dans l'aveuglement & dans l'ombre de la mort, & sans aucune participation de la vie de Dieu : Si nous y joignons la continuation de ses misericordes, malgré nos négligences, nos lâchetez, nos infidelitez, & nos ingratitudes, nous ne nous sentirons pas moins accablez sous le poids des misericordes de Dieu, que sous celui de nos miseres & de nos pechez.

XXV. Que ne devrions-nous point faire pour reconnoître tant de bontez ? Et que faisons-nous cependant pour les reconnoître ? Comment est-il possible que Dieu étant attentif à nous en tant de manieres pour nous faire du bien, nous soyons si peu attentifs à lui témoigner notre gratitude ? Quelle proportion y a-t-il entre ce que nous rendons à

Dieu, & ce que nous en recevons; entre l'excellence de ses dons, & la bassesse de nos œuvres; Et comment est-il possible que nous puissions employer pour d'autres fins que pour sa gloire, cet esprit, ce cœur, ces biens, & ce temps, que nous avons reçûs de lui?

XXVI. La misericorde de Dieu est néanmoins si abondante, qu'au lieu de ce qu'elle auroit droit d'exiger de nous & que nous sommes incapables de lui rendre, elle se contente de temoignages de gratitude proportionnez à notre foiblesse & à notre infirmité, pourvû qu'ils soient veritables & sinceres. Mais ces témoignages ne consistent point en paroles ni en pensées steriles. Ils consistent dans les sentimens d'un cœur penetré de reconnoissance, & qui cherche à la faire paroître dans ses actions. Ils consistent à se sentir pressé de faire tout pour celui à qui on doit tout; à lui consacrer tout ce qu'on a reçu de lui, à n'en vouloir user que par ses ordres, à ne nous pas attribuer ses dons, à ne vouloir pas qu'on nous en honore, à ne lui pas ravir la gloire qui lui appartient, à reconnoître avec les sentimens d'une humilité sincere que toutes ses graces ne nous étoient point dûës, & à dire sou-

vent dans son cœur à l'égard de toutes les faveurs de Dieu, ce que sainte Elisabeth dit de la visite que la Vierge lui rendit : *Unde hoc mihi* ? Qu'ai-je fait à Dieu pour mériter ce discernement ?

XXVII. Ces témoignages de gratitude consistent encore à connoître & à être interieurement persuadez que tout ce que nous pouvons faire pour Dieu, & tous les sentimens de reconnoissance que nous pouvons avoir pour lui, ne sont rien en comparaison de ses bienfaits, & ne nous sçauroient acquitter de ce que nous lui devons ; puisque même ses actions & ses sentimens sont de nouveaux bienfaits & par conséquent de nouvelles dettes. *Vous ne sçauriez*, dit saint Gregoire de Nazianze, *surpasser la liberalité de Dieu, quand même vous lui donneriez tous vos biens, & que vous vous offririez vous même en don avec tous vos biens ; car c'est recevoir de Dieu que de se donner à Dieu. Quoique vous lui donniez il vous en restera beaucoup, & vous ne lui donnerez jamais rien qui soit à vous, puisque vous n'avez rien que vous n'ayez reçu de lui.*

XXVIII. Il est pourtant utile de s'entretenir de ces vûës de la multitude des bienfaits de Dieu, pour tâcher de faire

naître ces sentimens dans son cœur. Car comme la véritable gratitude nous applique à considerer avec joye les dons de Dieu, & nous fait desirer de chanter à jamais les misericordes du Seigneur comme David le souhaitoit, Dieu se sert souvent de la consideration de ses bienfaits pour exciter en nous des mouvemens de gratitude. Et c'est la fin principale de ces actes qu'on appelle *actions de graces*, qui doivent faire partie de nos Oraisons, & qui n'étant par eux-mêmes que des pensées, peuvent servir a former dans le cœur les mouvemens que l'on exprime.

XXIX. La vûë & la méditation des bienfaits de Dieu est encore un des principaux & des plus puissans motifs pour nous porter à l'amour de Dieu, & pour nous remplir de confusion salutaire d'avoir été & d'être encore si infidelles envers un Dieu si plein de bonté. Cette vûë sera dans l'autre vie & la joye des Bienheureux, & un poids effroyable pour les Reprouvez. Mais si elle abbat dans celle-ci les penitens par des sentimens de componction, elle doit les relever en même-temps par l'esperance de la misericorde de Dieu, puisque s'il a exercé tant de bontez envers

des créatures ingrates & infidelles, il n'y a point d'apparence qu'il veuille les faire cesser lorsqu'elles commencent à être plus fidelles & à condamner leur ingratitude.

Ainsi l'on peut dire, que cette méditation est propre aux Justes & aux Pecheurs penitens. Elle enflâme les Justes elle soulage & soutient les Penitens, que la vûë de leurs pechez porteroit à un trop grand abbattement. C'est pourquoi saint Bernard parlant à ses Religieux, leur conseille de mêler avec le souvenir de leurs pechez celui des bienfaits de Dieu. *Mes amis*, leur dit-il, *je vous conseille de vous détourner quelquefois du souvenir amer & triste de votre vie passée, & d'entrer dans le chemin plus aisé de la mémoire douce & tranquille des bienfaits de Dieu. Si vous trouvez en vous-mêmes des sujets de confusion, que le regard de la bonté de Dieu vous console. Je desire que vous éprouviez ce que le saint Prophete conseille en disant :* Réjouissez-vous au Seigneur, il vous accordera ce que votre cœur demande. *Il est bon de sentir la douleur de ses pechez, pourvû qu'elle ne soit pas continuelle & qu'elle soit interrompuë par le souvenir de la misericorde de Dieu qui empêche que*

In Cant. Serm. 11. n. 2

l'ame ne se perde par le desespoir. Mêlons le miel avec l'absynthe, afin que l'amertume soit d'autant plus salutaire, qu'étant temperée par la douceur, elle sera plus facile à prendre.

XXX. Plusieurs personnes de pieté ne se contentent pas de rendre graces à Dieu tous les jours des bienfaits generaux que nous avons marquez, mais elles le remercient encore en particulier de certaines assistances singulieres qu'elles croyent avoir reçûës. Et cette pratique est d'autant plus utile que l'on est d'ordinaire plus touché de ses bienfaits particuliers que des autres, & que l'on conserve par là l'impression & les sentimens où Dieu nous a fait la grace d'entrer en certains temps. Plusieurs rendent ainsi graces tous les jours de leur conversion, de la rupture de certains engagemens dangereux, de leur vocation à la Religion, de la délivrance de quelque tentation fâcheuse, de quelque bonne œuvre, où il leur aura fait la grace de contribuer.

Enfin comme les Chrétiens ne doivent pas se considerer seuls & ne s'interesser qu'à ce qui les regarde en particulier, on peut & on doit rendre graces à Dieu des graces qu'il fait à l'Eglise en

general, & en particulier à tous ceux avec qui on a quelque liaison, & si l'on a soin de pratiquer comme il faut ce devoir si étendu, on ne manquera jamais de moyens d'employer saintement & utilement non-seulement le tems qu'on aura destiné à la priere, mais generalement tout ce qui nous en restera de vuide. Car si l'on n'a pas l'esprit occupé d'autre chose, l'on n'a qu'à penser aux graces que Dieu fait à toutes les personnes que nous aimons, & que nous devons aimer, & en faire le sujet de nos actions de graces.

CHAPITRE VI.

De la Componction.

I. LA brieveté & l'incertitude de la vie a fait dire autrefois à un des Sages du Paganisme, qu'il se repentoit comme d'une imprudence, d'avoir passé un seul jour sans avoir donné ordre à ses affaires temporelles. Mais combien y en a-t-il davantage à passer, je ne dis pas un jour, mais une heure sans avoir donné tout l'ordre possible à celle de son salut ?

Il ne faut qu'un peu de raison pour être convaincu de la neceſſité de ce devoir, & pourvû que l'on écoute ce qu'elle dicte, on comprendra encore aiſément que ce ſoin que nous devons avoir de notre ſalut ſe doit renouveller tous les jours. Car il n'y a point de jour où nous ne ſoyons en danger de nous perdre, & nous ne ſommes jamais aſſurez que nous y avons ſi bien pourvu que nous n'ayons plus beſoin d'y penſer.

II. Qui peut s'aſſurer ou qu'il n'a point perdu l'innocence de ſon Baptême, ou qu'il l'a effectivement recouvrée par la rémiſſion de ſes pechez ? Qui peut s'aſſurer que ſa converſion eſt ſolide, qu'il ne s'eſt point contenté de renoncer aux pechez exterieurs & viſibles, comme dit ſaint Bernard, & qu'il ne nourit point une vanité ſecrette, une attache à ſa propre volonté, & un ver qui ronge & corrompt ſa conſcience au dedans ? Qui peut s'aſſurer enfin que ce n'eſt point la crainte ou l'amour propre qui domine dans ſon cœur, & qui regle la conduite de ſa vie ?

III. On ne ſçauroit donc rien faire de plus raiſonnable que de tâcher d'en-

trer au commencement de chaque jour dans des dispositions qui puissent contribuer à nous rendre Dieu favorable, à nous obtenir la remission de nos pechez, à nous détromper si nous étions dans l'aveuglement, à passer la journée dans l'esprit qui convient à notre état & à la condition de cette vie.

Or on fait tout cela en entrant dans des sentimens de contrition & de penitence, ce qui s'appelle componction dans le langage des Peres. Car c'est par la componction que les pecheurs se réconcilient avec Dieu. C'est par elle qu'ils obtiennent la remission de leurs pechez, & qu'ils attirent la lumiere pour découvrir en eux ce que leur concupiscence leur peut couvrir. Enfin il n'y a point de disposition plus convenable à notre état de pecheurs, & à la condition de notre vie, qui doit être selon les Peres & le Concile de Trente, une penitence continuelle. Car pour faire penitence tous les jours, il faut entrer tous les jours dans l'esprit de penitence, sans lequel les œuvres exterieures ne peuvent être que des œuvres sans esprit.

Ainsi après avoir adoré Dieu & l'avoir remercié de ses bienfaits & des re-

gards infinis de misericorde & de bonté qu'il a eus pour nous, il ne semble pas qu'on puisse rien faire de plus convenable & de plus utile, que de rentrer dans la connoissance de soi-même, d'examiner ce que l'on est devant Dieu, & de tâcher par ces lumieres d'exciter en soi des sentimens & des mouvemens qui lui soient conformes.

IV. C'est ce que nous expliquerons ailleurs, en montrant que c'est une disposition necessaire à la priere, d'être dans un abbaissement interieur qui naisse du sentiment interieur de nos miseres, que c'est ce sentiment qui distingue les cris des miserables tels que nous sommes, des louanges pleines de joye que nous aurions données à Dieu, si nous fussions demeurés dans l'état d'innocence.

On peut voir ce qui sera dit en ce lieu de l'état de l'homme pecheur, de son impuissance, de ses miseres: car tout cela peut entrer dans l'exercice dont nous parlons ici.

V. Mais il ne suffit pas de considerer nos miseres communes, & qui sont des suites de la corruption generale de la nature. Il faut que les principaux objets de nos reflexions soient les pechez

que nous avons commis, notre lâcheté dans la mortification & les bonnes œuvres, nos infidelitez dans nos bonnes reſolutions. C'eſt de la conſideration de tous ces objets que ſe forme principalement, ſelon ſaint Bernard, ce parfum précieux de la contrition, qui remplit toute l'Egliſe d'une ſainte odeur.

Serm. 10. in Cant. Il y a, dit ce ſaint Docteur, un » parfum, que l'ame qui eſt plongée » dans beaucoup de pechez, ſe fait, en » raſſemblant & en briſant en quelque » façon dans ſa conſcience, comme » dans une eſpece de mortier ſpirituel, » une infinité de fautes differentes, & » les mettant dans ſon cœur tout en- » flammé comme dans un vaiſſeau bouil- » lant, où elle les fait cuire, pour ainſi » parler, par le feu du repentir & de la » douleur : en ſorte qu'elle peut dire » avec le Prophete : Mon cœur s'eſt » échauffé en moi-même, & le feu qui » me dévore s'allume encore davanta- » ge, lorſque je penſe à mes crimes » paſſez. Voilà une huile de parfum » dont l'ame pechereſſe ſe doit ſervir » dans les commencemens de ſa con- » verſion, & l'appliquer à ſes playes » encore récentes. Car le premier ſa-

» crifice qu'elle doit faire à Dieu, est
» celui d'un esprit penetré de douleur
» & de regret de ses fautes. Tandis
» donc qu'elle n'a point de quoi com-
» poser un parfum meilleur & plus
» précieux, parce qu'elle est pauvre &
» miserable, qu'elle ne négl ge pas en
» attendant d'apprêter toûjours celui-
» là, quoiqu'elle le compose d'une
» maniere bien vile; parce que Dieu
» ne méprisera pas un cœur contrit &
» humilié. Et ce cœur paroîtra d'autant
» moins vile aux yeux de Dieu, qu'il
» le sera davantage à ses propres yeux
» dans le souvenir de ses pechez.

VI. Ce n'est pas qu'il faille chaque jour faire un examen de tous ses pechez, & il y en a même qu'il ne faut jamais regarder que confusément. Mais il est bon d'avoir sa vie passée si présente, qu'en y jettant seulement les yeux, on en puisse concevoir l'horreur & la contrition qu'on en doit avoir.

VII. Si l'on avoit soin de se souvenir ainsi tous les jours de ce que l'on a été & de ce que l'on est devant Dieu; on ne verroit pas tant de gens plongez dans l'oubli d'eux-mêmes, qui ne se souviennent plus, comme dit saint

Pierre, de quelle sorte ils ont été purifiez des pechez de leur vie passée, qui agissent comme s'ils étoient encore purs & innocens, qui croyent avoir les mêmes droits & les mêmes avantages que ceux qui n'ont point violé la grace de leur Baptême, & qui enfin se permettent tout, & en qui il ne paroît rien de cet esprit de penitence que les pecheurs doivent conserver toute leur vie.

VIII. Mais si on ne recherche pas en detail les fautes que l'on a commises par le passé, il faut au moins faire une petite revûë sur l'état présent de son ame, sur les miseres & les defauts où elle est encore sujette, sur les passions qui l'agitent, sur les fautes où elle tombe ordinairement, sur la foiblesse & la lâcheté avec laquelle elle marche dans le chemin de la vertu, sur le peu de bien qu'elle pratique, sur le peu d'assurance qu'elle a que ce peu de bien qu'elle fait ne soit point gâté & corrompu. Toutes ces vûës nous doivent faire entrer dans de grands sentimens de notre pauvreté interieure, & nous doivent porter à
Ps. 24. crier vers Dieu : *Seigneur, ayez pitié de*
17. *moi, parce que je suis pauvre & réduit à une extrême indigence.* MISERERE *mei, quia inops & pauper sum ego.*

IX

IX. Enfin il faudroit que nous fussions tous les jours en état de rendre compte de nous & à ceux qui nous conduisent, & à Dieu même. Et c'est une marque que nous ne veillons pas assez sur nous mêmes, & que nous ne pratiquons pas comme il faut l'exercice dont nous parlons, lors que nous avons besoin de prendre un temps particulier pour faire cet examen, puisque nous le devrions faire tous les jours dans cette partie de notre préparation à la priere & dans l'éxamen du soir. Un Medecin qui traite avec grand soin un malade pour lequel il a beaucoup de consideration, sçait toujours exactement l'état de son mal, il en examine tous les jours les circonstances: & s'il se presente quelque occasion d'en conferer & d'en rendre compte, il n'a point besoin de prendre un temps séparé pour se recueïllir & pour examiner son malade. Il est toujours prêt de dire en quel état il est, ce qu'il y remarque, ce qu'il en juge, quelles vûës il a pour sa guérison.

Or nous tenons tous à l'égard de nous-mêmes, le rang & la place de Medecins. Dieu nous a confié le soin de nos maladies spirituelles, & il ne nous promet pas moins qu'une éternité de biens ou

de maux pour récompenser ou pour punir le bon ou le mauvais usage que nous aurons fait de ce ministere. Est-ce donc s'acquitter comme il faut d'un devoir qui nous est si important, est-ce en être occupé selon que la chose le mérite, que de ne sçavoir où nous en sommes, en sorte que si l'on demandoit à la plûpart des gens quel est leur état, ce qu'ils font, à quoi ils travaillent pour leur bien spirituel, ils demanderoient du temps pour y penser?

Intro-duct. à la Vie devote, l. 4. X. On prescrit dans les livres de pieté à ceux qui font profession de devotion, des retraites annuelles, & on leur conseille de faire dans ces retraites des revûës de l'état de leur ame pour tâcher de reconnoître s'ils vont en arriere ou s'ils avancent dans la pieté, s'ils laissent éteindre leurs bons desirs ou s'ils les conservent avec la même ferveur. On leur prescrit de s'examiner sur ce qu'ils font envers Dieu, envers le prochain, envers eux-mêmes; de considerer à quelles passions ils sont sujets, & quelles affections dominent dans leur cœur & sont la source de leurs actions.

Bien loin de blâmer ces exercices, je voudrois y porter tout le monde. Mais on ne le sçauroit gueres bien faire une

fois tous les ans, si on ne le fait en quelque sorte tous les jours, si on n'est attentif à toutes ses actions, & si l'on ne prend chaque jour un certain tems pour considerer l'état de son ame, pour gemir devant Dieu des miseres que l'on y connoît, pour découvrir ses playes à ce Medecin suprême & lui en demander la guérison.

XI. Il ne faut donc pas dire que ce seroit là l'unique occupation de nos oraisons, & qu'il les faudroit ainsi toutes reduire à des examens. Car outre qu'il y auroit en cela moins d'inconvenient qu'on ne pense, & qu'il seroit à souhaiter que bien des gens qui perdent le tems à s'entretenir de pensées égarées & inutiles, l'employassent à un examen serieux de leurs miseres passées & présentes, comme faisoient la plûpart des anciens Religieux, & principalement ceux de S. Bernard, qui faisoient consister une grande partie de leur pieté à avoir toujours leur pechez devant les yeux; il n'est pas vrai de plus que cet examen soit si long qu'on pourroit croire. Car l'accoutumance qu'on auroit à remarquer en soi certains défauts, feroit que ces défauts se presenteroient sans peine, & que l'on les

verroit par une seule vûë de l'esprit comme des choses que l'on a fort présentes à force de les avoir souvent méditées; & la vigilance où l'on devroit être le long du jour à remarquer ses fautes particulieres, serviroit encore infiniment à faciliter & abreger cet exercice. Mais quand il seroit plus long & qu'on y consumeroit une grande partie du tems que l'on destinoit à l'oraison, on n'auroit pas sujet d'y avoir regret, puisqu'on ne feroit en cela que ce qui a été fait & conseillé par plusieurs Saints.

Serm. 3. de Assum. v. 4. XII. Saint Bernard ne reconnoît que deux places & deux emplois pour ceux qui ne sont point chargez du soin des autres; celui de Marie, c'est-à-dire, la contemplation; & celui du Lazare renfermé dans le tombeau, c'est-à-dire, celui des penitens, ou ce qui est la même chose, celui de Daniel qui étoit, selon l'Ecriture, un homme de desirs, & celui de Job qui étoit un homme de douleurs. »Il faut, dit-il, que « ceux à qui l'on n'a commis dans l'Eglise » aucun ministere ni aucune charge, ou » soient assis aux pieds de Jesus-Christ » avec Marie, ou soient renfermez avec » le Lazare dans le sepulchre. Il faut

» laisser Marthe s'occuper de plusieurs » choses. Mais pour vous qui n'avez » pas la même nécessité, il faut que » vous fassiez une de ces deux choses, » ou d'être dans une entiére exemp- » tion de trouble en goûtant la joye » du Seigneur; ou si vous n'êtes pas » encore dans cet état, de n'être trou- » blé & occupé que de ce qui vous » regarde. Je vous le dis donc encore, » mon frere, afin que vous ne vous ex- » cusiez pas sur votre ignorance. Puis- » que vous n'êtes point chargé ni de » bâtir l'arche, ni de la gouverner » dans les eaux du déluge, il faut que » vous soyez ou un homme de de- » sirs avec Daniel, ou avec le bien- » heureux Job un homme de douleurs, » & qui connoît son infirmité. Au- » trement je crains bien que Dieu vous » trouvant tiéde & fade, il ne vous » vomisse de sa bouche, lui qui de- » sire vous trouver ou enflamé par la » vûe de ses grandeurs & brûlant du » feu de sa charité, ou glacé par la » connoissance de vous-même, & oc- » cupé du soin d'éteindre les fléches ar- » dentes du diable par le feu de la com- » ponction.

Voilà les deux états qui doivent par-

tager toutes les personnes qui ne travaillent pas au salut des autres. Et comme le premier qui est celui des Contemplatifs, n'est que pour peu de personnes, ceux qui ne le sont pas devroient se reduire au second, & s'occuper beaucoup plus de la connoissance d'eux-mêmes & de tout ce qui les pourroit porter à la componction, que des autres objets de la pieté.

XIII. Il faudroit craindre à la verité de s'occuper trop de la vûë & du sentiment de ses fautes & de ses miseres, si l'on tomboit par là dans un trop grand abbatement. Mais comme cette disposition est assez rare, & que la tiédeur & l'insensibilité sont des maladies bien plus ordinaires; les Peres ne font point difficulté de nous mettre devant les yeux les plus terribles objets & les plus capables de faire sur nous de vives impressions. D'où vient, dit S. Bernard, cette tiédeur pernicieuse, cette maudite securité? Pourquoi nous trompons-nous ainsi nous mêmes, miserables que nous sommes? » Est-ce que nous sommes devenus riches, ou que nous possedons déja » le Royaume où nous aspirons. Ces » ennemis horribles n'assiégent-ils plus

De divers. Serm. 26. n. 6.

» la porte de notre maison? Ces monstres
» funestes n'attendent-ils pas que nous
» sortions de ce monde pour se jetter
» sur nous ? Quelle sera ta peur, ô mon
» ame, lorsqu'ayant quitté toutes cho-
» ses dont la présence t'étoit si douce,
» la vûe si agréable, la familiarité si
» consolante, tu entreras seule dans une
» région inconnuë ; & que tu rencon-
» treras des troupes de ces monstres af-
» freux qui ne chercheront qu'à te dé-
» chirer? Qui sera ton secours dans une
» si extrême nécessité ? Qui te délivre-
» ra de ces lions rugissans, toujours
» prêts de devorer leur proye ? Qui te
» consolera ? Qui te conduira ? Mes
» chers enfans, si nous voulons évi-
» ter le peché, pensons à ce qui nous
» doit arriver après notre mort. Il
» faudra que nous passions aussi par
» un feu qui éprouvera la solidité de
» nos œuvres. Ce sera-là que ce que
» nous prenons pour de l'or se chan-
» gera en écume, que l'impureté de
» toutes nos œuvres sera découver-
» te, & que le tems de la verité étant
» venu, après que ce tems qui nous
» a été donné & que nous méprisons
» sera passé, elle jugera nos justices.
» Ce sera là que toutes ces justices

» qui nous flattent, nous paroîtront
» un objet d'horreur ; que tout ce que
» nous laiffons paffer en le regardant
» comme peu de chofe ; tout ce que
» nous couvrons à nos yeux en nous
» flattant nous-mêmes ; tout ce que
» nous négligeons par une mauvaife
» diffimulation, fera confumé par ces
» flâmes vengereffes avec des douleurs
» terribles. O ! s'il plaifoit à Dieu de
» m'accorder maintenant des eaux a-
» bondantes, & de faire couler de
» mes yeux une fource de larmes,
» peut-être que ce feu dévorant ne
» trouveroit point à brûler ce qui au-
» roit déja été effacé par le cours de
» mes larmes ! Mais croyons-nous qu'a-
» près ce feu par lequel nos œuvres
» feront éprouvées, il nous demeure
» quelque chofe, & que ce qui nous
» reftera foit tel que nous l'ofions pré-
» fenter à cette fouveraine Majefté ?
» Quelle honte & quelle confufion,
» mes freres, après tant de bienfaits,
» que nous avons reçûs de Dieu, de
» paroître devant lui fi tiédes, fi im-
» parfaits, fi vuides de bonnes œuvres ?

XIV. Pour fe former une idée plus vive de l'énormité de fes fautes, on fe peut fervir des penfées que le mê-

me saint Bernard fournissoit à ses Religieux. Considere, dit-il, dans quel tremblement tu dois être d'avoir méprisé ton Créateur, & offensé la Majesté de ton Seigneur. La Majesté doit être redoutée. Un Seigneur doit être apprehendé : mais particulierement une Majesté si sainte, un Seigneur si » puissant & si souverain. Car si les loix » des hommes condamnent au dernier » supplice celui qui se trouve coupa- » ble de léze-Majesté envers un hom- » me, quelle sera la fin de ceux qui » méprisent la toute-puissance d'un » Dieu ? Aussi-tôt qu'il touche les » montagnes elles sont embrasées : & » une vile poussiere ose bien irriter une » Majesté si redoutable, qui d'un lé- » ger souffle la peut dissiper en un mo- » ment, sans esperance d'être jamais » recueillie. Celui-là est à craindre, » je le repete, celui-là est à craindre, » qui après avoir tué le corps a le pou- » voir de l'envoyer dans les flâmes » éternelles. Je redoute l'enfer. Je re- » doute le visage de mon Juge, qui est » redoutable aux Anges mêmes. Je » tremble à la seule pensée de la » colere du Tout-puissant, de la fu- » reur qui éclatera sur son visage, du

In Cant. Serm. 16. v. 7.

» bruit épouventable que fera le mon-
» de en tombant, de l'embrasement
» de l'univers, d'une tempête si terri-
» ble, de la voix de l'Archange, & de
» cette parole pleine d'horreur & d'ef-
» froi. Je tremble à l'image des dents
» du dragon infernal, des cachots af-
» freux de l'enfer, des lions rugissans
» tous prêts à dévorer leur proye. Je
» redoute ce ver qui rongera toujours,
» ce feu qui brûlera sans cesse, cette fu-
» mée, cette vapeur, ce souffre, ces
» tourbillons de flâmes, ces ténébres
» épaisses & palpables. Qui mettra une
» fontaine dans ma tête & une source
» de larmes dans mes yeux, afin que
» par mes pleurs je prévienne ces lar-
» mes éternelles, ces grincemens de
» dents, ces menottes, ces entraves
» d'airain, cette pesanteur insuppor-
» table de chaînes, qui chargent, qui
» serrent, qui brûlent, & qui ne con-
» sument point? Malheur à moi. O ma
» mere, pourquoi m'avez-vous engen-
» dré pour être un fils de douleur, un
» fils d'amertume, d'indignation, &
» de gemissemens éternels? Pourquoi
» m'avez-vous recueilli quand je suis
» sorti de votre sein? Pourquoi m'a-
» vez-vous allaité de vos mammelles,
» puisque je ne suis né que pour brûler

» & pour servir de nourriture & d'ali-
» ment à un feu qui ne s'éteindra jamais.

XV. Il sera aussi quelquefois utile, afin d'arrêter davantage son esprit aux objets dont on doit être particuliérement touché, de se servir des considerations que ce saint Docteur a expliquées par les paroles suivantes. » O ame, dit-il, à qui la componction » a fait une playe salutaire dans le cœur, » proposez-vous trois objets de votre » douleur, la perte de l'innocence, » le long-tems que vous avez été sans » vous mettre en peine de la recou- » vrer, l'abus que vous avez fait » de la patience de Dieu. O Jesus » mon Seigneur, je sçais que dans no- » tre baptême vous nous avez rendu » la robe de l'innocence que nous a- » vions perduë. Mais quoique vous » nous eussiez revêtus de vêtemens » blancs, que vous nous eussiez ré- » tablis dans le trône de la justice, » nous nous sommes bientôt éloignez » de la voye que vous nous aviez » prescrite, & nous avons dissipé com- » me l'enfant prodigue dans une ré- » gion bien differente de celle où vous » nous aviez mis, la portion de l'héri- » tage où nous avions droit. Ces mal-

De diversis Serm. 40. n. 6.

» heureux & mépriſables eſprits qui » regnent dans les feux éternels ont » fait deſſein de nous perdre. Ils » étoient impurs, & nous étions en- » core dans la pureté. Ils étoient déja » condamnez, & nous étions dans la » voye du ſalut. Ils étoient courbez & » nous étions encore dans la droiture. » Ils nous ont dit : Courbez-vous » comme nous, & ſuivez-nous. Nous » les avons écoutez, & nous nous ſom- » mes courbez vers la terre. Nous leur » avons donné entrée dans notre cœur, » & nous avons perdu l'innocence.

» Mais ſi c'eſt une faute de l'avoir » perdue, que ſera-ce de ne s'en être » pas mis en peine aprés l'avoir per- » due! Si quelqu'un perd quelque choſe » dans cette miſerable vie, il s'adreſſe » aux Juges, il implore le ſecours de » ſes amis, il intente des procès, il » employe toutes ſortes de moyens » pour recouvrer ce qu'il a perdu, & » pour ſe faire rendre ce qu'on lui a » volé, il n'obmet rien enſuite pour » le garder après en avoir obtenu la » reſtitution. Cependant après avoir » perdu par les artifices de cet inſa- » tiable homicide, cet heritage in- » corruptible, inalterable, incapable

» d'être souillé, que nous avions dans
» le ciel, nous ne nous mettons pas
» en peine de le recouvrer. Il nous a
» courbez & abbattus, & nous ne nous
» relevons pas. Levons-nous, mes fre-
» res, levons-nous; allons trouver notre
» Pere. Disons lui : Mon Pere, nous
» avons peché contre le ciel & contre
» vous. Suivons tout le reste de l'Evan-
» gile. Peut-être qu'il nous appercevra
» de loin, & qu'étant touché de mise-
» ricorde il viendra au-devant de nous,
» il nous tendra les bras, & il nous
» baisera d'un baiser de sa bouche.
» Peut-être qu'il commandera que nous
» soyons revêtus de notre premiere
» robe d'innocence, qu'on nous don-
» ne l'anneau de ses secrets, & la
» chaussure nécessaire pour marcher
» dans la voye de l'Evangile de paix.
» Peut-être qu'il ordonnera qu'on tuë
» le veau gras, qu'il fera un festin pour
» notre retour, & qu'il nous ramenera
» au son des instrumens de musique aux
» joyes celestes de cette cité sainte, où
» la pénitence d'un seul pecheur cau-
» se tant de joye aux Anges du ciel.
» Oui, Seigneur, nous ne doutons pas
» que vous ne priverez pas des biens
» ceux qui ont toujours marché dans

» l'innocence : mais vous en uſerez de
» même auſſi à l'égard de ceux qui mar-
» chent dans la pénitence. Il n'y a que
» Jeſus-Chriſt ſeul qui ſoit exempt de
» tout peché, & il eſt dit néanmoins,
» qu'heureux eſt celui à qui le Seigneur
» n'impute point de péché, parce que
» tous les pechez que Dieu a reſolu de
» ne point imputer, ſont comme s'ils
» n'avoient jamais été commis.

» Penſez encore avec quelle inſolen-
» ce vous avez uſé, ou plûtôt abuſé
» de la patience de Dieu. Il vous
» voyoit dans votre peché, & il agiſſoit
» envers vous comme s'il ne vous eût
» pas vû. Il vous appelloit & vous ne
» l'écoutiez pas, Il vous menaçoit, &
» vous n'étiez pas effrayé de ſes me-
» naces. Il vous promettoit des ré-
» compenſes, & vous n'aviez aucun
» égard à ſes promeſſes. Ignorez-vous
» que la fin de cette patience de Dieu
» étoit de vous porter à la pénitence ?
» Craignez-donc, mais d'une crainte
» extrême, que vous ne vous ſoyez
» amaſſé un tréſor de colére pour le
» jour de la colére & de la manifeſta-
» tion du juſte jugement de Dieu, &
» ſouvenez-vous qu'il eſt bien terrible
» de tomber entre les mains du Dieu vi-
» vant.

XVI. Enfin on poura d'autres fois s'appliquer à ces autres motifs de penitence, que le même Saint Bernard propose. » La meditation, dit-il, allume » dans mon cœur le feu d'une douleur » violente, en me faisant voir que j'ai » offensé mon Createur, que je n'ai » point craint mon Seigneur, que j'ai » méprisé celui à qui j'étois obligé de » tant de bienfaits. Et quoi ! dit le » Seigneur, n'êtes-vous pas entre mes » mains comme l'argille en celles d'un » Potier? S'il vous a fait un vase d'hon- » neur, pourquoi avez-vous eu la har- » diesse de vous faire un vase d'ignomi- » nie? Le vase a-t-il droit de dire au Po- » tier, pourquoi m'avez-vous ainsi fait? » Vous êtes esclave de ce Seigneur, à » la colere duquel on ne sçauroit resi- » ster. Vous avez été instruit de sa vo- » lonté par ses préceptes. Cependant » pour ne les pas accomplir vous n'a- » vez pas voulu les entendre, mais vous » révoltant contre ses commandemens, » vous avez voulu dans son Royaume » même vivre selon votre propre loi, » & non pas selon la sienne. Est-ce » que vous ne sçavez pas l'arrêt pro- » noncé contre ce méchant serviteur, » qui sçachant la volonté de son maî-

De diversf. Serm. 40. n. 5.

» tre, & ne se mettant pas en peine de
» la faire, fut condamné à être châtié
» très-durement ? Quoi ! les Anges se
» tiennent prêts pour l'execution de ses
» ordres ; les étoiles se présentent à ses
» commandemens, & lui disent qu'el-
» les sont prêtes d'y obéir ; les vents &
» la mer lui sont soumis ; toutes les cho-
» ses du monde gardent la loi qu'il
» leur a établie ; & il n'y aura que vous
» qui refuserez d'obéir aux decrets de
» cette souveraine Majesté ? Apprenez
» qu'il est en son pouvoir de vous en-
» voyer dans les ténébres extérieures,
» où les pleurs & les grincemens de
» dents se renouvellent sans cesse par
» l'éternité du supplice.

» Que si vous n'êtes point touché
» des offenses que vous avez faites à
» votre Createur, du peu de respect
» que vous avez eu pour la puissance
» de ce Seigneur ; soyez au moins pé-
» netré de l'ingratitude extrême avec
» laquelle vous avez méprisé celui dont
» vous avez reçu tant de biens. Où
» trouvez-vous un tel bienfaiteur ? n'est
» ce pas lui qui vous donne le cours
» des Astres, la temperature de l'air,
» la fécondité de la terre, l'abondance
» des fruits ? Enfin n'est-ce pas lui qui

» pour combler cet amas de bienfaits,
» n'a pas épargné son propre Fils, mais
» l'a livré pour nous, donnant ainsi
» son Fils unique pour des Enfans adop-
» tifs, le Maître pour les serviteurs, le
» Juste pour les injustes.

XVII. Enfin on peut faire entrer dans cet exercice tout ce qui peut contribuer à nous faire concevoir de l'horreur du peché, tout ce qui nous peut humilier devant Dieu, tout ce qui nous peut remplir d'une terreur salutaire. Et par consequent on s'y peut servir utilement de tout ce qu'on trouve dans les livres de pieté sur la connoissance de soi même, sur la mort, sur le jugement, sur l'enfer : c'est-à-dire, qu'on peut rappeller tout cela dans sa mémoire pour tâcher d'exciter dans son cœur les sentimens de penitence & de componction que la vûë de nos pechez nous devroit donner.

XVIII. Mais l'utilité de cet exercice ne consiste pas à concevoir seulement des sentimens passagers de contrition. Elle consiste à entrer dans des dispositions stables, qui nous accompagnent dans toutes nos œuvres, & qui soient des suites de ces sentimens.

En voici quelques-unes sur lesquelles

il est facile de regler les autres.

1. Un pecheur se doit croire indigne de l'usage des creatures. Et par consequent il doit s'en priver autant qu'il peut, & par consequent renoncer aux satisfactions & aux plaisirs, dont ceux qui n'ont point peché peuvent user avec plus de liberté.

2. Un pecheur se doit croire digne de toutes sortes d'humiliations. Et par consequent soit justement, soit injustement qu'il soit humilié par les hommes, il se doit croire favorablement traité.

3. Un pecheur doit être ravi que Dieu change les humiliations éternelles qu'il a meritées, en humiliations temporelles; les maux éternels en maux temporels; la pauvreté éternelle en pauvreté temporelle.

4. Un pecheur doit regarder tout le reste de sa vie comme destiné uniquement à la penitence, à racheter ses pechez, & à se préparer à la mort. Il doit la considerer même trop courte pour le chemin qu'il a à faire & pour s'acquitter de ce qu'il doit. Et comme les penitences qu'il se pourroit prescrire peuvent lui être plus suspectes, il doit avoir une devotion particuliere pour toutes celles que Dieu lui impose par

lui-même, en les regardant comme des effets de la charité de Dieu envers lui, & s'y soumettant avec joye & avec reconnoissance, en lui disant du fond du cœur: *Quoniam ego in flagella paratus sum.*

XIX. Mais afin que ces vûës ne soient pas de pures speculations, il faut les rendre particulieres en les appliquant aux traverses, aux peines, aux incommoditez, aux embarras où l'on se trouve; & offrir tout cela à Dieu en satisfaction de ses pechez, en lui demandant la grace de les souffrir dans cet esprit.

Il lui faut de même offrir par le même esprit tout son travail & toutes ses occupations, en faisant resolution de n'y rechercher autre chose que la pénitence & l'obéïssance à la volonté de Dieu, & de renoncer à toutes les satisfactions humaines qui s'y peuvent rencontrer.

Ce sont a peu près les vûës & les considerations, dont on se doit occuper dans cette partie de cet exercice, & qu'il faut prier Dieu de nous mettre dans le cœur.

CHAPITRE VII.

Du souvenir de la Béatitude.

LEs reflexions que nous faisons sur nos miseres & sur nos pechez devant être temperées par l'esperance de la miséricorde de Dieu, il est naturel de faire succeder à la partie de cet exercice où nous avons été occupez de ces objets, la vûë des biens où Dieu nous appelle, dans la possession desquels nous trouverons la délivrance parfaite de ces miseres.

I. Il est d'autant plus juste de mettre les biens de l'autre vie, c'est-à-dire, la felicité, la possession de Dieu, la parfaite justice, entre ces objets ausquels nous devons penser tous les jours en commençant la journée, que cette beatitude est notre fin. Or c'est à la fin que l'on doit rapporter toutes ses actions, & par laquelle on les doit regler. Toute notre vie temporelle doit tendre à la vie éternelle, & cette vie éternelle doit être le terme de toutes nos prétentions, de tous nos desirs, & de toutes nos actions.

II. C'est proprement par la recher-

che continuelle de ces biens de l'autre vie que nous devenons voyageurs dans celle-ci, c'est-à-dire, que nous cessons de regarder la terre comme le lieu où nous prétendons trouver le bonheur, comme un lieu où nous voudrions demeurer éternellement, comme notre maison & notre patrie, & que nous ne la considerons plus que comme un lieu d'exil, un lieu où nous sommes étrangers & que nous devons bientôt quitter.

III. Qui regarde la terre d'une autre maniere, & qui s'y attache en y mettant son repos & son bonheur, devient par là citoyen du monde, puis qu'il en fait sa patrie, c'est-à-dire, sa demeure fixe & permanente. Il n'est plus voyageur ni étranger sur la terre, il n'est plus citoyen de Jerusalem. Mais en même-tems qu'il cesse d'être voyageur en cette maniere heureuse qui tend au Ciel & qui nous y conduit, il le devient d'une autre maniere bien funeste, parce qu'il s'avance vers l'enfer & s'en approche toujours de plus en plus.

IV. Dans la necessité où l'on est de marcher toujours en l'un de ces deux chemins, & d'être voyageurs de l'une ou de l'autre de ces deux manieres, il semble qu'il n'y a personne qui hésitât

sur le parti qu'il devroit prendre, s'il falloit choisir une fois pour toutes l'un de ces deux chemins. Mais parce qu'on s'imagine qu'on aura le tems de reparer le mauvais choix que l'on fait, la plûpart du monde prend le parti de marcher dans le chemin de l'enfer en suivant les desirs de son cœur, & se flatte en même tems de l'esperance de reprendre le chemin du ciel en un autre tems.

C'est à cette erreur qu'il faut renoncer au commencement de chaque jour, en se rendant voyageurs vers la celeste Jerusalem, en y dressant ses pas, en y aspirant par ses desirs, en regardant la vie présente, & en particulier la journée dont il s'agit, comme ne nous ayant été donnée de Dieu que pour la mériter & pour l'acheter.

V. Cette qualité de voyageurs & cette vûe, en nous faisant souvenir de notre patrie, nous remettra devant les yeux les principaux de nos devoirs. Elle nous avertira, que comme les voyageurs ne s'attachent point aux lieux par lesquels ils passent, que tout ce qui s'y fait leur est indifferent, que les incommoditez même qu'ils y souffrent les touchent peu, parce qu'ils sçavent qu'elles doivent passer bientôt; de mê-

me nous ne devons point prendre de part à tout ce qui se fait au monde, nous devons être insensibles & aux biens & aux maux que nous y pouvons souffrir, puisque les uns & les autres passent & s'évanouissent comme des ombres & des fantômes sans solidité, ce qui nous doit imprimer vivement dans le cœur ces paroles de saint Paul : *Le tems est court. Et ainsi que ceux mêmes qui ont des femmes soient comme n'en ayant point, ceux qui pleurent comme ne pleurant point, ceux qui possedent comme ne possedant point, enfin ceux qui usent de ce monde comme n'en usant point. Car la figure de ce monde passe.*

VI. Elle nous avertira que comme les voyageurs ne s'arrêtent point, & qu'ils cessent d'être voyageurs en s'arrêtant, de même nous ne devons jamais nous borner ni nous arrêter dans la voye de Dieu, mais faire des efforts continuels pour nous avancer; parce, dit saint Augustin, que si nous disons : C'est assez, nous demeurons en chemin avant la fin de notre course : *Ubi dixerit, Sufficit, ibi hæsit, remansit in via.* Aug. in Ps. 69.

VII. Elle nous avertira que comme un voyageur mesure tout par l'état présent où il se trouve, qui est de

faire voyage ; qu'il s'équipe & s'habille selon cette fin ; qu'il ne se soucie point de luxe & de magnificence, mais de ce qui lui est propre pour son dessein : un Chrétien de même ne doit fuir ou rechercher les choses du monde qu'autant qu'elles lui nuisent ou qu'elles lui servent pour le voyage de l'éternité.

VIII. On doit s'animer par ces vûes à mépriser toutes les choses du monde, & à compter pour peu toutes les incommodités & toutes les peines de la vie Chrétienne & penitente. Car si les plus grands maux, comme le martyre, n'ont, selon saint Paul, aucune proportion avec cette gloire dont Dieu recompensera ses Elûs ; quel état doit-on faire des petits travaux d'une vie reglée, & des petites contradictions, fâcheries, incommodités par lesquelles il permet que nous soyons éprouvez ?

IX. Il faut se joindre en esprit avec les Saints qui sont déja habitans de la céleste Jerusalem, qui regardent nos combats & nos dangers de ce lieu de sureté & de paix. Il faut les prendre pour intercesseurs, leur exposer nos miseres & nos nécessités, implorer leur secours, & principalement celui de

ceux à qui on a quelque devotion particuliere.

X. faut s'animer par l'eſperance d'être bientôt uni avec eux, & conſiderer le reſte de notre vie qui nous en ſepare, comme un néant ou comme un jour. Car ſi ſaint Auguſtin a pû dire qu'il n'y avoit qu'un jour qu'Adam avoit été chaſſé du Paradis, parce que ce n'eſt rien que l'eſpace des années qui ſe ſont écoulées depuis ce tems là ; on peut dire à plus forte raiſon, que nous verrons demain cette heureuſe compagnie, ſi nous en ſommes trouvez dignes, puiſque cela peut être vrai à la lettre, que le jour de notre mort eſt toujours très proche, & que le tems qui nous en ſepare ne vaut pas la peine d'être compté. En quelle diſpoſition devrions-nous donc être pour meriter d'être unis à cette troupe de Bienheureux, & quel autre ſoin devrions-nous avoir que d'étouffer en nous tous les ſentimens qui ſont indignes de cette ſainte & heureuſe ſocieté ?

XI. La journée que Dieu nous donne & dans laquelle nous allons entrer nous peut faire mériter d'y être reçus, & nous avons droit de la regarder comme un talent que Dieu nous met

entre les mains pour acheter l'éternité bienheureuse. Et c'est ce qui nous doit faire comprendre l'horrible folie qu'il y a, de l'employer pour acheter je ne sçai quelles satisfactions fades, languissantes, & toujours courtes & passageres, qui ne laissent que des dégoûts & de l'amertume.

Il faut tâcher d'être vivement touché de l'excès de cette folie, & se resoudre d'employer le tems à la fin pour laquelle Dieu nous l'a donné, & de se mettre en état de lui pouvoir rendre un compte fidelle de l'usage que nous en avons fait.

Cet usage doit être de l'employer à executer ses volontez par l'observation fidelle de ses préceptes & de ses loix dans toutes nos actions. Et c'est ce qui nous fait naturellement passer à la cinquiéme partie de ces exercices, qui consiste à prévoir & à regler toutes nos actions par la loi de Dieu, en la consultant sur tous nos devoirs.

CHAPITRE VIII.

De la prévision & du reglement des actions de la journée.

QUi aimeroit la loi de Dieu autant qu'on la doit aimer, ne cesseroit point de la mediter & de la consulter dans toutes les actions de la journée, selon ce que dit David : *Que j'aime votre loi, Seigneur ! Elle est le sujet de mes meditations durant tout le jour* ; & qui la mediteroit tout le jour n'auroit pas besoin d'en faire un exercice particulier au commencement de chaque journée. Mais parce que cet amour de la loi de Dieu n'est pas aussi vif dans la plûpart des Chrétiens qu'il y devroit être, il est necessaire qu'ils tâchent de l'exciter par divers exercices de pieté ; & l'un des plus utiles est de prendre un tems particulier le matin pour prévoir leurs actions, & les regler selon qu'elle prescrit, afin que se l'étant renduë presente, ils n'ayent plus dans le cours de la journée qu'à y jetter des regards de tems en tems, pour se conduire selon ses regles.

Psalm. 18.

I. C'est en quoi saint Bernard fait consister l'une des principales parties de ce qu'il appelle *Consideration*, à laquelle il veut que l'on donne tous les jours quelque tems. Car il marque que dans ce tems l'on doit prévoir & regler ses actions par avance, de peur dit-il, que ce qui pouroit nous être utile, si nous le faisons avec prémeditation, nous devienne dangereux étant fait inconsidérément & avec précipitation.

II. Il seroit trop long de marquer ici tout ce que l'on doit considerer dans le reglement de ses actions. Il suffit de dire en general qu'il y en a quelques-unes qui dépendent de devoirs communs fondez sur des loix generales, & d'autres qui dépendent de notre état & de nos dispositions particulieres.

III. Pour regler les devoirs communs il faut sçavoir les regles communes. Pour regler celles qui dépendent de l'état particulier, il faut d'abord sçavoir si nous sommes dans l'état où Dieu nous veut, & ensuite être instruit des obligations de cet état.

IV. Il ne suffit pas même de sçavoir

en general qu'une action & une occupation sont conformes à notre état. Car comme souvent on ne peut satisfaire à tout, il faut faire choix des occupations les plus importantes & les plus necessaires ; & il y a des regles pour les discerner.

V. La consideration de notre disposition interieure & de l'état de notre ame doit entrer dans ce choix d'actions. Car on peut souvent se dispenser de celles qui nous peuvent être une occasion de tentation. On ne doit point deliberer, par exemple, s'il faut secourir une personne qui est dans une extrême necessité, lorsque l'on n'est pas dans l'impuissance de le faire. Mais pour les charitez communes, quoiqu'elles soient en quelque sorte convenables à tous les états, on peut neanmoins douter quelquefois avec raison si elles sont convenables à certaines personnes. Car il y en a que Dieu appelle à une plus grande retraite. Il y en a d'autres qui n'ont pas assez de forces spirituelles pour resister aux tentations de vanité, de complaisance, & de confiance en soi-même, qui naissent de ces actions, qui font souvent que les personnes deviennent plus dis-

ſpéces, plus legeres, plus préſomptueuſes, & plus pleines d'elles-mêmes.

VI. Il faut prévoir dans cet exercice non-ſeulement le corps de ces actions, mais auſſi l'eſprit avec lequel on les doit faire & les vûes que nous y devons avoir, afin que ces vûes ſe preſentent dans le cours des actions. Il en faut auſſi prévoir l'ordre & la diſpoſition, n'y ayant rien qui contribue davantage au reglement de l'ame, ni qui ferme plus la porte aux recherches ſecretes qui ſe gliſſent dans nos actions, que de les faire dans un certain ordre qui ne donne point lieu au caprice & à l'inconſtance de l'amour propre.

VII. Il faut pourtant prendre garde de ne ſe preſcrire pas une regle ſi ſerrée que l'on n'oſe prendre la liberté de préferer les neceſſitez & les engagemens de charité qui ſe préſentent ſans qu'on les ait pû prévoir. Car, comme dit ſaint Auguſtin, il ne faut pas être dereglez par le déſir de conſerver nos reglemens. Or c'eſt un déreglement de ne préferér pas la volonté de Dieu à la nôtre.

VIII. Enfin il faut éviter en prévoyant ſes ctions, de perdre trop de temps dans l'examen de quantité de

petites actions qui ne meritent pas qu'on s'y applique. Et souvent il vaut mieux choisir au hazard dans ces choses à peu près indifferentes, que de s'amuser à peser & à discerner celles qui sont les plus agréables à Dieu. C'est l'avis de S. François de Salles. Et cet avis est sur tout necessaire aux personnes scrupuleuses, qui ayant un grand desir de suivre la volonté de Dieu en tout, s'éloignent sans y penser de cette volonté par la multitude de leurs reflexions sur quantité de petites actions, parce qu'elles y employent un temps qu'elles devroient employer à des choses plus importantes, & qu'elles ne font que s'embarrasser inutilement par ces reflexions inutiles. Il suffit donc à l'égard de ces sortes de choses, de n'y voir rien qui nous en doive éloigner. Peut-être que la lumiere venant à croître on y verra des différences que l'on n'y voit pas : mais pendant que l'on ne l'a pas encore, il faut se regler par cette lumiere superiéure ; qu'il vaut mieux s'exposer à faire de petites fautes que de se jetter dans un embarras d'esprit qui en pût causer de beaucoup plus grandes.

IX. Il y a des actions que l'on peut

prévoir en particulier, & que l'on peut par conséquent regler par avance. Mais il y en a d'autres ausquelles on se trouve engagé sans les avoir pû prévoir; & tout ce que l'on peut faire pour s'y préparer, est de penser de quelle sorte on se doit conduire dans les engagemens imprévus, & de faire resolution de ne s'y pas abandonner tout d'un coup, d'arrêter l'impetuosité de son esprit pour considerer s'ils sont conformes à nos devoirs, & de prendre interieurement l'ordre de Dieu avant que de les entreprendre.

X. Il n'est pas permis dans les Religions bien reglées de faire la moindre chose sans la permission du Superieur ou de la Superieure; & quoiqu'on puisse souvent juger qu'il est sans apparence qu'ils la refusent, on ne laisse pas de la leur demander, & pour s'humilier par cette demande, & pour sanctifier cette action par l'obéissance. Ceux qui ne peuvent rendre ce respect à Dieu en s'humiliant ainsi sous un Superieur visible qui le represente, devroient au moins s'humilier interieurement aux yeux de Dieu, & lui demander sa benediction & sa permission dans chaque action particuliere. Mais

pour le faire plus facilement le long du jour, & pour resister à l'impression des objets qui nous emportent, il faut s'y préparer tous les jours dans l'exercice du matin par la resolution de reprimer les saillies de la nature, qui préviennent Dieu continuellement dans les rencontres qui se présentent, & qui nous y font rechercher nos propres satisfactions, à moins que nous n'ayons un soin continuel de les arrêter & de les mortifier.

XI. Il est utile de considerer pour cela les suites que peuvent avoir les moindres engagemens temeraires & les moindres fautes par lesquelles on s'écarte de ses devoirs. Car si l'on y prend garde, les chûtes les plus funestes qui arrivent aux Chrétiens qui tombent, sont précedées & attirées d'ordinaire par des fautes qui ont pû leur paroître très-legeres, & ausquelles ils n'ont peut-être pas fait de reflexion. Les premiers anneaux de la chaîne de la reprobation de ceux qui perdent la justice, ne sont composez que de legeretez, d'inconsiderations, d'imprudences, de negligences, de temeritez. On s'engage à une visite inutile, on y entend parler temerairement de quel-

qu'un, on reçoit cette impreſſion & on la fait paroître enſuite dans ſes paroles, ce que l'on dit eſt rapporté, il en naît une querelle & une rupture, & enſuite une extinction de la charité. Il y a une infinité d'autres engagemens, dont on ne ſçauroit reconnoître le danger au commencement, & qui ne laiſſent pas d'être très-funeſtes dans leurs ſuites. Et le ſeul moyen de les éviter, eſt de trembler à chaque pas que l'on fait, & de recourir ſans ceſſe à Dieu en reconnoiſſant humblement devant lui notre aveuglement & notre ignorance, & lui demandant ſans ceſſe la grace de marcher dans ſes voyes ſans s'en écarter.

XII. C'eſt auſſi dans cette partie de l'exercice du matin qu'on doit s'exciter à l'amour de cette loy en meditant ces paroles de David : *La loy de Dieu eſt toute pure, elle convertit les ames : La parole du Seigneur eſt fidelle, &*
Pſ. 18. *elle rend ſage les petits : Les ordonnances du Seigneur ſont droites, elles répandent la joye dans le cœur : Le commandement du Seigneur eſt plein de lumiere, & il illumine les yeux* : ou en repaſſant dans ſon eſprit quelque partie de ce Pſeaume admirable où Da-

vid a exprimé ses transports pour la beauté de la loi de Dieu.

XIII. C'est le tems de contempler le prix des actions qui y sont conformes, qui sont rendues par là éternelles comme cette loi, qui suivent les justes dans l'autre vie, qui devienent l'objet éternel de la complaisance de Dieu. Car ce qu'il aime, il l'aime toujours, il l'approuve toûjours, il le recompense toujours.

XIV. C'est le tems de considerer la difformité horrible des actions contraires aux loix de Dieu, qui sont éternellement condamnées par cette loi toujours vivante, toujours subsistante, & qui attirent necessairement à ceux qui les font ou des peines temporelles, s'ils s'en repentent, ou des supplices éternels, s'ils ne s'en repentent point.

C'est le tems de rougir de ces actions & de se demander à soi-même, quel fruit l'on a tiré de tout ce que l'on a fait pour contenter ses passions; & s'il nous reste autre chose de ces satisfactions que l'on a recherchées, qu'un dégoût, qu'un repentir, qu'une crainte du jugement que Dieu en fera. 1. Pet. c. 4. v. 1.

XV. C'est le tems de se dire à soi-même ces paroles de saint Pierre; *Le fidelle qui est mort à la concupiscence*

charnelle a cessé de pecher, & durant tout le tems qui lui reste il ne vit plus selon les passions de l'homme, mais selon
v. 2. *la volonté de Dieu. Il vous doit suffire que dans le tems de votre premiere vie vous vous êtes abandonné aux mêmes passions que les payens.* Si nous avons donc été assez malheureux pour vivre par le passé selon nos caprices & les desirs dereglez de notre cœur, faisons résolution chaque jour de renoncer à cette vie, & de consommer ce qui nous en reste dans l'observation fidelle des loix de Dieu.

XVI. Enfin c'est le tems de reconnoître que pour marcher dans les voyes de Dieu, il faut que Dieu nous y fasse marcher. *Faciam ut in justificationibus meis ambuletis.* Et ainsi pour en obtenir la grace, il faut s'adresser à Dieu, en le priant de nous découvrir sa loi & de nous la faire observer.

CHAPITRE IX.

De la préparation aux tentations dont on est ordinairement attaqué.

COmme on regle plus facilement ses actions dans le cours de la journée lorsqu'on les a reglées par avance dans l'exercice du matin, on est aussi plus fidelle dans les tentations, quand on les a prévûes, & qu'on s'y est préparé auparavant. Et c'est ce qui oblige ceux qui ont soin de leur salut & de leur avancement dans la pieté, de jetter tous les jours les yeux sur les tentations où leurs emplois les exposent, & de s'y préparer par quelques considerations qui leur donnent de la lumiere pour les découvrir, & de la force pour y resister.

I. On ne manque point dans les Places assiegées de faire tous les jours la ronde pour voir si tout est en bon état, si chacun est bien préparé à résister aux ennemis, s'ils ne forment point de dessein de surprendre ou d'attaquer la Place par quelque endroit. Mais combien avons-nous plus d'inte-

rêt de faire une revûe chaque jour sur les desseins du démon, sur les pieges qu'il nous dresse & sur les moyens de lui resister, puisque ces pieges sont bien plus cachez & plus difficiles à découvrir, que ces attaques sont bien plus continuelles, & qu'il n'y va pas de moins pour nous que de la perte de notre ame pour l'éternité, s'il s'en rend maître dans le tems.

II. La vûe qu'on doit avoir dans cette préparation est qu'il ne se faut pas seulement appliquer aux tentations manifestes, mais aussi aux tentations cachées, soit pour tâcher de les découvrir, soit pour demander à Dieu la grace qu'il nous en preserve. Nous devons supposer que notre ennemi est beaucoup plus fin que nous; qu'il a une infinité d'adresses & de desseins que nous ne découvrons pas; qu'il tâche quelquefois de nous perdre par les choses qui nous sont les moins suspectes. Nous en voyons tous les jours des exemples dans les autres, & souvent nous connoissons clairement que sans s'en appercevoir ils s'engagent dans les pieges du démon. Nous devons donc craindre sans cesse ce même danger pour nous, & de-

mander sans cesse à Dieu qu'il nous en délivre.

III. Il ne faut pas seulement faire attention aux grandes tentations, qu'il est presque inutile de prévoir, parce qu'on en est assez averti par leur importance : mais il faut aussi prévoir les petites qui y préparent ; puisque c'est par la fidelité que l'on pratique dans les petites choses, qu'on obtient la grace d'être fidelle dans les plus grandes.

IV. Il ne faut pas seulement prévoir les tentations, mais il faut autant qu'il est possible, remplir son esprit des veritez de foi qui y sont contraires. Car c'est ainsi que Jesus-Christ nous a appris à les vaincre par son exemple, & que saint Paul nous recommande de les repousser, en nous ordonnant de nous armer du bouclier de la foi pour éteindre tous les traits enflammez du démon.

V. Il y en a de differentes selon les diverses especes de tentations. Mais en voici quelques-unes de generales, & qui servent à toutes les tentations. Premierement il faut tâcher de penetrer plus avant que la surface qui paroît à nos sens ; & d'aller jusqu'à ce qui en est la veritable cause. Car ce qui

nous trompe, c'est que d'ordinaire nous nous arrêtons à la créature ou qui nous flatte, ou qui nous irrite, sans aller plus avant. Mais si nous voyions dans ces créatures la rage du démon qui les remuë, & qui ne tend qu'à nous perdre, nous ne penserions qu'à rendre inutiles ses desseins.

VI. C'est par cette consideration que S. Augustin fortifie les Chrétiens contre la tentation de haine pour leurs ennemis. Mettez-vous, leur dit-il, devant les
In Ps. yeux que vous avez deux ennemis, l'un
54. » manifeste, l'autre caché; que l'hom-
» me est l'ennemi manifeste, & le dia-
» ble l'ennemi caché. Cet homme vous
» est semblable selon la nature, quoi
» qu'il soit fort different de vous en ce
» qui regarde la foi & la charité : mais
» il peut devenir semblable à vous en
» l'un & l'autre. Estant donc attaquez
» par deux ennemis; si vous en connois-
» sez un par les sens, connoissez l'autre
» par la foi: aimez l'un, & gardez-vous
» de la malice de l'autre. Le dessein de
» cet ennemi que vous voyez est de vous
» rabbaisser dans les choses par lesquel-
» les vous êtes au dessus de lui. Si vous
» le surpassez en richesses, il veut vous
» rendre pauvre; si c'est un honneur,

» il veut vous en priver, si c'est en for-
» ce, il tâche de vous rendre plus foi-
» ble. Le diable qui est cet ennemi ca-
» ché en veut faire de même. Il veut
» vous oster ce qui vous met au dessus
» de lui. Or si c'est la felicité temporel-
» le qui vous met au dessus des hom-
» mes, c'est la charité qui vous met au
» dessus du diable.

On peut appliquer cette même consideration à toutes les autres tentations; puis qu'on y peut toujours découvrir le démon caché, & le dessein qu'il a de nous perdre.

VII. Il y a toujours quelque chose de trompeur dans toutes les tentations, & elles nous font des objets tout autres qu'ils ne sont. Il est donc utile, lors que nous en sommes exemts, de considerer ces mêmes objets & d'en porter un jugement veritable. Et pour le mieux faire il faut se representer quel sentiment on en aûra quand on sera prest de mourir, ou après la mort. Car ce jugement qui se fait dans la vûë de la mort & de l'éternité est le seul veritable, & tous les autres sont faux & trompeurs.

VIII. Mais quelque soin que nous apportions pour nous préparer aux tentations, il faut reconnoître humblement

devant Dieu que nous sommes dans l'impuissance de resister d'une maniere chrétienne non seulement aux plus grandes, mais aussi aux plus petites. Car comme dit un grand Pape, comme nous les surmontons lors que Dieu nous assiste, elles nous surmontent aussi infailliblement lors qu'il ne nous assiste pas: *Necesse est ut quo auxiliante vincimus, eo iterum non auxiliante vincamur.*

Innoc. I. ad P. P. Con. Carth. apud Aug. Ep. 91.

IX. Pour concevoir plus vivement l'etat où nous sommes dans ce monde parmi les tentations qui nous attaquent on peut se representer tous les hommes comme suspendus au milieu de l'air par un filet delié, dont Dieu tient le bout, & ayant sous eux un gouffre épouvantable rempli d'une infinité de monstres qui s'élancent vers eux pour les devorer, mais qui ne leur sçauroient nuire tant que Dieu les tient ainsi attachez. Qui pourroit s'imaginer que ces miserables, au lieu de jetter continuellement les yeux, & de pousser des cris vers Dieu, dont leur vie dépend si absolument, ne fissent effort au contraire que pour rompre ce fil qui les y tiendroit attachez, que pour l'obliger à les abandonner & à les laisser tomber dans ce précipice?

C'est neanmoins ce que les homm s font tous les jours. Et c'est ce que nous ferons nous mêmes, si Dieu ne nous garantit de cette tentation comme des autres.

Rien sans doute ne seroit plus capable de nous humilier devant Dieu & de nous faire haïr cette vie que la vûë de cet état, si nous le concevions comme il faut. Et l'attache que nous avons au monde, la crainte que nous avons de le quitter, est une preuve évidente que nous n'en avons tout au plus qu'une idée sombre & confuse, dont notre cœur n'est nullement penetré.

X. Mais en nous humiliant sous la main de Dieu par la vûë de nos dangers, il faut se relever en même temps par celle de ses misericordes, & par l'experience de celles qu'il nous a fait nonobstant nos infidelitez & nos ingratitudes; & il faut dire avec confiance en sa bonté, qu'il nous a délivrez, qu'il nous délivre, & qu'il nous délivrera de tous ces périls: *Eripuit, eripit, eripiet.*

XI. Ainsi cet exercice doit consister à concevoir dans son cœur des sentimens d'humilité, de crainte, de dégoût du monde, d'esperance & de confiance.

Mais afin que tout cela ne se reduise pas à des vûes generales, qui pouroient n'être que de pures speculations, il faut tâcher de les appliquer à des pratiques particulieres, en se prescrivant certaines actions pour resister aux tentations qu'on aura prévûes, & particulierement à celles où l'on succombe le plus ordinairement, comme des actions de douceur envers ceux dont l'humeur nous porte à l'aigreur & à l'impatience, de silence & de retenue dans les occasions où l'on a accoutumé de se trop répandre; de mortification dans celles où l'on est tenté d'intemperance & de relâchement.

Et sur tout il faut se préparer contre la tentation des tentations, & qui donne lieu à toutes les autres, qui est l'oubli de Dieu & le manquement de vigilance, en renouvellant devant Dieu tous les jours les resolutions que l'on doit avoir souvent prises de se tenir attentif à sa présence, & en lui demandant la grace de les observer.

CHAPITRE X.

Quel est l'usage que l'on doit faire de cet exercice.

IL n'y aura sans doute personne à qui il ne vienne dans l'esprit en lisant ce que nous avons dit ci-dessus touchant les diverses parties de cet exercice du matin, qu'il n'y en a aucun qui ne pût occuper tout le tems que l'on destine à l'Oraison, & que non-seulement cet exercice entier absorbera toute l'Oraison, mais que les premieres parties ôteront souvent le tems qu'on voudroit donner aux autres; qu'ainsi il y en aura qui s'arrêteront à adorer Dieu, ce qui fait l'entrée de cet exercice; d'autres qui employeront leur tems à la consideration de ses bienfaits, ce qui fait la seconde; & qu'il y en aura peu qui parviendront jusqu'à la derniere, & qui par conséquent soient en état de s'entretenir d'autres sujets de prieres que de ceux-là.

J'ai déja prévenu cette objection en quelque endroit. Mais je croi devoir ajoûter ici, que si c'est Dieu qui nous

tient occupez de quelques-unes des considerations que nous avons marquées, il est vrai que nous y pouvons être long tems arrêtez, mais aussi nous nous en devons tenir heureux. Et en ce cas nous ne devons pas nous mettre en peine d'aller plus avant, puisque nous serions arrivez d'abord par cette voye abregée au terme où nous prétendions aller. Toutes ces diverses considerations ne tendent qu'à allumer en nous l'amour de Dieu, si Dieu l'allume par une seule, nous avons ce que nous devions prétendre, & nous faisons en l'aimant, beaucoup plus que par toute cette diversité d'actes. Cet amour même les comprend tous, parce que Dieu les y découvre, & qu'il voit qu'une ame qui l'aime véritablement est humble & reconnoissante, qu'elle déteste ses pechez, qu'elle est resolue de les éviter par toutes les voyes qu'elle croit y pouvoir servir.

Mais si Dieu laisse davantage notre esprit à soi-même, & qu'il ne l'assiste pas d'une maniere particuliere, il n'est pas vrai que toutes ces considerations suffisent pour l'occuper tout le tems; je ne dis pas d'une heure, mais d'une demi-heure & de beaucoup moins.

Car premierement, il n'eſt pas beſoin de repaſſer tous les jours dans ſon eſprit toutes ces conſiderations. On ne les a propoſées qu'afin qu'on pût choiſir tantôt l'une & tantôt l'autre, ſelon qu'on en ſeroit plus touché.

2. Quand l'eſprit n'eſt pas arrêté par un mouvement ſenſible du cœur, il parcourt tout d'une vûe une infinité de choſes ; & comme c'eſt l'état de la plûpart du monde, il y en aura peu qui ſe plaignent dans la pratique, que cet exercice les embaraſſe de trop de conſiderations, & les tient trop long-tems occupez.

3. Quand on ſe ſent fortement attiré à s'entretenir devant Dieu de quelque ſujet particulier, on peut réduire les conſiderations que nous avons marquées à des vûes plus generales ; comme par exemple à des actions de graces pour tous les bienfaits de Dieu ſans les enviſager en détail, & ainſi des autres. Et étant ainſi reduites, ce ne ſeront que ſix petites prieres, qui pourront preſque être renfermées dans autant de verſets de quelque Pſeaume.

L'on adorera Dieu, par exemple, d'une ſeule vûe d'eſprit en lui diſant : *Seigneur, qui eſt ſemblable à vous ? Do-*

mine Deus virtutum quis similis tibi? ou bien par ces paroles de saint Thomas : *Mon Seigneur & mon Dieu: Dominus meus & Deus meus.* On le remerciera de tous ses bienfaits en lui disant : *Que rendrai-je au Seigneur pour tous les biens qu'il m'a faits? Quid retribuam Domino pro omnibus quæ retribuit mihi?* On entrera dans un esprit de componction en disant : *Seigneur, ayez pitié de moi qui suis un pecheur : Deus propitius esto mihi peccatori.* On se souviendra de la fin derniere de ses actions en disant : *Que vos tabernacles sont aimables, ô Dieu des armées! Mon ame brûle du desir de se voir dans votre palais : Quam dilecta tabernacula tua Domine virtutum! Concupiscit & deficit anima mea in atria Domini.* On disposera & on reglera ses actions en les prevoyant tout d'une vûe, & disant à Dieu : *J'ai juré, j'ai résolu de garder tous les commandemens de votre justice : Juravi & statui custodire judicia justitiæ tuæ.* On se préparera aux téntations en disant : *Seigneur, soyez attentif à me secourir. Hâtez-vous, Seigneur, de m'assister. Deus in adjutorium meum intende. Domine ad adjuvandum me festina.*

Il

Il eſt donc inutile de craindre que l'eſprit ne ſoit trop chargé de ces conſiderations ; puiſque l'on n'en prend que ce que l'on en veut, qu'autant que l'on y trouve d'ouverture, que l'on s'en ſent touché, & que Dieu nous applique par ſa lumiere & par les mouvemens de ſon eſprit.

Mais il eſt bon néanmoins de ſe les rendre preſentes pour y revenir quand on ne trouve aucune entrée dans les autres meditations particulieres. Car ces vûes tendant directement à la pratique de la vertu & à la correction de nos mœurs, ſont toujours les plus utiles, & comme elles comprennent nos deſirs generaux & particuliers, on y peut paſſer de toutes les autres conſiderations.

Il arrivera même ſi l'on s'y exerce qu'outre les conſiderations que nous avons marquées, l'eſprit en formera une infinité d'autres ſemblables, qui devenant très-preſentes à l'eſprit, lui ſerviront de retraite lorſqu'il ſe ſentira dans la ſterilité & dans le dégoût. Et cela ne doit pas être compté pour un petit avantage, puiſque l'on trouvera par-là en même-tems le ſecret de s'occuper de bonnes penſées, & de ſe delivrer des mauvaiſes.

Enfin, comme nous avons déja dit, il y a bien des gens à qui leur état ou la qualité de leur esprit, ne permet pas de donner ni une heure ni une demi-heure à l'Oraison mentale, & d'autres qui aiment mieux choisir un autre tems que le matin & la faire en lisant l'Ecriture ou quelque Livre de pieté, & en s'arrêtant selon qu'ils se trouvent touchez de ce qu'ils lisent.

Toutes ces personnes ne laissent pas d'avoir besoin de l'exercice du matin; puisqu'il faut qu'ils adorent Dieu, qu'ils le remercient de ses bienfaits, qu'ils lui demandent pardon de leurs pechez, qu'ils pensent à leur fin derniere, qu'ils prévoient & disposent leurs actions, qu'ils se préparent aux tentations. Mais ils peuvent en demeurer là, & n'y pas joindre des sujets particuliers. Et ainsi à l'égard de ces personnes, l'Exercice que nous avons décrit tenant lieu de toute leur méditation, puisqu'elles n'en font point d'autres à cette heure-là, on ne doit pas craindre qu'il leur ôte le tems qu'elles destinoient à d'autres sujets.

TRAITÉ DE LA PRIERE.

PREMIERE PARTIE.

LIVRE SECOND.

Methode de méditer les sujets particuliers.

CHAPITRE PREMIER.

Qu'il est inutile outre ces sujets generaux de s'appliquer encore chaque jour à quelques sujets particuliers.

LE Saint Esprit qui a tant fait écrire de differentes veritez dans les Livres saints, qui en a tant inspiré aux Peres, qui nous en découvre tant dans les évenemens ordonnez & reglez par sa providence & par ce qui se passe en nous & autour de nous, n'a pas

sans doute intention que nous ne nous y appliquions point, que nous ne nous en servions point pour la nourriture de nos ames, que nous demeurions affamez au milieu de tant d'alimens spirituels que sa bonté nous a préparez ; & pauvres dans une si grande abondance de richesses.

Et l'Eglise de même proposant le long de l'année à la devotion des fidels tant de differens mysteres, tant de saintes solemnitez, & leur marquant même chaque jour certains Saints à honorer, ne prétend pas sans doute que ce ne soient que des spectacles steriles, dont ils ne tirent aucun fruit pour s'animer à l'amour de Dieu, pour s'avancer dans la vertu, & pour se corriger de leurs défauts.

Il faut donc se nourrir, s'enrichir, se fortifier, s'instruire par toutes les diverses veritez & les differentes instructions renfermées dans toutes ces sources ; & l'on en doit dire ce que saint Augustin dit en particulier de l'Ecriture sainte : *Ces forêts n'auront-elles pas leurs cerfs, qui s'y retirent, qui s'y promenent, qui y paissent, qui s'y reposent, & qui ruminent la pature qu'ils y auront prise ?*

Confess. L. 11. c. 2.

Ainsi il n'est pas juste de borner tout à fait la pieté des fidels aux objets ausquels nous avons dit qu'ils se doivent principalement appliquer, & que nous avons renfermez dans l'Exercice du matin. Ils peuvent passer à d'autres, quand ce ne seroit que pour éviter le degoût que la misere humaine fait trouver dans ceux où l'on s'applique si souvent, quelque saints, & quelque importans qu'ils puissent être.

Dieu s'étant accommodé à cette infirmité des hommes par la diversité des instructions qu'il leur a données, & leur ayant même souvent proposé les mêmes véritez sous differentes formes & sous differentes images pour les leur rendre moins ennuyeuses, il ne leur faut pas rendre cette condescendance inutile, & il les faut plûtôt porter à s'en servir pour leur édification.

En meditant même ainsi les veritez de l'Ecriture & les autres objets de pieté que l'Eglise nous propose, on ne s'éloignera pas de ceux ausquels on se sera appliqué dans l'Exercice du matin. Car toutes les instructions qu'on en tirera se termineront toujours à aimer & à adorer Dieu, à le remercier de ses bienfaits, à entrer dans des sentimens de

componction, a découvrir les tentations, à regler ses actions, à mépriser le monde, & à desirer le Ciel : de sorte que ce ne sera que continuer le même exercice par où l'on aura commencé : mais par des considerations differentes qui en ôteront le dégoût.

Or comme toutes les actions de pieté qui se peuvent pratiquer le long de la journée & en divers tems, se peuvent aussi assigner à un certain tems reglé, afin que les occupations ne nous les fassent pas oublier & ne nous en détournent pas, il est clair qu'il est bon, après avoir satisfait à l'exercice dont nous avons parlé au Livre précedent, de prendre encore ou immediatement ensuite ou à une autre heure du jour, un certain tems pour s'appliquer à ces autres objets que l'on choisira pour sujet de l'Oraison.

Pour en donner une idée plus distincte, on peut dire en general que ces sujets d'occupation & d'entretien devant Dieu peuvent être de deux sortes. Car ou ils seront pris de nos besoins & de nos attraits particuliers, ou ils seront tirez des objets communs de pieté,

qui ſont propoſez à la devotion de tous les fidels.

J'appelle ſujets pris de beſoins & d'attraits particuliers, quand on ſe propoſe, par exemple, de mediter ſur la vocation qu'on doit embraſſer, comme le Mariage, la Religion, les Ordres ſacrez : quand on s'occupe d'une certaine vertu, dont on a beaucoup de beſoin ; d'un vice où l'on eſt porté ; d'une paſſion que nous ſentons vivement, & qui nous engage en diverſes fautes ; des devoirs de ſa condition & de ſon état : quand ayant été frappé de quelque accident extraordinaire, on en prend ſujet de mediter le néant & la miſere de cette vie : quand on s'applique aux moyens particuliers de ſurmonter quelque tentation qui nous attaque ; & enfin quand on prend pour matiere de ſa priere quelque verité dont on eſt particulierement touché, & qui nous eſt fort importante pour la conduite de notre vie.

Ces ſujets particuliers étant liez avec nous par l'interêt évident que nous avons de nous en inſtruire, & par quelque attrait que nous ſentirons à y penſer, ſont ſans doute les plus favorables pour s'entretenir devant Dieu. Car

premierement ils sont plus dans l'ordre de la providence, qui permet ces évenemens & ces besoins, & qui nous oblige par-là d'y être particulierement attentifs, & de plus notre esprit s'y applique plus facilement qu'à d'autres, & y trouve d'ordinaire plus d'ouverture.

Tous les objets que nous avons marquez dans l'Exercice du matin peuvent en cette maniere devenir les sujets de l'Oraison toute entiere, s'il arrive quelque chose qui nous y applique en particulier, & qui fasse que notre esprit en soit frappé.

Si nous nous sentons, par exemple, dans quelque occasion touchez particulierement de quelques bienfaits de Dieu : si nous nous sentons pressez de quelque tentation : si quelque rencontre nous porte à rentrer plus vivement en nous-mêmes, à nous examiner avec plus de soin : si nous sommes saisis de la pensée de la mort ou de la crainte de l'enfer, il est bon d'en faire alors le sujet de sa priere.

L'attention que l'on doit avoir le long du jour à la presence de Dieu peut fournir quantité de ces sujets particuliers d'Oraison, & l'on les doit

ordinairement preferer à ceux pour leſquels on ſent moins d'attrait, & auſquels l'eſprit n'eſt pas attaché par quelque vûe, & quelque ſentiment qui l'y arrête.

Si l'on avoit ſoin de ramaſſer ainſi ces ſortes de ſujets on trouveroit peut-être quelque remede à cette diſſipation, cet égarement, & cette inſtabilité d'eſprit, que tant de perſonnes éprouvent en s'appliquant au ſujet de meditation qui ſe trouve dans la ſuite de quelque Livre qu'elles ont choiſi.

Mais comme on n'a pas neanmoins toujours des ſujets de ce genre là, & que la rencontre même des fêtes & des ſolemnitez nous donne de l'attrait pour les objets communs propoſez à tous les fidelles, on en doit faire auſſi le ſujet de ſon Oraiſon, & l'on ne doit point ſur tout laiſſer paſſer les grandes ſolemnitez que l'Egliſe a établies ſans avoir tâché de tirer par la meditation le fruit qu'elle a eu deſſein de nous procurer.



CHAPITRE II.

Comment il faut pratiquer la methode de diviser l'Oraiſon en meditations, affections, & réſolutions.

IL n'y a rien de plus ordinaire que de preſcrire à ceux qui s'occupent devant Dieu de quelque ſujet d'Oraiſon, de conſiderer ce ſujet, d'en faire naître des affections, & enſuite de former des reſolutions pour pratiquer certaines vertus, & combattre certains défauts.

Cet ordre paroît n'avoir rien que de naturel. Car le but de la contemplation de la verité eſt de l'aimer; ce qui comprend les affections. Et ſi l'amour eſt veritable il doit produire naturellement les actions qui ſont comme renfermées dans la reſolution de les faire.

On peut dire en ce ſens que l'Oraiſon ne diſpoſe pas à la vie Chrétienne, mais qu'elle la contient toute. Car ſi nos réſolutions ſont ſinceres & effectives, Dieu y voit toutes les bonnes actions comme dans leur ſource & dans leur racine, puiſqu'il ne regarde

dans nos actions, même quand elles ſont faites, que la bonne volonté qui les a produites.

Mais pour ne ſe pas tromper, il faut bien diſtinguer les affections qui ſont la veritable priere, & qui en font tout le merite, & les réſolutions effectives qui contiennent les bonnes actions, & qui en ſont la racine, de ce que l'on appelle d'ordinaire dans l'Oraiſon, *affections & réſolutions.*

Car les veritables affections ne tiennent point ainſi une place ſeparée dans notre Oraiſon, de ce qu'on appelle Conſiderations. Elles peuvent fort bien les accompagner, & même les préceder. On peut porter à l'Oraiſon l'affection toute émuë & toute enflammée; & l'on doit même tâcher que les conſiderations ne ſoient pas ſeches & ſteriles, mais qu'elles ſoient toujours animées de quelques mouvemens de la volonté. Il n'arrive que trop ſouvent auſſi qu'après avoir fait une meditation fort reguliere & avoir paſſé des conſiderations aux affections, on n'a pourtant aucune affection veritable dans le cœur.

Il en eſt de même des reſolutions effectives. Elles ſont renfermées dans

l'affection sincere, & souvent Dieu les voit dans le cœur dès le commencement de l'Oraison. Souvent aussi il ne les y voit pas après qu'on les a le plus fortement conçuës & exprimées dans son esprit. Car il ne faut pas s'imaginer que la volonté agisse avec un ordre si reglé, ni qu'elle laisse ainsi faire à l'esprit son action sans s'en mêler, & qu'ensuite elle commence à s'ébranler par les affections en faisant taire l'esprit; & puisqu'elle commence d'agir d'une autre sorte en formant des resolutions. Tout cela n'est point ainsi distingué dans l'esprit. Souvent il connoît, il aime, il forme des résolutions tout à la fois.

On ne sçauroit même separer absolument la consideration de l'affection. Car quoiqu'on puisse bien connoître la verité sans l'aimer, on ne la peut aimer sans la connoître. Et les resolutions de même renferment toujours & des affections & des connoissances de ce que l'on se resout de faire, & des motifs qui nous y portent, puisque ce sont ces motifs qui font impression sur l'esprit, & qui le déterminent à prendre ces résolutions.

Qu'elle est donc l'utilité de cette di-

stinction de l'Oraison en trois parties, & qu'est-ce que l'on entend par ces *affections* & ces *résolutions* que l'on sépare ainsi des *considerations* ? Le voici :

C'est que l'on peut considerer trois choses à l'égard de l'objet de pieté qui fait le sujet & la matiere de notre Oraison.

1. Ce que cet objet est en lui-même.

2. Quels mouvemens il doit exciter en nous.

3. Quelles actions ces mouvemens doivent produire.

La vûë de l'objet en lui-même s'appelle consideration. La vûe des mouvemens qui en doivent naître s'appelle affection. Et la vûe des actions où ces mouvemens nous doivent porter, s'appelle résolution.

Si je considere J. C. sur le Calvaire & que je contemple l'excès de ses souffrances tant exterieures qu'interieures : Si je tâche d'entrer dans le cœur de Jesus Christ où je trouve tous les hommes & moi en particulier, & que j'y découvre que mes pechez ont fait partie de ses souffrances, que ce sont eux qui l'ont attaché à cette Croix, cela s'appellera encore consideration. Si je

viens à considerer quels mouvemens de reconnoissance, d'amour, de componction, de haine du peché, de penitence, ces souffrances d'un Dieu doivent produire dans notre cœur; que je me forme une idée de ces mouvemens interieurs comme si je les avois effectivement; cela s'appellera affection. Et enfin si j'applique ces mouvemens à des actions particulieres par la vûe de ce qu'ils doivent produire en nous, & que je conçoive fortement l'idée de ma volonté déterminée à ces actions, cela s'appelle résolution.

Ainsi dans la verité les affections & les résolutions que l'on sépare des considerations, ne sont en effet que des considerations d'un autre genre; & tous ces trois genres de considerations, tendent à exciter dans le cœur les veritables affections, & les veritables résolutions, qui sont des mouvemens de la volonté, & des effets de l'amour, ou plutôt l'amour même.

Mais ce qui fait que l'on donne le nom d'affection à la vûë de ces mouvemens qui doivent naître de la consideration de l'objet, est que rien n'est plus propre à exciter les sentimens du cœur, que l'idée vive de ces senti-

mens. Qui dit avec le Prophete Roy : *Quid mihi eſt in cælo, & à te quid volui ſuper terram ?* SEIGNEUR, *quelle autre choſe que vous deſirai-je dans le Ciel & ſur la Terre ?* ſe forme l'idée d'un cœur embraſé de l'amour de Dieu, qui mépriſe toutes les créatures, & qui trouve tout ſon bien en Dieu, & par cette idée il diſpoſe ſon cœur à concevoir quelques mouvemens ſemblables à celui qu'il conçoit. Il eſt vrai que cela n'arrive pas toujours, & que l'on a ſouvent bien de ces idées affectives ſans avoir aucune affection veritable dans le cœur. Et c'eſt ce qui nous doit empêcher de conclure avec aſſurance, qu'après avoir paſſé par le degré des affections, nous ayons eû dans le cœur tous ces ſentimens pour Dieu que nous avons conçus, puiſqu'il ſe peut fort bien faire, & qu'il arrive même très-ſouvent que cela ne ſe paſſe que dans l'eſprit, ſans que le cœur y ait de part, ou que s'il y en a, ce ne ſoient que des ſentimens humains qui ayent l'amour propre pour principe. Pſ. 72.

Mais pourvû qu'on ait ſoin d'éviter cette illuſion, on ne ſçauroit juſtement blâmer, qu'après avoir con-

ſideré une verité ou un myſtere, après nous en être ſervis comme d'un flambeau pour découvrir nos obligations & nos défauts, nous tâchions de concevoir des idées vives des mouvemens que ces objets devroient produire, & que nous les exprimions par des paroles interieures, comme ſi nous les reſſentions. Peut-être les avons-nous en effet, peut-être ne les avons-nous pas : mais il eſt toujours utile de pratiquer un moyen, qui eſt de lui-même propre à les faire naître; comme il eſt utile de prononcer des Pſeaumes pleins de ſaintes affections, pour tâcher d'imprimer ces affections dans ſon cœur.

Voilà quelle eſt la fin & l'utilité de cette partie d'Oraiſon, que l'on appelle *affections*.

L'on en peut dire autant de celle qu'on appelle *réſolutions*. Car il eſt bien vrai qu'il eſt aſſez ordinaire que celles que l'on forme ainſi dans la priere, ne ſoient que de ſimples penſées & des idées des actions particulieres, où les mouvemens que nous avons ou que nous devrions avoir, nous doivent porter : mais il eſt bon de ſe remplir de ces penſées, parce qu'elles ſont le moyen ordinaire de les avoir.

effectivement, Dieu ayant accoutumé d'agir sur le cœur par la pensée. N'est-il pas utile, par exemple, pour se soumettre à la volonté de Dieu dans toutes les rencontres fâcheuses de la vie, de dire avec David : *Nonne Deo subjecta erit anima mea* (O MON *ame ne serez-vous donc pas soumise à Dieu* ? Ps. 62.
N'est-il pas utile de dire avec le même Prophete : JURAVI *& statui custodire judicia justitiæ tuæ.* J'AI FAIT *serment & j'ai resolu de garder les regles de votre justice.* Ce sont pourtant des actes qu'on peut appeller du nom de *résolutions*, & l'on en peut trouver plusieurs autres exemples dans l'Ecriture. Psalm. 118.

Ce seroit donc également s'abuser de blâmer ces résolutions conçues, & de s'imaginer qu'elles sont toujours aussi fortes & aussi expresses dans notre cœur, que les paroles avec lesquelles nous les exprimons, nous les representent. Il ne les faut pas blâmer, puisqu'elles sont utiles pour imprimer effectivement dans notre cœur les veritables résolutions, & pour nous disposer aux bonnes œuvres : Il ne faut pas y avoir trop de confiance, parce que nous ne sçavons pas en quel degré

elles sont, & que nous devons de plus être persuadez que la force de les executer n'est pas dans nous, mais dans le secours de Dieu.

Et c'est ce qui fait voir que toutes ces résolutions doivent être des especes de prieres, c'est-à-dire qu'en les formant nous devons en même-tems reconnoître devant Dieu que nous ne les pouvons executer que par sa grace, & la lui demander avec humilité: mais il ne s'ensuit nullement de-là qu'il ne soit pas bon de les former; car on peut fort bien faire des résolutions à l'égard des choses pour lesquelles nous avons beson de l'assistance de Dieu. Ce seroit abuser, par exemple, de la doctrine de la grace, qui nous enseigne que l'on ne sçauroit accomplir les vœux, ou de pauvreté, ou d'obéissance, ou de chasteté, que par une assistance particuliere de Dieu, que d'en conclure qu'il ne faut point faire de vœux, puisque nous n'avons pas la force de les accomplir. Et saint Augustin refute expressément cet abus, en montrant que la persuasion où nous devons être que l'accomplissement des vœux depend de la grace, ne nous doit pas empêcher d'en faire si Dieu

nous y appelle. *Ne faites pas*, dit-il, *difficulté de faire des vœux; car ce ne sera pas par vos propres forces que vous les accomplirez. Si vous mettez votre confiance en vous-mêmes, vous succomberez : mais si vous la mettez en celui à qui vous faites ces vœux, soyez assurez de l'accomplissement.* Ne sitis *pigri ad vovendum, non enim viribus vestris implebitis. Deficietis si de vobis præsumitis; si autem de illo cui vovetis, vovete, securi reddite.* Ps. 76.

On peut dire le même de nos résolutions. Elles seroient toutes temeraires, si nous croyions les pouvoir accomplir par nos propres forces. Mais si nous mettons notre confiance en Dieu, si nous lui demandons son secours en les faisant, s'il voit dans notre cœur que c'est en lui que nous mettons notre appui, c'est une pratique très-utile que de former de ces sortes de résolutions qui appliquent les veritez generales & les affections au détail de nos actions, & qui nous empêchent de nous flatter par des lumieres & des mouvemens steriles & sans effet.

Ainsi ce n'est pas contre ces sortes de résolutions que saint Augustin dit :

que *le juste prie beaucoup plus qu'il ne promet* : Plus *precatur quàm pollicetur*. Car ces promesses qu'il rejette sont celles qui naissent de la confiance qu'on a en soi-même ; au lieu que ces résolutions dont nous parlons & que nous approuvons, doivent naître de la confiance que nous avons en Dieu, & ne sont en effet qu'une espece de priere par laquelle nous exposons à Dieu nos desirs.

Voilà quel est l'usage légitime de cette division d'Oraison en trois parties, qui ne sont, comme nous avons dit, que trois sortes de considerations, de pensées & de vûës differentes. Il faut seulement remarquer que l'on ne doit nullement être attaché à cet ordre, & que si la consideration émeut d'abord l'affection, & que l'affection ensuite applique l'esprit & le tienne suffisamment occupé par un mouvement interieur, il n'y a qu'à suivre cet attrait en laissant l'ordre & la methode qui n'est qu'un secours pour ceux qui ne s'en peuvent passer, mais qui ne doit pas être un lien pour empêcher l'ame de suivre avec liberté les mouvemens qu'il plaira à Dieu de lui inspirer.

CHAPITRE III.

S'il est bon dans la priere de rapporter tous les objets dont on s'occupe à la vie crucifiée, la pauvreté, le dépouillement, l'anéantissement, les privations.

IL n'est pas question ici des mouvemens particuliers que Dieu peut inspirer à certaines ames. Car il est certain que comme il y a des trésors infinis dans la pratique de chaque vertu, & que Dieu qui les donne toutes en quelque degré à tous ses Saints, les veut faire éclater en un degré éminent en quelques-uns; il est certain, dis-je, qu'il peut tenir l'esprit d'un juste occupé toute sa vie d'un certain objet particulier, comme de la pauvreté & des souffrances, en ne laissant pas de lui donner dans les occasions les graces necessaires pour satisfaire aux autres devoirs.

Mais il est question s'il faut faire de l'application particuliere aux souffrances, à l'anéantissement, à la vie crucifiée; une voye ordinaire pour

tout le monde, & s'il faut tellement s'en occuper, qu'on fasse rouler toute sa spiritualité sur ces objets, qu'on n'en prenne point d'autre pour sujet de ses meditations, qu'on y renferme toute la vie Chrétienne, & qu'on s'imagine que la grace & l'esprit de l'homme nouveau en tant que different du vieil homme, consiste uniquement dans l'amour de ces objets, & que c'est-là précisement cette vie *surhumaine*, dont nous sommes obligez de vivre en qualité de Chrétiens. C'est ce qui se peut éclaircir par les remarques suivantes.

1. Quoiqu'il soit vrai que la vie chrétienne est une vie *surhumaine*, parce qu'elle surpasse la force des hommes, il n'est pas vrai qu'il n'y ait point d'autre vie *surhumaine*, que d'aimer les mepris, les croix & la pauvreté. Aimer la justice, la verité, l'équité, la sagesse, la douceur, l'obéissance, la reconnoissance, le support du prochain, ne chercher point ses interêts, mais ceux de J. C. ne vivre point selon ses inclinations, mais selon la volonté de Dieu; aimer & glorifier Dieu en tout, ne sont pas des actions moins surhumaines que d'aimer les souffrances & les abjections.

La nature corrompuë n'en est pas plus capable, & il n'est pas moins besoin de la grace de Jesus-Christ liberateur, pour pratiquer tous les devoirs ausquels ces vertus nous engagent.

2. Nous ne devons pas nous contenter d'aimer Jesus-Christ pauvre, humilié, souffrant & anéanti. Il faut aimer Jesus-Christ juste, sage, obéissant, doux & humble de cœur, compatissant, charitable, tout possedé de l'amour de son Pere & de zele pour sa gloire. Il n'est pas moins aimable dans toutes ces qualitez; & l'homme corrompu n'est pas plus capable de les aimer purement, que d'aimer ses humiliations, sa pauvreté, & ses souffrances.

3. Quoique l'esprit de l'homme nouveau soit entierement opposé à celui du vieil homme, il n'est pas néanmoins entierement opposé à celui d'Adam innocent; parce que l'esprit d'Adam innocent n'est pas l'esprit du vieil homme, mais que cet esprit du vieil homme est seulement celui d'Adam pecheur & corrompu. Adam innocent n'est point ce vieil homme qu'il faut crucifier, & dont saint Paul dit, *que notre vieil homme a été crucifié avec Jesus-Christ*; ce n'est point le vieil Rom. 6. 6.

homme, dont il faut se dépouiller selon le même Apôtre, pour se revêtir du nouveau ; & bien loin qu'il y ait cette opposition entre Adam innocent & l'homme nouveau, il est certain que l'homme nouveau tend à nous faire satisfaire aux principaux devoirs qui étoient commandez à l'homme innocent.

Adam étoit obligé de n'attacher son amour à aucune créature. Il en auroit usé, mais il n'en auroit point joui. Il étoit obligé de rapporter tout à Dieu. Et si lon appelle s'anéantir de ne rechercher jamais sa propre gloire, mais celle de Dieu, & de se considerer comme un néant en sa présence, il y étoit obligé aussi-bien que nous & il auroit pratiqué cette espece d'anéantissement comme les Anges le pratiquent dans le Ciel, où ils ne font autre chose, selon saint Augustin, que de se regarder comme vils en la présence de Dieu.

Adam étoit obligé d'aimer en tout l'ordre & la justice de Dieu & ses loix éternelles. Enfin il étoit obligé d'aimer Dieu en toutes choses, & de l'adorer en esprit & en verité.

Il auroit pratiqué excellemment tous

ces

ces devoirs s'il fût demeuré innocent, & sa vertu auroit été en ce point au-dessus de celle des Saints, d'autant plus qu'elle n'auroit été mêlée d'aucun défaut pour lequel il eût eu besoin de la remission des pechés.

L'homme étant déchû de cet état par la perte de l'innocence, est devenu incapable de satisfaire à tous ces devoirs sans une grace particuliere. Et c'est principalement pour les lui faire accomplir que Jesus-Christ est venu au monde. Il y est venu pour redonner à son Pere des adorateurs en esprit & en verité; pour faire aimer aux hommes la justice & la loi éternelle qu'ils n'aimoient plus. Et c'est aussi en cela que l'Apôtre renferme la principale fin de l'Incarnation. *La grace de Dieu notre Sauveur*, dit-il, *a paru à tous les hommes; & elle nous a appris qu'en renonçant à l'impieté & aux passions mondaines, nous devons vivre dans le siecle present avec temperance, avec justice & avec pieté.* Ad Tit. 2. 10.

C'est-là la principale partie de cette vie *surhumaine*, dont la grace de Jesus-Christ instruit les hommes, & qu'elle leur fait accomplir. Cependant ce sont des devoirs ausquels Adam n'é-

toit pas moins obligé que nous.

Il est vrai néanmoins que l'instinct & l'esprit du Christianisme va plus loin que celui même d'Adam innocent ; puisqu'il porte à aimer les souffrances, les mépris, & la pauvreté dans quelque degré, à quoi Adam n'étoit pas obligé. Mais ces devoirs ne sont ni les principaux ni les plus ordinaires dans la pratique, & ils ne sont pas même d'une étroite obligation en toutes sortes de degrés. Il ne faut jamais manquer à pratiquer la justice : mais il y a bien des rencontres où la pratique de la pauvreté & des croix n'est que que de conseil. Dieu permet même ordinairement aux Chrétiens d'attendre pour les embrasser l'ordre de sa providence, & de ne les pas prévenir. Et pourvû qu'ils reçoivent avec soumission & avec humilité, la pauvreté, le mépris & les souffrances quand Dieu les leur envoye, pourvû qu'ils soient disposez au fond du cœur de ne pas abandonner Jesus-Christ, quelque misere, quelque indigence, quelques douleurs qui les pressent, pourvû qu'ils ayent soin de pratiquer quelque penitence pour reparer leurs fautes journalieres. Dieu souffre en eux beaucoup

de foiblesses à l'égard de ces objets. Mais il ne souffre point qu'ils soient impies, injustes, intemperans, temeraires, menteurs, médisans, présomptueux, impurs. Il ne souffre point qu'ils n'aiment point sa loi, qu'ils se recherchent continuellement eux-mêmes, qu'ils rapportent tout à eux. Et c'est aussi contre ces vices qu'il faut particulierement veiller.

Je sçai que qui aimeroit bien la pauvreté, la croix & les souffrances, éviteroit la plus grande partie des pechés, & pratiqueroit la plûpart des devoirs du Christianisme. Mais premierement on ne voit pas pourquoi il seroit besoin de ce tour, de n'aimer les autres vertus que par rapport à la pauvreté, au mépris & aux croix, & de ne haïr les vices que parce qu'ils y sont contraires. Les vertus sont aimables, parce qu'elles nous sont commandées par la loi de Dieu. Les vices sont dignes de haine, parce qu'ils sont contraires à cette loy. Et cette loy est aimable, & adorable par elle-même, parce qu'elle n'est autre chose que la verité & la justice éternelle & immuable; c'est-à-dire, Dieu-même. Il n'est donc point besoin d'aucun tour ni d'aucune con-

ſequence pour nous les faire aimer.

2. Il y a certaines vertus, & certains devoirs, auſquels l'amour de la pauvreté, du mépris & des ſouffrances ne paroît pas porter fort directement. Car on peut être très-occupé de ces objets, & être néanmoins temeraire & précipité dans ſes jugemens. On peut ſe laiſſer tranſporter par le mouvement d'un zele dereglé ; uſurper des fonctions auſquelles on n'eſt pas appellé ; condamner des innocens & leur imputer de faux crimes, ou par une prévention aveugle, ou par une crédulité indiſcrete. On peut ne connoître pas les bornes de ſes dons, & ſe rendre le maître des autres, lorſque l'on n'a ni le caractere ni la lumiere neceſſaire pour cela. On peut appuyer par ignorance des abus & de méchantes maximes, parce qu'on les voit autoriſées par des gens qu'on eſtime par caprice & par paſſion. On peut ſe mêler d'une infinité d'affaires qui ſont au deſſus de ſoi, s'engager dans de fauſſes ſpiritualitez, & y engager les autres. On peut ſuivre des aveugles, être aveugle & guide d'aveugles. Tout cela, dis-je, ſe peut rencontrer dans un eſprit rempli de ſpe-

tulation sur Jesus-Christ pauvre humilié, souffrant, & qui croit ressentir divers mouvemens à l'égard de ces états du Fils de Dieu.

Tant s'en faut même que la grande application qu'on y a, serve à découvrir les fautes de ce genre-là, que c'est peut-être ce qui nous les cache. Car l'esprit de l'homme est toujours étroit & borné. La trop grande attention à un objet lui dérobe la vûë des autres & les lui fait voir moins exactement. Qui envisage fortement une chopar une de ses faces, ne la voit plus par les autres. Il faut donc tâcher de voir la loi de Dieu & la volonté de Dieu sur nous par toutes leurs faces, & sur-tout par celles sous lesquelles l'Ecriture nous les présente. Elle sçait nos besoins, elle y sçait proportionner ses remedes. Ne renonçons point aux secours qu'elle nous donne, & ne nous appliquons point par fantaisie à un devoir du Christianisme, en negligeant de faire attention à tous les autres qu'elle ne nous commande pas moins fortement, & qui ne sont pas moins necessaires pour la conduite de notre vie. *Je ne serai point confondu*, Psalm.
dit David, *si je suis instruit de tous* 118.

vos commandemens. Nous avons donc ſujet de craindre d'être confondus, ſi nous ne ſommes inſtruits que de quelques-uns.

Honorons, aimons, imitons la pauvreté, les humiliations & les ſouffrances de Jeſus-Chriſt : mais n'aimons pas, & n'imitons pas avec moins d'ardeur l'eſprit de verité, de juſtice, de benignité, de zele pour Dieu, de douceur pour le prochain, qui paroiſſent dans toutes ſes actions. Méditons, & aimons la loy de Dieu toute entiere & en elle-même, parce qu'elle eſt toute juſte & toute ſainte ; & appliquons-nous d'avantage aux devoirs les plus frequens.

C'eſt la ſpiritualité que l'on trouve dans tous les Livres des ſaints Peres, & par laquelle ils ont conduit & ſauvé les ames. C'eſt celle que ſaint François de Sales a enſeigné dans les ſiens. On ne voit donc pas pourquoi on prendroit mantenant d'autres routes, & pourquoi l'on prétendroit acquerir la perfection par d'autres moyens. Ce que l'on doit conclure de ceci eſt que chacun doit s'inſtruire exactement & en particulier des regles de tous ſes devoirs, les puiſer dans la doctrine &

dans l'exemple de Jésus-Christ & des Saints, les méditer & s'en entretenir devant Dieu, & qu'on ne se doit pas facilement borner à certaines vertus, principalement si on est dans un genre de vie qui oblige à beaucoup de différens devoirs, & qui ait besoin de diverses regles. Car il y en a dont les devoirs sont si peu étendus, qu'il est facile de les réduire tous à quelqus vertus particulieres qui renferment toutes les autres.

CHAPITRE IV.

Des méditations qui ont pour objet la vie & la mort de Jesus-Christ. Etenduë de ses mysteres, & principalement de celui de la Croix. Utilité de l'avoir présente, & de la méditer souvent. Que cette méditation est particulierement necessaire à ceux qui commencent.

COmme nous avons montré dans le Chapitre précedent, que l'on ne se devoit pas facilement borner à la méditation de certaines vertus particulieres, ni appliquer son esprit à certaines vûes de pauvreté, de souffrance & d'anéantissement; on peut dire de mê-

me que l'Eglise nous proposant pour notre instruction toutes les actions & toutes les paroles de Jesus-Christ, tous les Livres de l'Ecriture, les actions, & les paroles des Saints, il ne se faut pas facilement priver de cette varieté d'instructions, qui nous sont quelquefois nécessaires selon les occasions, & qui nous font envisager les mêmes verités par differentes faces, qui ont toutes quelque utilité.

C'est la regle generale : mais cette regle peut recevoir diverses exceptions selon les états & les besoins des ames. C'est pourquoi il est nécessaire de faire quelques remarques sur ce sujet.

La premiere est, que ce n'est pas la même chose de ne s'attacher qu'à une vertu particuliere, & de ne s'attacher qu'aux mysteres de Jesus-Christ, ou même à un seul mystere; parce que les vertus particulieres ont une étenduë plus bornée, au lieu que non-seulement toute la suite des mysteres de Jesus-Christ, mais même certains mysteres en particulier sont si feconds qu'on y trouve sans peine tout l'Evangile.

Que ne peut-on point trouver, par

exemple, dans la Croix de Jesus-Christ, en l'y considerant comme assis dans une chaire pour instruire tous les hommes selon la pensée de saint Augustin; & y a-t-il quelque passion, quelque vice, quelque défaut dont on ne trouve le remede dans la consideration de ses souffrances ? Car si ce grand Saint a pû dire en general de la vie de Jesus-Christ : *Quel orgueil peut être guéri, s'il ne l'est par l'humilité du Fils de Dieu ? Quelle avarice peut être guérie, si elle ne l'est par la pauvreté du Fils de Dieu ? Quelle colere peut être guérie, si elle ne l'est par la patience du Fils de Dieu ? Quelle impieté peut être guérie, si elle ne l'est par la charité du Fils de Dieu ?* On peut dire tout cela à l'égard de sa Passion, où son humilité, sa pauvreté, sa patience, sa charité paroissent d'une maniere si éclatante ; & on le peut dire à l'égard de tous les autres vices, & de tous les autres défauts : toutes les vertus qui y sont contraires se trouvant excellemment dans Jesus-Christ souffrant & mourant pour nous.

De Ag. Christ. c. 11.

Qui pourroit se plaindre d'aucune injure, d'aucun mauvais traitement, d'aucune injustice ; d'aucun mépris, si

l'on consideroit bien ce que l'on mérite & ce que méritoit Jesus-Christ, ce que l'on souffre, & ce qu'il souffroit? Qui ne rougiroit en regardant la petitesse de ses maux comparée à la grandeur de ceux de Jesus-Christ? Et qui ne diroit avec saint Gregoire de Nazianze : *Hélas, combien suis-je éloigné de ce modelle! Où sont les crachats, les foüets, les épines, le vinaigre, le fiel, la couronne d'épines, le roseau, les cloux, la croix, & tout le reste de ce que Jesus-Christ a souffert?*

Or. 28.

Quelle délicatesse, quels plaisirs, quelles pompes pourroient subsister à la vûe, si les hommes avoient cet objet aussi présent qu'ils devroient? On en peut voir quelque effet le jour que l'Eglise destine à honorer ce mystere. Car quoique l'impression qu'il fait sur la plûpart des Chrétiens soit fort superficielle, elle suffit néanmoins pour leur faire changer entierement de conduite, pour faire cesser leurs vains divertissemens ; parce qu'elle leur fait juger que les joyes du monde ne conviennent pas à ce jour là. Or ce que le bon sens leur fait juger à l'égard d'un seul jour, la pieté nous le devroit faire juger & pratiquer à l'é-

gard de tout le tems de notre vie. Car la Paſſion de Jeſus-Chriſt ne doit pas être une fête paſſagere pour les Chrétiens. C'eſt la fête de toute leur vie. Toute l'éternité eſt deſtinée à jouir de Jeſus glorifié. Et toute la vie préſente doit être occupée à penſer à Jeſus-Chriſt crucifié, à ſe remplir de lui, & à l'imiter.

La Croix n'a point été un objet paſſager pour Jeſus-Chriſt. Il ne l'a jamais perdue de vûe depuis le commencement de ſa vie juſqu'à la conſommation de ſon ſacrifice. Ne ſeroit-il donc pas bien juſte que les Chrétiens, qui ſont ſes membres ne perdiſſent auſſi jamais de vûe cet objet; qu'ils fiſſent toutes leurs actions au pied de la Croix, & qu'ils s'en ſerviſſent comme d'une regle pour diſcerner ce qui leur eſt permis de ce qui ne l'eſt pas? Ils ſont enfans de la Croix. C'eſt-là que Jeſus-Chriſt les a enfantés. Tout ce qui ne ſe peut faire au pied de la Croix eſt indigne d'eux.

Si l'on ne fait donc pas de ce grand objet l'unique ſujet de ſes méditations, au moins ſeroit-il juſte d'en faire le principal, & d'avoir toujours la Paſ-

ſion de Jeſus-Chriſt, & même toutes les ſouffrances de ſa vie très-préſentes à l'eſprit, pour s'en ſervir comme d'un remede general à toutes ſortes de tentations & de pechez.

Serm. 43. n. 3. C'a été en particulier la devotion de Saint Bernard, comme il le marque expreſſement dans un endroit de ſes Sermons ſur les Cantiques. » Mes » freres, dit-il, dès le commencement » de ma converſion, au lieu du grand » nombre de mérites que je ſçavois » me manquer, j'ai eu ſoin de me faire » un petit bouquet & de le placer ſur » mon ſein, après l'avoir aſſemblé de » toutes les douleurs, de toutes les » amertumes de mon Seigneur, c'eſt-» à-dire, premierement, des neceſſitez » qu'il a ſouffertes dès ſa plus tendre » enfance; enſuite des travaux qu'il a » endurez en prêchant, de ſes fatigues, » de ſes divers voyages, de ſes veil-» les, de ſes prieres, de ſes tentations, » de ſes jeûnes, des larmes qu'il a » verſées par compaſſion, des embu-» ches qu'on lui a dreſſées, des dan-» gers que ſes faux freres lui ont fait » courir, des outrages, des crachats, » des ſoufflets, des riſées, des repro-» ches, des cloux, & autres choſes ſem-

» blables que l'Evangile en quantité
» d'endroits rend témoignage qu'il a
» souffertes pour le salut du genre hu-
» main. Et parmi tant d'autres petits
» rameaux de cette mirrhe odoriferante,
» j'ai cru que je ne devois pas oublier
» cette myrrhe même dont on lui donna
» à boire sur la Croix, ni celle dont
» on l'embauma dans le sepulchre, par-
» ce que dans la premiere il a pris sur
» lui l'amertume de nos pechez, &
» dans l'autre, il a consacré l'incor-
» ruptibilité future de nos corps. Tant
» que je vivrai je publierai hautement
» des graces si extraordinaires; je n'ou-
» blierai jamais des faveurs si signalées,
» puisque c'est à ces faveurs que je
» suis redevable de ma vie.

» Ce bouquet salutaire a été reservé
» pour moi. Personne ne me le ravira.
» Il demeurera sur mon sein. J'ai cru
» que la sagesse consistoit à méditer
» sur ces choses J'ai mis en cela la
» perfection de la justice, la plenitude
» de la science, les richesses du salut,
» l'abondance des merites. Elles m'ont
» servi quelquefois d'un breuvage sa-
» lutaire par son amertume, & quel-
» quefois d'une onction de joye dou-
» ce & agréable. C'est ce qui me releve

» dans l'adverſité, me retient dans la
» proſperité, & me fait marcher avec
» ſûreté dans la voye royale entre les
» biens & les maux de cette vie, en
» écartant les périls qui me menacent
» à droit & à gauche. C'eſt ce qui me
» concilie les bonnes graces du Juge
» du monde, en me figurant doux &
» humble celui qui eſt redoutable aux
» Puiſſances; en me repréſentant non
» ſeulement favorable, mais même imi-
» table, celui qui eſt inacceſſible aux
» Principautez, & terrible aux Rois de
» la terre. C'eſt pourquoi j'ai toujours
» cet objet dans la bouche, comme
» vous le ſçavez; je l'ai toujours dans
» le cœur, comme Dieu le ſçait. Il n'y
» a rien de plus ordinaire dans mes
» écrits, comme cela paroît clairement,
» & je n'ai point en ce monde de
» Philoſophie plus ſublime, que de
» connoître Jeſus, & Jeſus crucifié.
» Je ne m'enquiers point comme l'E-
» pouſe, où répoſe durant le midi ce-
» lui que j'embraſſe avec joye, parce
» qu'il demeure ſur mon ſein. Je ne
» demande point où paît ſon trou-
» peau en plein midi celui que je con-
» temple comme Sauveur ſur la Croix.
» Ce que l'Epouſe cherche eſt plus re-

» levé : mais ceci eſt plus doux &
» plus facile. L'un eſt du pain, & l'au-
» tre du lait.

Ce que Saint Bernard dit ici ; que ceux qui ne ſont pas capables des veritez plus relevées, ſe doivent nourrir de la Paſſion de Jeſus-Chriſt, nous donne lieu de faire une ſeconde remarque, qui eſt que ſelon les maîtres de la vie ſpirituelle, la méditation de la vie de Jeſus-Chriſt, & principalement de ſa Paſſion, a une proportion particuliere avec l'état de ceux qui commencent. Car encore qu'il ſoit vrai, comme dit ſaint Auguſtin : *que Jeſus-Chriſt crucifié eſt en même-tems & le lait de ceux qui ſont à la mammelle, & la viande de ceux qui ſont avancez.* CHRISTUS *crucifixus & lac ſugentibus, & cibus eſt proficientibus* ; on peut dire néanmoins que cette nourriture eſt particulierement propre à ceux qui commencent de ſervir Dieu. Et c'eſt pourquoi ſaint Laurent Juſtinien marquant les exercices qu'on doit preſcrire à des Novices, donne cet avis à ceux qui les conduiſent : *Que ceux*, dit-il, *à qui Dieu a donné la charge des ames faſſent tout ce qu'il leur eſt poſſible pour les inſtruire dans la vie ſpirituelle &*

In Joan. tract. 98.

sur-tout qu'ils s'appliquent à imprimer dans leurs cœurs un amour tendre vers Jesus-Christ. Il n'y a point de sentimens plus doux à l'ame, ni d'amour plus utile, ni de pensée plus proportionnée à cet état; & l'on ne sçauroit donner de sujet de méditation plus propre à un Novice que la vie de Jesus-Christ, & principalement sa Passion. C'est le lait spirituel qui leur est necessaire pour les faire entrer dans la voye de Dieu, & pour faire que leur esprit qui étoit accoutumé aux plaisirs sensuels & aux pensées des choses du monde, s'en sépare peu à peu, & apprenne à rechercher sans danger & d'une maniere spirituelle un goût sensible dans la chair de son Sauveur, & à former des pensées spirituelles sur des objets corporels.

De Dis. & perf. Monas. conv. c. 3.

Il montre ensuite la necessité de suivre cet ordre par le double danger de ceux ou qui s'appliquent entierement dès le commencement de leur conversion aux affaires temporelles, ou qui se donnent à des méditations trop spirituelles & trop élevées, & qui tombent par là dans la vanité & dans la curiosité.

Enfin c'est par ce moyen qu'on parvient à une certaine sorte d'amour de

Jesus-Christ, qui a encore quelque chose de charnel, & qui n'est pas parfaitement spirituel & épuré, mais qui apporte néanmoins de très-grands profits à l'ame à qui Dieu le donne, comme S. Bernard l'enseigne expressément en ces termes :

C'est, dit-il, un amour qui a quelque chose de charnel que celui qui a pour objet la chair de Jesus-Christ, & les choses qu'il a faites pendant qu'il en étoit revêtu. » Celui qui est plein de » cet amour est aisément touché & » atendri de tous les discours qui con- » cernent ce sujet. Il ne voit rien plus vo- » lontiers. Il ne lit rien avec plus d'ar- » deur. Il ne repasse rien plus souvent » dans sa mémoire. Il n'a point de médi- » tation plus douce, & plus agréable. » Les sacrifices de ses prieres en de- » viennent plus parfaits, & ressem- » blent à une victime grasse & belle. » Toutes les fois qu'il fait oraison, l'i- » mage sacrée de l'Homme-Dieu se » présente à ses yeux, ou comme nais- » sant, ou comme attaché au sein » de sa mere, ou comme enseignant, » ou comme mourant, ou comme » resuscitant, ou comme montant au » Ciel ; & la pensée de ces choses ani- In Cant. Serm. 20. n. 7.

» me l'ame à l'amour des vertus, chasse
» les vices de la chair, bannit ses at-
» traits, calme ses desirs.

» Pour moi je pense que ç'a été la
» principale cause pourquoi Dieu qui
» est invisible, s'est voulu rendre vi-
» sible par la chair qu'il a prise, &
» converser comme homme parmi les
» hommes, afin d'attirer d'abord à l'a-
» mour salutaire de sa chair adorable
» les affections des hommes charnels,
» qui ne sçavent aimer que charnelle-
» ment, & les conduire ainsi par dé-
» grés à un amour tout-à-fait pur
» & spirituel. Ceux-là n'étoient ils pas
» encore dans la bassesse de ce degré,
» qui disoient : *Vous voyez que nous*
» *avons quitté toutes choses pour vous*
» *suivre.* Ils ne les avoient sans doute
» quittées que par le seul amour de
» la présence corporelle de Jesus-
» Christ, puisqu'ils ne pouvoient souf-
» frir qu'il leur parlât seulement de sa
» Passion salutaire & de sa mort, &
» que la gloire de son Ascension les
» touchât d'une tristesse sensible.

» Ensuite parlant des utilitez de cet
» amour, qu'il appelle charnel. La dou-
» ceur, dit-il, qui naît de cet amour
» occupe tout le cœur, le retire tout

» pour soi de l'amour des créatures
» sensibles, & l'affranchit des charmes
» & des attraits de la volupté charnel-
» le; car c'est-là aimer de tout son
» cœur. Autrement si je préfere à la
» chair de Jesus-Christ mon Seigneur
» quelque autre chose que ce soit,
» quelque proche qu'elle me puisse être,
» ou quelque plaisir que j'en puisse
» recevoir, en sorte que j'en accom-
» plisse moins les choses qu'il m'a
» enseignées par ses paroles & par son
» exemple, pendant qu'il demeuroit
» en ce monde, n'est-il pas clair que
» je ne l'aime pas de tout mon cœur,
» puisque j'ai divisé ce cœur, que j'en
» donne une partie à l'amour de sa
» chair sainte, & que je reserve l'au-
» tre pour la mienne propre? Car il
» dit lui-même : *Celui qui aime son pere*
» *ou sa mere plus que moi, n'est pas*
» *digne de moi; & celui qui aime son*
» *fils ou sa fille plus que moi, n'est pas*
» *non plus digne de moi.* Donc pour
» le dire en peu de mots, aimer Je-
» sus-Christ de tout son cœur, c'est
» préferer l'amour de sa chair sacrée à
» tout ce qui nous peut flatter dans
» la nôtre propre, & dans celle d'au-
» trui. »

Il décrit après cela un amour plus ſpirituel & plus élevé, qui n'a pas tant pour objet le Verbe chair, que le Verbe ſageſſe, le Verbe juſtice, le Verbe verité. Mais s'il préfere ce ſecond amour, il ne laiſſe pas d'approuver le premier; parce, dit-il, que par lui la vie de la chair eſt bannie, & le monde eſt mépriſé & vaincu.

Tout cela fait voir, que comme il y a des degrez dans les dons de Dieu, & que l'amour ſpirituel eſt ordinairement précedé par un amour moins ſpirituel, il faut que la pieté nous faſſe ſuivre ordinairement cet ordre, & que nous paſſions par ce degré de l'amour de Jeſus-Chriſt homme, pour parvenir à celui qui regarde plus directement Jeſus-Chriſt comme ſageſſe & comme juſtice. Autrement en mépriſant ce premier degré, on eſt en danger de ne parvenir jamais au ſecond, & de n'avoir jamais de dévotion ni ſenſible ni ſpirituelle.

On peut dire même que c'eſt en quelque ſorte mépriſer le deſſein de l'Incarnation, que de rejetter cette dévotion ſenſible envers l'humanite de Jeſus-Chriſt, & de condamner la pratique de ceux qui tâchent de l'avoir

presente, en se le représentant dans quelque mystere, comme dans son enfance, dans sa vie laborieuse & inconnuë, & principalement dans sa Croix, sous prétexte de s'atacher à l'amour de la verité & de la justice détaché de toutes les images sensibles. Car les Peres nous enseignent qu'une des fins que le Fils de Dieu a euës dans ce mystere ineffable, a été de s'accommoder à la foiblesse des hommes, & de les élever à l'amour de la sagesse éternelle, en leur représentant cette sagesse devenuë visible & revetuë de l'humanité; & qu'il a fait en cela comme les nourrices qui changent en lait les alimens trop solides & les font ainsi passer de leur chair en celle de leurs enfans.

Et il ne s'ensuit pas de-là que les mouvemens d'amour & de tendresse que l'on peut concevoir envers Jesus-Christ, en se servant de l'imagination pour se le représenter, soient purement naturels, de ce qu'on en peut concevoir de pareils en se representant d'autres objets purement humains. Car qui ne sçait que Dieu cache les operations de sa grace sous le voile de mouvemens qui ne paroissent pas manifestement surnaturels, & qu'il le fait ainsi

pour nous empêcher d'avoir une certitude entiere qu'il agit en nous & qu'il possede notre cœur.

On doit donc croire que Dieu joint souvent un veritable amour de sa Divinité à ces mouvemens sensibles envers l'humanité de J. C. qu'il fait aimer Jesus Christ Dieu par Jesus-Christ homme ; qu'il insinuë dans le cœur l'amour de sa justice & de sa sagesse par le moyen de cet amour tendre de sa chair divine. Mais aussi pour éviter les abus qui se peuvent glisser dans cette dévotion, & pour ne faire pas plus d'état qu'il ne faut de ces mouvemens sensibles, il faut aussi sçavoir qu'il peut fort bien arriver que des gens peignant dans leur imagination l'image de Jesus-Christ d'une maniere toute naturelle, & s'excitant ensuite à regarder cet objet, conçoivent des sentimens tendres, qui ne soient pas plus naturels que ceux que l'on conçoit quelquefois dans la lecture d'une histoire toute prophane ; & qu'ainsi c'est par les effets de cette dévotion sensible qu'il en faut juger. Car si elle sert à nous détacher du monde ; si elle nous rend exacts à l'observation de toutes les loix de Dieu, si elle nous

ouvre les yeux de l'ame pour mieux conoître nos devoirs ; si l'on puise dans cette source l'équité, la justice, la compassion & la charité envers le prochain, on peut croire avec raison que Dieu nous communique ses graces par cette dévotion, & qu'il se sert de ce degré ordinaire pour nous élever à son amour : mais si cette dévotion sensible n'a point de suite dans la vie, si l'on se contente de s'attendrir en considerant cette image interieure de Jesus-Christ que l'on s'est formée ; & que hors de là on soit aussi téméraire dans ses jugemens, aussi vif dans ses ressentimens, aussi attaché à ses interêts, à ses plaisirs, à ses divertissemens qu'on l'etoit auparavant ; si l'on ne tire de-là aucune lumiere pour se mieux connoître, aucune force pour vaincre les principales passions, on a grand sujet de craindre qu'il n'y ait rien que d'humain & de naturel dans tous ces sentimens de devotion, & que le diable ne s'en serve pour amuser l'ame par une fausse apparence de pieté, & pour l'empêcher de reconnoître les liens de l'iniquité qui la tiennent enchaînée.

Pour demeurer donc dans de justes

bornes à l'égard de cette dévotion envers l'humanité de Jesus-Christ, il ne faut ni la condamner à cause de l'abus qu'on en peut faire, ni approuver cet abus, à cause de l'utilité qu'on peut tirer de cette devotion : mais il faut s'attacher aux maximes que les Peres nous ont données pour nous y conduire, qui consistent à reconnoître qu'il y a quelque nécessité de préferer au commencement les prieres qui ont pour objet la vie de Jesus-Christ, à celles qui ayant des sujets plus spirituels & plus élevés, sont par cela même moins proportionnées à la foiblesse de ceux qui sont dans l'enfance de la grace ; qu'il faut se servir de cet amour sensible de l'humanité de Jesus-Christ, pour resister à l'impression des objets du monde, & pour s'élever à l'amour de la sagesse ; & que même quelque avancé que l'on soit, il ne se faut jamais séparer absolument de l'humanité de Jesus-Christ, qu'il est toujours bon de considerer les vertus en Jesus-Christ Dieu & homme, & de renoncer à cette source sacrée, parce que l'on peut trouver dans l'humanité divine de Jesus-Christ non-seulement le lait des enfans, mais aussi

la viande solide des personnes avancées & qui sont parfaites en Jesus-Christ selon le langage de l'Apôtre.

CHAPITRE V.

Considerations generales sur les mysteres de Jesus-Christ.

Les considerations particulieres que l'on fait sur ce que l'on prend pour sujet d'oraison, doivent être fondées sur certaines verités generales qu'il faut avoir dans l'esprit, & qui peuvent seules fournir un sujet suffisant de meditation, quand on n'a pas d'autres ouvertures. Nous en proposerons ici plusieurs de ce genre sur les principaux sujets dont on peut faire la matiere de ses oraisons en commençant par les mysteres & les actions de Jesus-Christ qui doivent être les plus ordinaires.

1. Jésus-Christ est adorable dans tous ses états, puisqu'il est Dieu dans tous ses états. Il est dans tous médiateur de Dieu & des hommes, & il a operé dans tous leur salut, n'y en ayant aucun dont il ne soit vrai de dire:

2. Cor. 5. 19. *Deus erat in Christo mundum reconcilians sibi.* DIEU étoit en *Jesus-Christ reconciliant le monde à soi-même.*

Car Jesus-Christ ne nous a pas seulement reconciliez par sa mort, mais aussi par toutes ses souffrances. Le premier acte de soumission qu'il a rendu à son Pere au premier moment de son Incarnation, auroit été suffisant pour operer notre salut, & il n'y a voulu joindre toutes les autres actions de sa vie & de sa mort, qu'afin de rendre sa redemption plus abondante, & pour nous instruire plus pleinement par ses exemples.

Nous lui devons donc dans tous ses états nos adorations, nos hommages, nos reconnoissances. Nous devons le regarder en tous comme nous y ayant délivrez de tous nos pechez, comme nous y ayant retirez de l'enfer, comme nous y ayant merité le Ciel. Et nous devons tâcher d'avoir des sentimens proportionnez à ces bienfaits ineffables.

2. Non seulement il y a operé le salut des hommes en general, mais il nous y avoit en particulier dans l'esprit, il nous y a destiné ses graces,

& en particulier celle par laquelle il nous donne la volonté & le tems de considerer ce mystere ce jour-là même. Il a eu expressement intention de nous la meriter. Et ce que nous faisons en l'adorant & le priant, est un effet de cette application qu'il a eûe à nous.

Pensons donc à lui puisqu'il pensoit à nous, & qu'en pensant à nous, il nous a merité la grace de penser à lui. Ne rendons pas inutiles par notre infidelité ces regards favorables de Jesus-Christ sur nous. Prions-le qu'il nous fasse la grace d'y cooperer, & d'entrer dans les vûës generales & particulieres qu'il a eûës dans le mystere qui fera le sujet de notre oraison.

3. *Jesus-Christ*, dit saint Augustin, *est venu pour instruire & pour secourir les hommes*: IN MAGISTERIUM & *adjutorium*. Il nous a instruit non-seulement par ses paroles, mais aussi par ses actions. Car comme le remarque le même saint Augustin, toute la vie de Jesus-Christ est notre modelle, notre instruction, & notre exemple: *Tota vita Christi disciplina morum fuit*. Il faut donc l'écouter dans tous ses mysteres, & être attentif à ce qu'il nous y enseigne.

Aug. Ep. 3.

...ra Rel. c. 10.

4. Pour le découvrir il faut considerer ce qu'il y a souffert, & ce qu'il y a méprisé ; puisque, comme dit saint Augustin, on ne sçauroit pécher qu'en désirant ce qu'il a méprisé, & en voulant éviter ce qu'il a souffert : *Nam enim nullum peccatum committi potest, nisi dum appetuntur ea quæ ille contempsit, aut fugiuntur quæ ille sustinuit.* ET C'EST *pourquoi*, dit-il encore, *pour faire voir combien toutes les choses, dont le desir porte les hommes au péché, sont viles & méprisables, il a voulu s'en priver : Et pour les empêcher de craindre celles dont la suite les engageroit à s'écarter de la verité : il a voulu les souffrir.* OMNIA *quæ habere cupientes non rectè vivebamus, carendo vilia fecit : Omnia quæ vitare cupientes à studio deviabamus veritatis, perpetiendo dejecit.*

De agone Christi. c. 11.

5. Il y a des instructions & des graces particulieres attachées à chaque mystere : mais il faut les y puiser & par la priere & par les dispositions saintes avec lesquelles nous les devons honorer. Et c'est le défaut de ces dispositions qui fait qu'il y en a beaucoup qui ne participent point à la grace des mysteres.

Tout ce qui est écrit du Sauveur, dit Saint Bernard, peut servir à la guérison de nos ames. Voyons donc si nous n'avons pas lieu de dire : *Nous avons traité Babylone de ses playes : mais elle n'est point guérie.* » Que chacun pense donc ce qu'operent en » lui cet remedes si salutaires. Car il » y en a à qui Jesus-Christ n'est point » encore né. Il y en a à l'égard de » qui il n'a point souffert; d'autres » ausquels il n'est point ressuscité ; » d'autres à qui il n'est point encore » monté aux Cieux ; d'autres enfin à » l'égard de qui il n'a point encore » envoyé le Saint Esprit. Car quel ef« fet l'humilité de son Incarnation, » par laquelle il s'est anéanti lui-mê» me, en prenant la condition de ser» viteur, quoiqu'il fût Dieu par sa na» ture, & qu'il ne crût pas que ce » fût pour lui une usurpation d'être » égal à Dieu, quel effet, dis-je, cette » humilité a-t-elle dans un orgueil» leux, & quelles traces en trouve-t» on dans ceux qui désirent les hon» neurs & les richesses du monde de » tout leur cœur : Votre conscience » Mes freres, ne ressent-elle pas de la » joye de ce que vous pouvez dire :

De div. serm. 44.

» *Un enfant est né pour nous.* Il y en
» a à l'égard de qui Jesus-Christ n'est
» point mort, puisqu'ils fuyent les
» travaux & qu'ils craignent la mort,
» comme si Jesus-Christ avoit été vic-
» torieux d'une autre maniere qu'en
» souffrant les travaux & la mort. Il
» y en a à qui Jesus Christ n'est point
» encore ressuscité, & qui durant tout
» le jour souffrent une espece de mort
» dans l'affliction de la penitence, &
» dans les travaux pleins d'inquietudes
» & de troubles, sans avoir encore
» reçu aucune consolation spirituelle.
» Que si la misericorde de Dieu n'a-
» bregeoit ces jours, qui pourroit sub-
» subsister dans un état si penible : Il
» y en a à l'égard de qui Jesus-Christ
» est ressuscité : mais il n'est pas en-
» core monté au Ciel, parce qu'il
» demeure encore en quelque sorte
» avec eux dans la terre par la dévo-
» tion tendre qu'il leur donne. Ceux-
» là sont continuellement touchez de
» sentimens de pieté. Ils pleurent
» dans leurs oraisons : ils soûpirent dans
» leurs méditations ; leur vie est une
» fête continuelle. Ils ne cessent point
» de chanter *Alleluia* : mais il faut que
» ce lait leur soit ôté, afin qu'ils ap-

» prenent à se nourrir de viandes so-
» lides. Il leur est avantageux que Je-
» sus-Christ s'éloigne d'eux, & que
» cette dévotion temporelle leur soit
» ôtée : Mais qui les rendra capables
» de cette privation ? Ils se plaignent
» que Dieu les a quittez, qu'il a re-
» tiré sa grace d'eux : Mais qu'ils atten-
» dent un peu, & qu'ils demeurent
» en repos dans Jerusalem jusqu'à ce
» qu'ils soient revêtus d'enhaut d'une
» vertu plus solide, & qu'ils reçoi-
» vent de plus grandes graces de l'Es-
» prit-Saint. C'est ainsi que les Apô-
» tres furent élevez à un plus haut
» degré, & qu'ils commencerent à
» marcher d'une maniere plus parfaite
» dans la voye du salut au jour de la
» Pentecôte. Leur pieté ne consistoit
» plus alors à répandre quelques lar-
» mes, mais à triompher par une vic-
» toire pleine & entiere de leurs com-
» muns adversaires, & à fouler satan
» sous leurs pieds.

6. Après donc que nous aurons considéré Jesus-Christ dans un mystere comme notre Docteur & notre Maître; après que nous aurons tâché d'écouter avec humilité & avec respect les instructions qu'il nous y donne;

après l'y avoir consideré comme source de graces & particulierement de celles qui nous font accomplir ce qu'il nous enseigne par ce mystere même, nous devons faire reflexion sur notre vie passée & sur notre disposition presente pour reconnoître de quelle sorte nous avons pratiqué ces saintes instructions, quelles impressions elles ont fait sur nous, & de quelle sorte nous participons à la grace du mystere. Si nous sentons en nous quelques dispositions qui y soient conformes, & si nous avons un amour sincere & effectif des verités qu'il nous y enseigne, il faut l'en remercier. Mais si nous ne découvrons au contraire en nous qu'une disposition toute opposée à l'exemple que Jesus-Christ nous y donne, quel sujet de confusion & de gemissement doit-ce être pour nous! Helas nous sommes proches des eaux vives qui rejaillissent à la vie éternelle, & nous ne laissons pas de mourir de soif! Nous sommes environnez de viandes celestes & incorruptibles, & la faim nous accable! Nous sommes glacez auprès de ce feu qui a embrazé tant de Saints! Les trésors que Dieu nous a tant de

fois offerts n'ont fait qu'augmenter notre pauvreté, parceque nous les avons miserablement dissipez, au lieu de nous en enrichir !

7. Ce qu'il y a encore de plus terrible, c'est que ces graces des mysteres qui nous ont été offertes, se tourneront contre nous si nous n'avons soin de préparer & d'ouvrir notre cœur pour les recevoir. Si elles ne nous attirent au Ciel, elles deviendront un poids qui nous abîmera dans l'enfer. Jesus-Christ nous demandera compte de son Incarnation, de sa Naissance, de toute sa Vie, de sa Mort, de son Ascension, de l'effusion du Saint Esprit. Tout cela nous a été offert. Il n'y a que la dureté de notre cœur qui nous ait empêchez de puiser une abondance de graces dans ces sources sacrées qui nous ont été ouvertes ; & cette dureté ne sera pas une excuse devant notre Juge.

8. Il faut donc tâcher pendant qu'il est encore tems, pendant que ces sources ne sont point encore fermées comme elles le seront à l'heure de notre mort, d'en faire un meilleur usage que nous n'avons fait ; & d'y puiser ce que nous n'y avons pas

encore puisé. Et comme la cause n'en est pas dans ces sources, qui sont toujours pures, nettes, abondantes, intarissables, il la faut chercher en nous. Elle est quelquefois assez visible; & alors nous nous devons appliquer à y remedier effectivement, en demandant à Dieu qu'il fortifie en nous ce désir, & qu'il nous en accorde l'accomplissement. Mais quelquefois elle nous est inconnuë, parceque l'aveuglement que l'amour propre nous cause, nous en dérobe la connoissance; & alors il n'y a point d'autre remede que d'en gémir devant Dieu, que de s'humilier profondément, que de reconnoître notre aveuglement & notre misere, que de prier Dieu qu'il nous éclaire & qu'il nous empêche de nous égarer.

9. Il ne sera pas difficile de concevoir par ces considerations les mouvemens de reconnoissance, de crainte, d'humiliation, de penitence, qui en devroient naître, ni de les exprimer par des paroles interieures propres pour nous les imprimer dans le cœur; de demander à Jesus-Christ qu'il nous purifie pour nous rendre capables de participer à ses Mysteres, & de for-

mer des resolutions pour réduire en pratique les instructions qu'il nous y donne, & pour remedier aux causes qui nous empêchent d'en profiter. Et c'est ce qu'on appelle *affections* & *résolutions*, dont nous avons marqué ailleurs l'usage & l'utilité.

CHAPITRE VI.

Considerations generales sur les paroles de Jesus-Christ.

I. ON peut se servir à peu près de la même methode pour méditer les paroles de Jesus Christ que pour méditer les mysteres. Toutes les paroles de Jesus-Christ sont adorables, puisque ce sont les paroles d'un Dieu. C'est pourquoi il dit lui-même de ses paroles, que le Ciel & la Terre passeront, mais que ses paroles ne passeront point. Il les faut donc écouter avec un profond abbaissement de notre cœur & avec l'adoration dûë à la souveraine verité; car l'on peut dire de ces paroles ce que saint Augustin dit de l'Eucharistie, qu'on ne s'en doit point nourrir sans les avoir aupara-

vant adorées. Et c'est pourquoi les Conciles se servent de cette expression : *Sancta & adoranda verba Scripturarum.* LES *saintes & adorables paroles de l'Ecriture.*

II. Il ne les faut pas écouter simplement comme étant dites aux hommes en general, mais comme étant écrites pour nous en particulier ; car Jesus-Christ en les prononçant nous les a destinées, nous a eu dans l'esprit, & en a voulu faire les regles de notre instruction. C'est ce que saint Augustin nous recommande en ces termes : *Ecoutons*, dit-il, *les paroles de l'Evangile comme si c'étoit Jesus-Christ*
Tract. 30. in Joan.
même qui nous parlât ; & ne disons pas : Que ceux-là étoient bien-heureux qui avoient le bonheur de le voir ! Car ces paroles si précieuses qui sont sorties de la bouche du Sauveur, ont été écrites pour nous, & à cause de nous, & c'est pour nous qu'on les recite. SIC AUDIAMUS *Evangelium quasi præsentem Dominum, nec dicamus, O illi felices qui illum videre potuerunt ! Quod enim pretiosum sonabat de ore Domini, & propter nos scriptum est, & nobis scriptum est, & propter nos recitatur.*

III. Jesus-Christ ne nous les a pas destinées seulement lorsqu'il les a prononcées, mais de toute éternité, & il a eu en même vûë cette heure précise où nous les lisons & où nous nous appliquons à les méditer. Il nous les a destinées en nous préferant à tant de peuples à qui il n'a pas fait la même grace. Et nous pouvons dire de toutes les paroles de l'Evangile, ce que David dit en general des commandemens de Dieu. *Non fecit taliter omni nationi, & judicia sua non manifestavit eis.* Ps. 147.

Cette destination que Dieu a faite de ses paroles pour nous instruire, cette preference qu'il a faite de nous à tant d'autres hommes, exige sans doute de nous de grands sentimens de reconnoissance, & de grands desirs de cooperer aux desseins de misericorde qu'il a eus sur nous.

IV. Jesus-Christ nous ayant appris que l'homme se nourrit de la parole de Dieu, nous a donné lieu de la considerer comme l'aliment de notre ame : de reconnoître en la méditant le besoin que nous en avons ; & la défaillance où nous tombons si elle ne nous soutient & ne nous fortifie.

Et c'eſt ce qui nous oblige de nous en approcher comme du pain de notre ame, & de prier Dieu qu'il l'imprime tellement non-ſeulement dans notre memoire, mais auſſi dans notre cœur, qu'elle ſe repande de là dans tous nos mouvemens interieurs & dans toutes nos actions.

On ſe nourrit de la verité en la recevant avec docilité & avec reſpect; en y conſentant & en s'y ſoumettant, en l'aimant, en confeſſant qu'elle eſt juſte & ſainte, en deſirant ſincerement qu'elle regne en nous, en faiſant reſolution de détruire en nous tout ce qui lui eſt contraire.

V. Nous ne devons pas ſeulement regarder la parole de Dieu comme une lumiere pour nous conduire dans le chemin du Ciel; comme un aliment pour nous y nourrir, mais auſſi comme un adverſaire avec qui il nous eſt commandé de nous accorder dans notre voyage, par ces paroles de l'Evangile: *Eſto conſentiens adverſario tuo cito dum es in via cum eo.* Car comme dit ſaint Auguſtin: *ſi nous pechons, la parole de Dieu eſt notre adverſaire. Elle s'oppoſe à notre volonté; mais pour procurer notre ſalut. O le bon adverſaire,*

Mat. 5. 25.

Aug. de verb Dom. Serm. 1. vide in Pſal. 128. & de decem ch. c. 10.

s'écrie-t-il, *& qu'il nous est utile ! Il cherche notre bien & non la satisfaction de nos vains desirs. Il ne nous est opposé que pendant que nous sommes nous-mêmes opposez à notre bien. Vous aurez la parole de Dieu pour ennemie, tant que vous serez ennemi de vous-même. Commencez d'être ami de vous-même, & vous l'aurez pour amie.*

VI. Cette parole qui est notre adversaire durant cette vie, parce qu'elle s'oppose à nos mauvais desirs, sera dans l'autre & notre adversaire & notre Juge : *Sermo quem locutus sum vobis, ille vos judicabit in novissimo die.* Joan. 12.48. Elle sera notre Juge & un Juge inexorable, parce qu'elle est immuable. Tout ce qu'elle condamnera sera condamné. Elle peut en cette vie vivifier les morts. Elle leur peut être une source de vie. Il y a encore lieu de s'accorder avec elle. Mais elle ne fera plus dans l'autre que briser tout ce qui ne lui sera pas conforme. L'unique moyen de prévenir ce jugement si terrible, est de nous juger nous-mêmes dès cette vie selon cette parole.

VII. Les payens ont connu plusieurs veritez de la loi éternelle, mais ils ne

lés ont pas regardées comme leur Juge. Ils en ont fait un sujet d'entretien; ils les ont considerées comme quelque chose de beau & d'excellent; ils ont cru que le bien des Etats, & l'excellence même de chacun des hommes en particulier demandoit qu'on les observât : mais ils n'ont jamais pensé qu'ils seroient jugez par ces verités, qu'il auroient à paroître devant le tribunal de la verité, & que toutes leurs actions seroient examinées selon ces regles éternelles & inflexibles. C'est pourquoi l'on peut dire d'eux à cet égard ce que saint Paul dit en general : qu'*ayant connu Dieu, ils ne l'ont pas glorifié*, parce qu'ils n'ont
Rom. 1. 21. point regardé sa loi comme leur souverain Juge.

VIII. Cette maniere de considerer la verité est particuliere aux Chrétiens, & c'est une des fins de l'Incarnation, selon saint Augustin, que de redonner ainsi à toutes les veritez écrites
Aug. Ep. 3. par les Payens l'autorité & la certitude qu'elles n'avoient pas parmi eux; afin de les faire regarder ensuite comme les regles de nos actions ausquelles il faut necessairement les rendre conformes.

Nous devons donc nous dire à nous mêmes en méditant quelque verité que ce soit : Voilà sur quoi je serai jugé, si je ne détruis présentement tout ce que j'y vois de contraire en moi.

IX. Il faut donc prendre cette verité comme un flambeau pour découvrir dans son cœur, dans ses dispositions, dans ses actions tout ce qui n'y est pas conforme.

Mais comme notre amour propre nous en cache une partie de peur que nous ne nous croyions obligez de le corriger il faut s'adresser humblement à Dieu pour le prier qu'il éclaire nos tenebres, & qu'il ne permette pas que nous nous trompions nous-mêmes : Il faut nous dire à nous-mêmes que c'est en vain que nous fuyons la lumiere de la verité, qu'il faudra tôt ou tard paroître devant elle ; que rien ne demeurera caché, lorsqu'elle éclairera les tenebres de nos consciences ; & qu'elle manifestera les secrets de nos cœurs ; & qu'ainsi il vaut bien mieux s'exposer à elle avec sincerité, pour lui montrer ses playes & lui en demander la guerison, que d'attendre qu'elle nous couvre de confusion à la

vûë de toutes les creatures en nous les découvrant malgré nous.

X. Il faut tâcher à l'égard de toute verité d'en connoître l'étenduë, & connoître cette étenduë, c'est sçavoir ce qu'elle approuve, & ce qu'elle condamne. Si nous examinions en cette sorte chaque verité, il n'y en auroit guéres qui ne pût nous servir long-tems d'occupation devant Dieu, parce que nous découvririons en nous une infinité de dispositions opposées à cette loi, & qui doivent par conséquent être retranchées.

XI. On y peut considerer la liaison qu'elle a avec les autres loix de Dieu, ce qui nous fera voir qu'elles sont toutes liées, & qu'elles forment toutes ensemble une chaîne indissoluble. Et il faut souhaiter d'être attaché & lié à cette chaîne sacrée, & de ne s'en séparer jamais.

XII. Il faut considerer chaque verité non-seulement comme enseignée par Jesus-Christ, mais aussi comme pratiquée par Jesus-Christ; car il est le premier modele de toute vertu & de toute justice; & ses vertus & sa justice sont fecondes & operent dans ses membres des effets de grace pour

pratiquer les mêmes vertus.

XIII. En quelque degré que nous penetrions une verité dans cette vie, nous avons sujet de nous humilier ; puisqu'elle le peut être d'une maniere infiniment plus claire & plus étenduë, & qu'une seule verité suffiroit pour remplir notre esprit pendant toute notre vie, si nous la comprenions comme il faut. Mais aussi quelque peu de connoissance que nous en ayons, pourveu que nous la regardions comme divine, nous avons sujet d'en remercier Dieu, puisque c'est toujours une grande grace de ce qu'il nous l'a fait regarder en cette maniere, & que nous sommes par-là dans la voye de croître dans cette connoissance.

XIV. Le lieu de la verité n'est pas l'esprit, mais le cœur : c'est où elle doit être écrite par le saint Esprit. Elle n'est que loy ancienne, losqu'elle n'est que dans l'esprit : mais elle devient loy nouvelle & Evangelique, lorsqu'elle est gravée dans le cœur. Nous ne sommes que Juifs en la connoissant : mais nous sommes Chrétiens en l'aimant. Ainsi il faut beaucoup plus tendre à l'aimer qu'à la connoître. Et pour cela en la méditant il faut tâcher de

lui ouvrir son cœur ; il faut prier Dieu qu'il y grave son Esprit, & se tenir devant lui comme un vase ouvert pour l'y recevoir, & comme une table rase afin qu'il l'y imprime.

XV. On doit à la verité l'adoration & l'amour ; & de plus la conformité, en approuvant ce qu'elle approuve, en condamnant ce qu'elle condamne, & dans sa vie passée & dans ses dispositions présentes, & dans les desseins que l'on a pour l'avenir. Et c'est sur cela qu'on peut facilement juger des affections & des resolutions où la méditation de chaque verité nous doit porter.

CHAPITRE VII.

Du profit que l'on doit tirer des endroits de l'Ecriture, que l'on n'entend point & des veritez sur lesquelles on n'a aucune ouverture.

IL arrivera souvent qu'en lisant l'Ecriture & en la faisant le sujet de notre méditation, il y aura bien des endroits où l'on n'entendra rien, & où l'on ne trouvera aucune lumiere, & alors le remede est de les passer

pour se nourrir de ceux qui nous sont proportionnez. Mais on peut aussi quelquefois s'y arrêter avec fruit & se nourrir de cette obscurité même, parce qu'elle peut donner lieu à plusieurs considerations édifiantes.

I. Saint Augustin en fournit plusieurs dans un de ses Sermons sur les Pseaumes, sur ce verset : *Suscipiens mansuetos Dominus.* » Par exemple, dit- In Ps. 146.
» il, vous n'entendez-pas, vous entendez peu, vous ne comprenez pas » le sens de quelque passage de l'E» criture : Hé bien ! honorez l'Ecri» ture de Dieu, honorez la parole de » Dieu quoique vous ne l'entendiez » pas. Que votre pieté vous fasse at» tendre humblement qu'il vous en » donne l'intelligence. Ne soyez pas » assez temeraire & assez insolent pour » blâmer cette obscurité de l'Ecriture, » ou pour lui imputer quelques dé» fauts. Il n'y a rien dans l'Ecriture » de défectueux, & s'il y a de l'obs» curité, ce n'est pas que Dieu vous » en refuse absolument l'intelligence; » c'est seulement qu'il vous veut exer» cer par cette recherche. Quand vous » trouvez donc quelque chose d'obs» cur, dites en vous-mêmes que le

» Medecin le fait tout exprès pour vous » obliger de frapper à la porte. Il a » cette double volonté, & de vous » exciter à frapper à la porte, & de » vous ouvrir quand vous y aurez frap- » pé. Ne vous irritez donc pas de ce » que cette porte se trouve fermée. » Soyez doux, & pratiquez la docilité. » Que le malade ne prétende pas trou- » ver à redire aux médicamens qui » lui sont présentez par son Medecin. » Il sçait les temperer dans la propor- » tion qui lui est propre.

II. Il se sert en un autre endroit de la même comparaison d'un Malade & d'un Medecin; il y ajoute cette
In Ps. 147. instruction : *Avant que vous sçachiez pourquoi Dieu a dit ce que vous n'entendez pas, croyez qu'il l'a dû dire comme il l'a dit. Cette pieté vous rendra capable de chercher le sens ; cette recherche vous le fera découvrir, & cette découverte vous remplira de joye* : Hæc *pietas faciet te capacem ut quæras quod dictum est; & cùm quæsieris, invenias, & cùm inveneris, gaudeas.*

Aussi c'est par-là qu'il releve la pieté des Catholiques qui lisent l'Ecriture avec humilité, & qu'il blâme l'insolence des Héretiques qui font le

contraire. *Cogitantes*, dit-il, *tantæ authoritatis eminentiam, latere ibi aliquid crediderunt, quod petentibus daretur, oblatrantibus negaretur, à quærentibus inveniretur, reprehendentibus subtraheretur, pulsantibus aperiretur, oppugnantibus clauderetur. Petierunt, quæsierunt, pulsaverunt, acceperunt, invenerunt, intraverunt.* Cont. Fauft. lib. 4. c. 2.

III. Mais quand même on ne parviendroit pas à l'intelligence de ces passages, on peut s'édifier & se nourrir de ce qu'on ne les entend point. Et c'est ce qu'un Auteur de ce tems a fort bien montré dans un Traité intitulé *Des trois Communions*, par les considerations très-pieuses qu'il fournit à ceux qui ne comprenent pas le sens de quelque endroit de l'Ecriture, & que nous rapporterons ici. » A » Dieu ne plaise, dit-il, que ce qu'il » y a de relevé & d'obscur dans l'E» criture, ne soit utile qu'aux Sçavans, » & ne serve qu'à exercer l'intelligence » des personnes éclairées. Si nous » avons de la foi, nous pouvons com« munier par tout, parce que nous » pouvons adorer Jesus-Christ par » tout, & dans les endroits-mêmes où » nous ne pouvons penetrer dans l'obs- P. 662.

» curité des voiles qui nous le cou-
» vrent. Il suffit de l'aimer & de sça-
» voir qu'il y est pour l'y adorer. Il
» suffit de l'adorer pour y communier.
» Quand nous abaissons notre petite
» intelligence devant la Majesté de
» J. C. & de la verité, quand nous
» sommes bien-aises de voir que Dieu
» est plus grand que l'esprit de l'hom-
» me ; quand nous le louons dans ce
» que nous ignorons, & que nous
» confessons devant lui que nous ne
» meritons pas de l'entendre ; quand
« nous nous consolons de ce que les
» autres entendent ce que nous n'en-
» tendons pas ; ces passages si diffici-
» les & si obscurs nous sont peut-être
» aussi utiles que les plus clairs & les
» plus faciles. Nous nous nourrissons
» par le respect qu'ils nous impriment
» & par consequent nous y commu-
» nions. Nous nous fortifions, non
» pas en les entendant, mais en nous
» humiliant ; & par consequent nous
» y communions. Nous aimons celui
» qui nous parle, quoi que nous ne
» comprenions pas le sens de ses pa-
» roles, & par consequent nous y
» communions. Nous tremblons enfin
» devant le Juge qui prononce notre
arrêt

» arrêt, quoique nous soyions trop
» éloignez pour l'entendre; & c'est
» en cela même que nous y commu-
» nions; car il est dit, que son Es-
» prit se répose sur celui qui tremble à
» sa parole : *Super trementem sermones*
» *suos.*

» Il nous nuit, poursuit cet Au-
» teur, d'entendre l'Ecriture, quand
» nous sommes si malheureux qu'elle
» ne nous édifie pas; & il nous sert
» de ne l'entendre pas, quand son ob-
» scurité même nous édifie. Si les peu-
» ples d'Allemagne entendant prêcher
» Saint Bernard dans une langue étran-
» gere, ne laissoient pas d'en être tou-
» chez, & ne pouvoient retenir leurs
» larmes. Est-ce que Jesus-Christ ne
» nous touchera pas, quand il nous
» parlera d'une maniere que nous ne
» pourrons pas si bien entendre? Est-
» ce que la parole de Dieu aura moins
» de force que celle d'un homme?
» Quand l'Epoux commence à parler,
» l'Epouse est déja transportée de joye
» avant que d'avoir encore sçu ce qu'il
» dit : *Vox dilecti mei. Ecce venit sa-*
» *liens in montibus, &c.* Tout ce
» qu'elle en sçait, c'est qu'il vient;
» & qu'elle l'a entendu. Elle n'a rien

» compris de ce qu'il a dit, sinon;
» que c'est lui, & qu'elle a reconnu
» que c'est sa voix & sa parole. Cela
» suffit à l'Epouse, & c'est assez
» pour la rendre toute enflammée de
» l'amour de son Epoux.

» Comme donc on ne laisse pas de
» communier à l'Autel, quoiqu'on ne
» voye pas le Corps de Jesus-Christ?
» on ne laisse pas aussi de commu-
» nier aux paroles de l'Ecriture, quoi-
» qu'on ne les entende pas, & qu'on
» n'y découvre la verité qu'elle ren-
» ferme, qui est Jesus Christ, que
» par la Foy, qui suffit également
» pour se nourrir de la sainte Eucha-
» ristie & de l'Ecriture. Saint Augu-
» stin ne nous assure-t-il pas que les
» personnes qui s'éloignent de l'Au-
» tel pour un tems avec une foi aussi
» vive que ceux qui s'en approchent,
» n'honorent pas moins Jesus-Christ?
» D'où il est aisé de conclure,
» que ceux qui s'en éloignent avec
» une grande foi, l'honorent davan-
» tage que ceux qui s'en approchent
» avec une foi médiocre. Ce qui sert
» également de regle pour l'Ecriture,
» & nous fait voir que si les person-
» nes simples qui y adorent cette pa-

» role Divine sans en comprendre le
» sens, ont plus de foi que les personnes
» sçavantes qui les comprennent, elles
» se remplissent davantage de son es-
» prit. » Ce n'est point la science &
la connoissance qui mettent la diffe-
rence dans cette communion spirituelle;
c'est la foi de ceux qui communient.
On y reçoit plus, quand on croit plus.
Et Jesus-Christ nous dit encore tous
les jours dans le secret, ce qu'il a dit
plusieurs fois en public dans l'Evan-
gile : *Qu'il vous soit fait selon votre foi.*
Ceux donc qui s'approchent de ces
deux tables, (car l'Ecriture designe
souvent par ce nom ces deux sortes
de communions,) & qui reçoivent
le corps de Jesus-Christ ou qui en-
tendent sa parole, s'en nourrissent à
proportion de la foi qu'ils y appor-
tent, & non à proportion de leur lu-
miere. C'est la foi qui se nourrit, comme
c'est la foi qui prie, dit saint Augustin.
Fides orat.

IV. Si nous n'entendons pas le sens
propre & particulier de chaque endroit
de l'Ecriture, nous pouvons en en-
tendre le sens general. Car il n'y a
qu'à sçavoir que toute l'Ecriture ne
tend qu'à l'établissement de la charité.

C'est l'abregé de tous ses preceptes. Qui pratique celui-là les pratique tous, & les connoît tous, soit qu'il entende, soit qu'il n'entende pas le sens des passages qui les contiennent. *Ille tenet & quod patet & quod latet in divinis sermonibus, qui charitatem tenet in moribus.* Si nous prenons donc sujet d'aimer Dieu des obscurités mêmes de l'Ecriture, nous allons à la fin où ce que nous n'entendons pas porte uniquement.

Conc. Mogunt. tinum. ann. 813. n. 3. ex Aug.

CHAPITRE VIII.

Maniere de méditer sur les Saints par des considerations generales sur leur qualité de Saint.

L'Eglise ayant destiné une grande partie des jours de l'année à honorer les Saints, & ayant en vûë en cela l'édification & l'avantage de ses enfans, ce ne seroit pas seconder ses intentions que de laisser passer sans reflexions toutes ces solemnitez, & de ne pas tâcher d'en tirer les fruits qu'elle nous veut procurer.

Et comme le principal moyen que nous en ayons, est de les prendre pour

objet de nos méditations & de nos prieres, il est clair par-là qu'il est très-conforme à l'esprit de l'Eglise de s'appliquer aux Saints qu'elle honore, & de tâcher par de saintes pensées de s'unir plus étroitement à eux.

La connoissance qu'on peut avoir de leur vie en peut fournir de differentes selon les differens Saints. Mais il y a certaines considerations generales qu'on peut faire sur leur qualité de Saints & sur la liaison que nous devons avoir avec eux, qu'il est utile d'avoir dans l'esprit, parce qu'elles peuvent suppléer au défaut des considerations particulieres, quand on n'en a pas, & qu'elles marquent les sentimens & les dispositions generales où nous devons être à l'égard de tous les Saints. En voici quelques-unes de ce genre.

1. L'une des principales causes du peu de fruit que les Chrétiens tirent de tant de Saints que l'Eglise leur propose dans le cours de l'année, est le peu d'union interieure qu'ils ont avec eux. On les regarde presque comme étant dans un monde separé avec lequel on n'aura jamais aucun commerce. Notre imagination met

entre eux & nous une distance infinie & de tems & de lieux, & ainsi elle nous les represente dans un éloignement qui diminue infiniment & l'impression de leur exemple & la confiance avec laquelle nous devrions nous adresser à eux.

2. Pour résister à ces impressions trompeuses de notre imagination, il en faut prendre de contraires de la doctrine de l'Eglise. Elle nous apprend que les Saints nous connoissent mieux qu'aucun des hommes qui sont sur la terre; qu'ils sont nos plus veritables & nos plus sinceres amis; qu'ils ne nous regardent pas comme des étrangers, mais comme leurs freres en nous voyant dans l'unité du corps de Jesus-Christ; qu'ils prennent part à nos maux; qu'ils sont disposez à les soulager, & qu'ils se rejouissent lorsque par nos prieres & par nos bonnes œuvres nous leur donnons occasion de nous secourir auprès de Dieu.

3. Nous ne sommes même separez d'eux que pour un moment. Le voile qui nous les cache se rompra bien-tôt par notre mort; & ce voile étant une fois rompu, nous leur serons éternellement unis, & nous aurons

avec eux une communinication si intime que toutes celles que l'on peut avoir avec ses amis en ce monde ici ne sont rien auprês de celle-là. Car les bienheureux penetrant tous les cœurs, & les esprits les uns des autres, ils n'auront rien de caché entr'eux, & ils ne verront rien en aucun d'eux qui n'augmente leur joye, & ne serve à les lier entr'eux & avec Dieu.

4. Il les faut donc regarder comme des amis que nous sommes tout prêts de recevoir, & avec qui nous devons être éternellement unis. Et comme dans l'éternité leur bonheur sera le nôtre, nous devons commencer d'entrer avec eux dès cette vie dans cet esprit de societé en nous réjouissant de leur gloire & de leur triomphe.

5. Si la consideration du ciel & de la terre nous doit exciter à l'amour de Dieu & à admirer sa puissance, celle des Saints le doit faire beaucoup davantage, parce qu'ils sont les principaux ouvrages de Dieu & la fin de tous les autres. Tout se rapporte à eux, Elemens, Astres, Cieux, Royaumes, Princes, Rois : *Omnia propter Electos.* Tout ce que nous voyons

de grand, de puiſſant dans le monde n'eſt que pour eux; & même ceux qui les ont perſecutez: car ils n'ont été dans ces perſecutions que les inſtrumens de Dieu, qui employoit ce moyen pour élever ſes Saints à la grandeur qu'il leur avoit deſtinée avant tous les tems.

C'eſt pour cette raiſon, dit ſaint Gregoire le Grand, que Salomon dit que le fou ſera eſclave du ſage: *Qui ſtultus eſt ſerviet ſapienti*: CAR *le fou eſt le ſerviteur du ſage, lors même qu'il lui commande avec empire, parcequ'il l'éleve par cette domination qu'il exerce ſur lui, à un état plus excellent*: STULTUS *ſapienti etiam dominando ſervit; quem ad meliorem ſtatum premendo provehit.*

Moral. 20. c. 19.

6. Les Saints ne ſont pas ſeulement les chefs d'œuvres de la puiſſance de Dieu, mais auſſi les trophées de ſa miſericorde & de ſa grace; car c'eſt en eux que nous voyons ce que cette grace peut faire de vaſes tout briſez & tout rompus tels que ſont les hommes. Ainſi chaque Saint doit être un motif de glorifier la miſericorde de Dieu. Et c'eſt ce qui fait dire à Saint Paul, que les Elûs ſont

établis *in laudem gloriæ gratiæ ejus.*

7. Nous ne devons pas seulement à Dieu sur le sujet de chaque Saint, l'admiration & les loüanges de sa puissance, de sa bonté, & de sa misericorde : mais nous lui devons aussi une juste reconnoissance. Nous la lui devons au nom de l'Eglise, qui prend part toute entiere à la glorification d'un de ses membres. Nous la lui devons en notre nom; car chaque Saint est un bienfait de Dieu envers nous. C'est un de nos freres que Dieu a fait Roi, & Roi non pour un tems comme ceux de la terre, mais pour toute l'éternité : c'est un appui de notre esperance. Il nous fait voir que nos miseres & nos foiblesses ne nous empêchent point d'y arriver avec le secours de sa grace. Il nous en marque le chemin.

8. Dieu n'établit pas les Saints dans une souveraine félicité seulement pour eux-mêmes, mais il les rend les canaux de diverses graces qu'il veut répandre sur son Eglise. Ainsi comme les pauvres du monde se pressent auprès de ceux à qui ils sçavent que les Rois ont donné de l'argent à distribuer, nous devons de même par le

sentiment de notre pauvreté nous presser auprès des Saints, pour avoir part aux graces dont ils les a rendus les distributeurs.

S'il n'arrive donc presque jamais dans le monde qu'on demande l'aumône à plusieurs riches sans en obtenir le soulagement dont on a besoin, quoiqu'ils se privent de ce qu'ils se donnent; comment se pourroit-il faire qu'en s'adressant comme il faut à tant de riches du ciel, qui n'épuisent pas leurs richesses en nous y donnant part, nous n'obtenions pas par eux quelque participation de leurs biens.

9. C'est ce qui nous doit donner lieu de considerer en particulier avec quelle negligence nous avons secondé jusqu'ici les intentions qu'a l'Eglise dans les Fêtes des Saints. On laisse passer toutes ces solemnitez sans reflexion, & sans songer à rien faire de ce que l'Eglise a en vûë en nous les proposant. On n'admire & on ne louë point Dieu en eux. On n'est point touché des sentimens de reconnoissance. On ne se lie point aux Saints par des mouvemens de charité. On ne se réjouit point de leur bonheur. On ne s'en

ſert point pour exciter en ſoi l'eſperance. On n'a point recours à eux. Enfin on regarde ſimplement ces Fêtes comme diſtinguant les jours, ſans avoir aucun ſoin de ſuivre par les mouvemens du cœur l'eſprit de l'Egliſe dans l'établiſſement de ces ſaintes ſolemnitez.

10. Il faut regarder les Saints non ſeulement comme des Rois éternels, mais comme nos Juges; car du nombre des hommes qui s'aſſembleront au jour du Jugement, il y en aura que Jeſus-Chriſt aſſociera à ſa qualité de Juge; & c'eſt ce qu'il a promis expreſſement à ſes Apôtres, en leur diſant: *Qu'à la venue du Fils de l'homme ils ſeront aſſis ſur douze Trônes pour juger les douze Tribus d'Iſrael.* Et comme les Saints ſeront ſans doute de ce nombre, c'eſt à nous à penſer à preſent à nous les rendre favorables puiſqu'il ne ſera plus tems de le faire alors; c'eſt à nous à les prier qu'ils obtiennent pour nous de Dieu en qualité d'interceſſeurs, qu'il nous purifie de tout ce qu'ils ſeroient obligez de condamner en nous en qualité de Juges.

CHAPITRE IX.

Maniere particuliere de méditer sur la vie des Saints, lorsqu'elle nous est connuë.

I. SAint Bernard donne quelques regles pour profiter de l'exemple des Saints dont on n'ignore pas absolument la vie, qu'il est utile d'avoir dans l'esprit quand on fait de ces Saints le sujet de son oraison.

In Nat. S.Vict. c. 4. » Je pratique, dit-il, à l'égard des » Saints, une maxime très-salutaire. » Je regarde leurs exemples comme » une table couverte de diverses vian- » des, à laquelle je suis assis, & je » fais attention à ne pas toucher à cel- » les qui sont pour les autres. Je n'é- » tendrai pas la main a la gloire des » miracles, de peur que si j'usurpois « ce que je n'ai point reçu du ciel, » je ne perdisse ce qu'il semble que » j'ai reçu. Je ne leverai point les yeux » en haut avec d'autres pour penetrer » les secrets celestes, de peur qu'étant » ébloui de leur éclat, je ne sois obli- » gé de les baisser avec confusion,

» & d'avoir recours trop tard à cet
» avis du Sage : *Ne recherchez point*
» *les choses qui sont trop hautes pour*
» *vous, & ne prétendez point sonder*
» *ce qui surpasse vos forces.* On sert à
» cette table d'un vin nouveau, au-
» quel des eaux ont été changées. Je
» me garde bien d'en user, parce que
» je sçai que ce n'est pas pour moi,
» & que je n'ai pas le pouvoir de chan-
» ger ainsi les élemens. Ce Saint com-
» mande aux démons même durant
» sa vie : ce sont de viandes excellen-
» tes & de très-bon goût, mais qui
» ne sont pas pour moi ; & je n'ai
» garde d'y toucher, parce qu'un
» pauvre comme moi n'en sçauroit
» faire d'usage, ni les faire paroître
» dans ses actions. Mais si je considere
» ce qui est devant mes yeux à la ta-
» ble de ce Saint, j'y apperçois l'é-
» quité de ses jugemens, la regularité
» inviolable de sa conduite, l'exem-
» ple de sa sainteté, l'uniformité de sa
» vie, l'éminence de ses vertus. Voilà
» les viandes que je puis choisir sans
» présomption, & dont je puis me
» nourrir utilement : & si je neglige
» même de le faire, on m'en deman-
» dera un compte très-exact.]

» II. Voici encore, ajoute-t-il, des » viandes, que je croi m'être propor- » tionnées : Si on me sert à la table » de ce riche du pain de douleur & » du vin de componction, je ne fais » point de difficulté d'en user, parceque » je suis pauvre, & qu'en cette qua- » lité les larmes doivent être mon pain » le jour & la nuit, & je dois mêler » mes pleurs à ce que je bois. Il faut » que les larmes soient mon partage, » puisque j'ai tant commis de pechez » qui meritent d'être pleurez.

» S'il paroît de même dans le Saint » que nous honorons des exemples » de temperance, de justice, de pru- » dence, de force, c'est encore ce que » je prens pour moi, sçachant que » c'est de quoi je dois faire provision, » que c'est proprement ce que l'on » sert pour moi, & dont on me de- » mandera compte. On n'exige point » de nous que nous ayons fait des mi- » racles & des prodiges afin de les » presenter à celui qui est vrayement » riche. Ce sont des vases faits pour » celui qui nous a invitez : mais ce ne » sont pas des viandes pour des pau- » vres comme nous. Ayez donc grand » soin étant invitez à ces festins de

discerner ce qui est pour vous, & ce qui
» est pour celui qui vous invite; car tout
» ce que l'on sert n'est pas pour vous.
» Si l'on vous donne à boire dans un
» vase d'or, c'est le breuvage & non
» le vase qui est pour vous. Prenez le
» breuvage, & laissez le vase. Le pere
» de famille propose à ses domesti-
» ques l'exemple des bonnes œuvres &
» le reglement des mœurs, mais il retient
» pour lui le privilege des miracles.

III. On doit étendre cette regle de Saint Bernard à certaines vertus qui ne sont pas pour tout le monde; comme les actions de zele, & toutes celles qui sont attachées à des ministeres ausquels on n'est pas appellé. Il n'appartient pas à tout le monde de reprendre avec force, d'enseigner les autres, de former de grandes entreprises pour le service de Dieu, d'ériger des Congregations, d'instruire les peuples par ses paroles ou par ses écrits: mais il appartient à tout le monde d'être retenu dans ses jugemens, moderé dans ses passions, mortifié dans sa vie humble, dans ses sentimens, doux & charitable dans le commerce que l'on a avec les autres,

IV. Le même Saint propose dans

In Vig. S. Petr. & Paul. un autre de ses sermons, trois choses à considerer dans la fête des Saints; le secours du Saint; son exemple; les sujets de confusion que l'on en doit tirer. » Il faut, dit-il, considerer le » secours du Saint, parce que celui » qui a été puissant sur la terre, l'est » encore plus dans le Ciel, étant pré- » sent devant le Seigneur son Dieu. » S'il a eu pitié des pecheurs, & s'il » a prié pour eux étant encore vivant; » qui peut douter qu'il n'en ait encore » plus de pitié en connoissant mieux » leur misere, & qu'il ne prie ainsi » le Pere pour nous? La felicité dont il » jouit dans cette heureuse patrie a aug- » menté & non diminué sa charité. S'il » est devenu impassible en lui-même, il » ne laisse pas d'être touché de com- » passion pour les autres, & étant pré- » sent devant la fontaine de miseri- » corde, il est encore plus rempli » d'entrailles de misericorde.

» Il y a de plus une raison qui presse » les Saints de s'interesser pour nous. » C'est que selon l'Apôtre, Dieu a » ordonné pour notre bien, qu'ils ne » recevroient point leur consomma- » tion sans nous; ce qui fait dire à » David : *Les Justes attendent que*

» *vous me donniez ma recompense.*

» V. La seconde chose qu'il faut se » proposer, dit Saint Bernard, est l'e- » xemple du Saint que l'Eglise honore, » en considerant que tant qu'il a été » sur la terre & qu'il a conversé » avec les hommes, il ne s'est détour- » né ni à droit ni à gauche. Il a » marché dans la voie royale jusqu'à » ce qu'il fût parvenu à celui qui dit » de lui-même qu'il est la voye, la » verité, & la vie.

» Il faut contempler l'humilité qu'il » a témoignée dans ses actions, l'au- » torité qu'il a fait paroître dans ses » paroles, & reconnoître par-là qu'ayant » éclairé les hommes par son exem- » ple & par ses paroles, nous n'a- » vons qu'à marcher par le chemin » qu'il nous a tracé pour ne nous point » égarer : qu'ainsi il est vrai, selon le » Prophete, que le sentier du Juste » est droit, & que l'on va droit quand » on y marche.

» VI. Mais, ajoute-t-il, il faut en- » core faire plus d'attention aux sujets » de confusion que nous pouvons ti- » rer de la vie du Saint ; car enfin » c'étoit un homme semblable à nous, » sujet aux mêmes miseres que nous,

» formé de la même bouë. Pourquoi
» croirions-nous donc qu'il est non-
» seulement difficile, mais impossible
» de faire ce qu'il a fait, & de mar-
» cher sur ses pas ? Que cette parole,
» mes freres, vous fasse entrer dans
» des sentimens de confusion, & dans
» un saint tremblement. Peut-être que
» cette confusion sera une semence
» de gloire, que ce tremblement sera
» une source de graces pour nous. Ces
» Saints qui nous ont précedé, & qui
» ont marché dans le chemin de la
» vie d'une maniere si admirable qu'à
» peine pouvons-nous croire qu'ils fus-
» sent des hommes, n'étoient nean-
» moins que des hommes. Leurs fêtes
» nous doivent donc donner de la joye
» & de la confusion; de la joye, parce
» que nous les avons envoyez devant
» nous pour être nos protecteurs;
» de la confusion, parce que nous ne
» les imitons pas. »

VII. L'exemple des Saints que Saint Bernard veut qu'on se propose pour un objet d'imitation & de confusion, fera d'autant plus cette impression sur nous, que nous nous appliquerons aux vertus qui sont le plus à notre portée, & qui sont le plus contraires à nos

défauts ; & nous trouverons encore dans ce choix un motif de recourir avec plus d'ardeur à l'intercession du Saint que nous honorons, afin qu'il nous aide à obtenir la grace d'être délivrés d'un défaut dont il a été lui-même délivré par la même grace.

VIII. Il est bon de considerer dans les Saints l'œuvre principale à laquelle Dieu les a appliqués, & pour laquelle ils lui ont servis d'instrument, comme dans les Apôtres, l'établissememt de la foi par toutes les nations; dans les Instituteurs d'Ordres, la sanctification de ce grand nombre de Religieux qui les ont suivis, & des peuples qui ont profité de leur exemple ; dans les Docteurs de l'Eglise, ce dépôt de la doctrine qu'ils ont conservé & qu'ils ont fait passer jusqu'à nous. Et il faut ajouter à cette consideration, que Dieu nous a compris dans la grace qu'il leur a communiquée, selon la part que nous y avons ; qu'il a voulu, en rendant les Apôtres maîtres de tous les peules, que nous eussions la foi par leur moyen : qu'en éclairant les Docteurs de l'Eglise, il a voulu que nous participassions à leurs lumieres, qu'il a voulu que nous profitassions du zele dont il a rempli les autres

Saints ; ce qui nous doit animer non-ſeulement à remercier Dieu de ſes graces, mais auſſi à nous adreſſer aux Saints comme nous ayant été donnez de Dieu pour notre ſanctification , & comme étant nous-mêmes compris dans l'étenduë du miniſtere que Dieu leur a confié.

CHAPITRE X.

Maniere de méditer ſur les Saints dont on ignore la vie , comme de la plûpart des Martyrs.

I. IL n'y a rien de plus admirable dans la conduite de Dieu , que le peu qu'il a voulu que nous ſçuſſions des graces qu'il a faites aux Saints , & le ſecret dans lequel il les a tenuës à l'égard des hommes. Nous ne ſçavons preſque rien de la pluſpart des Martyrs , ſinon qu'ils ſont martyrs. Il a même permis que preſque tous les actes de leur martyre ſe ſoient perdus , & qu'on en ait ſubſtitué d'autres auſquels on ne peut raiſonnablement avoir beaucoup de croyance. Il a voulu que la vie des fondateurs de la Religion Chrétienne, c'eſt à-dire des Apôtres, nous fût preſque entierement inconnuë , excepté ce qu'on

lit de S. Pierre & de S. Paul dans les Actes. Ce que nous ſçavons même de ceux de qui nous connoiſſons plus de choſes n'eſt preſque rien, car cela ſe réduit à quelques actions exterieures. Et ce n'eſt pas en quoi leur ſainteté conſiſtoit. C'eſt dans le ſacré commerce qu'ils ont eu avec Dieu dans le feu de leur charité, & dans leurs vertus interieures. Et c'eſt ce que nous ne connoiſſons preſque point.

2. Cela nous fait voir que les Saints ne ſont pas faits pour le monde, que leur tems n'eſt pas celui de ce monde, que ce monde n'eſt pas le lieu de leur gloire. Ces actions qui nous ſont inconnuës, ces vertus cachées, ces graces ſecrettes, ne ſont inconnuës, ſecrettes & cachées que pour un peu de tems. Il en viendra un où Dieu les revelera à la face de toutes les créatures, & où il leur rendra la gloire & l'honneur qu'elles meritent. Dieu nous fait voir par là qu'il ne fait aucun état de la gloire de ce monde, puiſqu'il en prive la plûpart de ſes Saints même après leur mort, & il nous apprend ainſi à ne la compter pour rien.

3. Il a voulu encore par-là donner des bornes à notre curioſité & nous

apprendre à nous appliquer plûtôt à profiter des connoissances qu'il nous donne, qu'à rechercher inutilement celles qu'il ne nous a pas voulu donner. En effet, si nous sçavions bien nous édifier de ce que nous sçavons des Saints qui nous sont le plus inconnus comme les Martyrs, nous trouverions que nous en sçavons assez pour trouver beaucoup de lumiere dans leur exemple.

Si nous ne sçavons pas de quelle maniere ils ont vecu, nous sçavons du moins qu'ils sont morts pour le nom de Jesus-Christ; & cela nous doit suffire, & nous découvre même beaucoup de choses de leur vie, pourvû qu'au défaut des connoissances particulieres qui nous manquent, nous ayons recours aux lumieres, & à l'analogie de la Foi.

4. Leur martyre nous fait voir qu'ils ont accompli le plus excellent de tous les actes de charité, qui est de donner leur vie pour Dieu; qu'ils ont résisté à la plus violente de toutes les tentations, qui est l'amour de la vie & de toutes les choses presentes.

Or l'Evangile nous apprend qu'on

ne parvient point ordinairement à cet état que par une préparation qui réponde à l'éminence de cette grace. Et comme la priere est le canal par lequel on l'obtient ordinairement, on peut conclure que les martyrs ayant obtenu cette grace si éminente de la perseverance dans les plus cruels tourmens, avoient prié avec plus de ferveur que les autres, & que Dieu leur avoit donné la grace de la priere dans un très-haut degré, puisqu'il a accordé à leurs prieres la plus grande de ses graces.

5. Mais comme cette priere efficace doit être accompagnée de tous les exercices de piété proportionnez à ce que nous desirons obtenir de Dieu, on en peut conclure encore que les Martyrs qui pouvoient tous les jours être engagez à confesser Jesus-Christ dans les tourmens, & qui demandoient sans cesse à Dieu la grace de lui être fidels dans ces grandes occasions, s'efforçoient aussi sans cesse de l'engager à la leur donner par la pratique de toutes les vertus, & principalement de celles qui ont le plus de rapport à cette tentation. Il étoit question de renoncer à la vie présente

pour l'amour de Jesus-Christ ; ils s'exerçoient à la mépriser. Il falloit souffrir d'horribles tourmens; ils s'y préparoient par la privation des plaisirs, & par une mortification continuelle. Il falloit perdre tout son bien pour la confession de Jesus-Christ; ou ils s'en privoient par avance en le distribuant en aumônes, ou ils s'en détachoient par l'amour des biens éternels. Il falloit être exposé au dernier mépris & aux plus grands outrages ; ils s'y disposoient en ne mettant leur gloire qu'en Dieu, en ne vivant que pour lui, en ne pensant qu'à lui, & en méprisant tous les jugemens des hommes.

6. C'étoit par ces exercices qu'ils se distinguoient des autres Chrétiens dans la paix même de l'Eglise. Car il ne faut pas s'imaginer que ce terrible discernement que ces persecutions faisoient en mettant une partie des Chrétiens au rang des Apostats, & l'autre dans celui des Martyrs, ne commençât que dans la persecution. Il étoit déja bien avancé avant cette épreuve. Ceux qui n'avoient pas soin de se préparer à cette grande tentation, qui vivoient dans

le relâchement, qui s'attachoient au monde, qui en goûtoient les plaisirs, succomboient d'ordinaire aux tourmens. Et ceux au contraire qui s'y préparoient par une priere continuelle accompagnée de penitence & de mortification ; ceux qui avoient toujours leur vie dans leurs mains pour la donner à Dieu, demeuroient ordinairement fermes dans le combat. Ainsi le discernement se faisoit dans la paix & se manifestoit dans la guerre ; & la persecution n'étoit que l'épreuve de cette préparation differente.

7. Nous devons donc penser en honorant un Martyr, que non-seulement il est mort pour Jesus-Christ par la consommation de son martyre, mais qu'avant ce tems il s'étoit préparé à la mort, en mourant parfaitement au monde & à toutes les choses visibles par un détachement entier & par une mortification continuelle, par laquelle il a merité cette grace excellente. Ainsi nous connoissons non seulement sa mort, mais aussi sa vie, puisque sa vie n'a dû être qu'une préparation à la mort : & nous en sçavons assez pour en tirer la plus importante instruction que nous puissions

trouver dans les Saints dont nous connoîtrions exactement la conduite.

8. Car la vie des Chrétiens aussi bien que celle des Martyrs est distinguée en deux tems; en celui de tentation, & en celui de préparation à la tentation. La tentation est inévitable à tous, puisque l'Ecriture nous avertit qu'en embrassant le service de
Ecclef. Dieu, nous devons nous y préparer:
2. 1. *Fili accedens ad servitutem Dei sta in justitia & in timore, & prapara animam tuam ad tentationem.* Ainsi comme nous avons dit que ceux qui dans les premiers siécles ne se préparoient pas à la persecution avec le soin qu'ils devoient, y succomboient ordinairement : ceux qui ne se préparent pas aussi comme ils doivent dans ces tems ici aux tentations de leur état, y succombent de même, à moins que Dieu ne les soutienne par une grace extraordinaire. Car par ce défaut de préparation ils sont du nombre de ces Architectes imprudens, dont l'Evangile nous dit, que bâtissant sur le sable, leurs maisons sont renversées par les eaux, par les vents, & par les tempêtes.

9. Il est vrai que ces eaux & ces tem-

pêtes ne ſont pas de même genre que celles des premiers ſiécles, mais elles ne ſont pas moins dangereuſes; puiſqu'elles ne renverſent pas moins de Chrétiens. Elles ſont moins violentes en apparence, mais comme elles ſont cachées, elles s'ouvrent plus facilement l'entrée dans le cœur. Comme on les connoît moins, on s'en défie moins, & on y reſiſte moins. Ces tempêtes ſont quelquefois l'impreſſion de la multitude qui autoriſe des actions criminelles. Ce ſont quelquefois de faux Directeurs qui conduiſent dans la voye large, & qui approuvent une infinité de relâchemens. Ce ſont des interêts temporels qui occupent l'eſprit & l'empêchent de reconnoître diverſes injuſtices & de ſortir de divers engagemens qu'on ne veut pas reconnoître pour criminels. Ce ſont des paſſions qui nous ôtent la lumiere dont nous avons beſoin dans notre conduite. Ce ſont des préventions injuſtes qui nous portent à condamner temerairement le prochain. Ce ſont enfin les impreſſions violentes des choſes viſibles qui nous ſont oublier Dieu.

Peu de perſonnes réſiſtent à ces

tempêtes parce qu'il y en a peu qui se préparent comme il faut à y résister, qui veillent assez sur elles-mêmes, qui prient autant qu'il faut, qui se mortifient autant qu'il est necessaire pour obtenir cette grace. Le discernement commence donc par-là, & continuë dans la suite. Et ce qu'il y a de plus déplorable, est qu'au lieu que ceux qui tomboient dans les premiers siecles sçavoient au moins qu'ils étoient tombez, parce qu'ils étoient renversez par une tentation visible; beaucoup de ceux qui succombent à ces autres tentations, ne connoissent ni la tentation, ni leur chûte, & ne songent point à s'en relever.

10. C'est ce qui nous devroit donner un extrême éloignement pour toutes sortes de relâchemens, d'inutilitez, & de vains divertissemens. Car puisque le salut des Chrétiens dépend ordinairement de la maniere dont ils se préparent à la tentation; ce qui est contraire à cette préparation est contraire à notre salut, & peut-être la source de notre perte. Or il est visible que ce n'est pas se préparer à la tentation que de mener une vie relâchée, une vie d'amusement, une

vie de divertissement & d'inutilitez. Et par consequent c'est exposer son salut, c'est courir à sa perte, c'est donner entrée au diable, c'est se mettre en état d'être renversé par les tentations, qui sont inévitables dans cette vie. Hélas! on croit ne rien faire de mal, ou au moins en faire peu, par cette vie inutile & négligente; & c'est néanmoins par-là qu'on se discerne & qu'on se met dans la foule malheureuse de ceux que la tentation emportera.

11. Il ne faut donc point dire, que n'étant pas en un état de donner notre vie pour la confession de la foi; comme les Martyrs & ignorant leurs actions; ils sont plûtôt pour nous un sujet d'admiration que d'imitation.

Car si nous ne les pouvons pas imiter dans leur martyre, nous les pouvons & devons imiter dans ce qu'ils ont fait pour s'y préparer; c'est-à-dire dans leurs prieres, dans leur vigilance, dans leur mortification, dans leur détachement de toutes les choses visibles, dans leur éloignement de toutes sortes d'amusemens. Il faut, selon l'ordre de la grace, qu'ils ayent eu ces préparations en un très-haut degré,

puisqu'ils ont obtenu par-là la plus grande de toutes les graces; & nous n'en avons pas moins besoin qu'eux pour nous préparer aux tentations ausquelles nous devons être exposez selon l'ordre de la Justice de Dieu. C'est donc ce que nous pouvons utilement considerer dans les Martyrs & dans les Saints dont la vie nous est inconnuë, & que nous devons principalement demander à Dieu par leur intercession.

CHAPITRE XI.

Ce que doivent faire ceux qui éprouvent dans la priere une telle instabilité d'esprit, qu'ils ne sçauroient s'arrêter à aucune bonne pensée.

1. NOus avons déja dit, qu'on ne devroit pas refuser aux personnes qui ont l'imagination vagabonde, le secours d'un livre pour en lire quelque peu à diverses reprises, en s'appliquant à ce qu'elles y liront, selon qu'elles y auront de l'ouverture, ou en se contentant même de le concevoir & de l'offrir à Dieu, afin qu'il l'imprime dans le cœur.

D'autres ont recours au défaut d'un

livre à des oraisons vocales & à la recitation de quelque Pseaume, en tâchant de se nourrir du sens des paroles. Et cette maniere de méditer n'est peut-être pas des moins utiles.

S'il y a aussi quelque objet de pieté, quelque mystere, quelque verité, qui fasse plus d'impression sur elles, & qui soit plus capable d'arrêter la mobilité de leur esprit, elles feront fort bien de s'en occuper, en prenant pour marque que Dieu veut qu'elles s'y appliquent, l'impuissance où elles se trouvent de s'appliquer à d'autres objets.

2. Mais entre ceux qu'elles se peuvent proposer, il semble qu'il n'y en ait point qui leur puisse être plus présent, & par conséquent faire plus d'impression sur elles que cet état même d'instabilité qu'elles éprouvent. Elles le sentent, elles le souffrent, elles en ont une connoissance vive. Elles n'ont donc qu'à le considerer & à le prendre pour sujet de leur méditation. Et ce n'est pas un des moins utiles qu'elles se puissent proposer ; puisqu'il leur peut faire connoître très-vivement la profondeur de la misere de l'ame, & l'état où elle est réduite, & par la

corruption de la nature & par les déreglemens qu'elle y a ajoutez.

3. Quelle misere que notre esprit soit ainsi partagé & divisé dans lui-même, qu'il ait des puissances indépendantes de sa volonté & de sa raison, qui courent sans regle après des objets frivoles, & que l'ame soit contrainte d'être spectatrice de ce desordre sans y pouvoir remedier; qu'elle soit si foible & qu'elle voye d'une vûe si trouble les plus grandes choses; qu'elle ne puisse resister aux impressions de ces phantômes extravagans; qu'elle soit forcée d'abandonner ce qu'elle concevoit, quelque important qu'il fût, pour courir après ces chimeres, que Dieu, le Paradis, & l'enfer ne la puisse détourner de la vûe d'une bagatelle, & que la vûe d'une bagatelle la détourne de celle de Dieu, du Paradis & de l'enfer?

La raison a beau connoître l'extrême difference de ces objets, elle n'est pas cruë. Elle ne sçauroit même se faire écouter. La sedition de ces pensées emporte l'ame, & elle oublie souvent que c'est contre son gré que ce tumulte s'excite en elle-même.

4. Il n'y a rien sans doute qui nous

puisse donner une idée plus vive de la misere où le peché nous a réduits. Car enfin toute notre excellence consiste dans la pensée. C'est ce qui nous éleve au dessus de toutes les créatures qui en sont privées. C'est dans la pensée que consiste l'image de Dieu. C'est par-là que nous pouvons être heureux. Cependant qu'est-ce que ces pensées qui font toute notre dignité ? A quoi sont-elles occupées ? A des choses si vaines, si basses, si frivoles, qu'il n'y a personne qui n'en rougît, s'il sçavoit qu'elles fussent connuës à d'autres qu'à lui. Est-ce donc là cette créature que Dieu avoit comblée de tant de faveurs ? Est-ce là cet esprit créé pour connoître Dieu, pour le contempler, & pour être éternellement heureux par la possession de Dieu ?

5. Mais ce n'est pas seulement le peché que nous tirons de notre origine, qui cause en nous cette instabilité, nous y avons beaucoup contribué par nos propres déreglemens. La liberté que nous avons donnée à nos pensées; tous ces objets inutiles ausquels nous nous sommes appliquez, ont augmentez infiniment notre lege-

reté naturelle. Nous avons enfermé des séditieux au-dedans de nous; & nous nous plaignons qu'ils y excitent du trouble. Nous nous sommes tous répandus au-dehors ; & nous nous étonnons que nous ne puissions rentrer en nous-mêmes. Nous avons vécu dans une agitation continuelle; & nous voudrions qu'elle cessât aussi-tôt qu'il nous plaît. Mais ce n'est pas l'ordre de la Justice de Dieu. Il veut que nous sentions par-là le mal que nous nous sommes fait à nous-mêmes, que nous nous en humilions & que nous lui en demandions pardon.

6. Ces égaremens d'esprit sont donc un tems favorable pour reconnoître devant Dieu le mauvais usage que nous avons fait de nos pensées, pour condamner en sa presence nos dissipations & nos distractions volontaires, pour nous répentir de tant de vaines imaginations dont nous nous sommes entretenus & ausquelles nous avons donné entrée dans notre esprit, que nous devions regarder comme un sanctuaire où rien d'impur & de déreglé ne devoit être reçu.

7. Si nous nous humilions par ces pensées, cette méditation nous sera aussi

utile qu'une autre. Car qu'importe de quelle maniere nous soyons humbles, pourvû qu'en effet nous le soyons.

Cependant quelque dépourvûs de lumiere que nous nous sentions, il ne faut pas pousser cette privation au de-là de la vérité, ni perdre le souvenir & la reconnoissance de celle que Dieu nous laisse. Dans quelque impuissance où nous soyons reduits d'avoir de bonnes pensées, nous ne laissons pas de discerner par la foi le bien & le mal, & de pouvoir regler nos actions par cette lumiere. Tous ces phantômes qui nous troublent ne sont pas capables de nous faire agir. Si l'imagination est maîtresse des pensées qui nous occupent, la raison & la volonté sont maîtresses des actions effectives. Nous avons de plus une lumiere qui nous fait connoître que notre état est dereglé, qui nous le fait condamner, qui nous fait demander à Dieu d'en être délivrez. Toutes ces lumieres sont grandes, & elles nous doivent être précieuses, puisqu'elles suffisent pour nous sauver, pourvû que nous les suivions dans la conduite de notre vie, & que nous les souffrions avec paix, avec humilité, & avec pa-

tience dans tous les états où Dieu permettra que nous soyons réduits.

CHAPITRE XII.

De la Conclusion de l'Oraison.

APrès que l'on aura tâché d'exciter en soi de saints mouvemens & de saintes affections par le moyen des considerations ausquelles on se sera appliqué, & de reduire les vûës generales à des vuës particulieres, & les desirs confus de perfection à des résolutions précises d'actions déterminées ; afin que tout cela ne soit point passager, & ne finisse pas avec l'Oraison, il est bon de faire une petite revûë tant sur les resolutions que l'on a prises, que sur les sentimens que l'on a eus, afin de confesser devant Dieu l'inutilité de tous nos desirs s'il n'opere en nous l'accomplissement des choses qu'il nous a fait desirer. Il faut donc lui adresser ces paroles du Prophete : *Confirma hoc Deus quod operatus es in nobis.* O DIEU *affermissez ce que vous avez operé en nous* ;
Ps. 87. Psalm. 129. ou celles-ci : *Si le Seigneur n'édifie la maison, c'est en vain que les hommes*

veillent pour l'édifier. Si le Seigneur ne garde la ville, en vain veille-t-on pour la garder. Mais il faut prendre les desirs qu'il nous a donnez pour un sujet de confiance qu'il nous en accordera l'effet, & pour une marque que sa volonté est que nous tâchions de les executer & de les suivre.

Il est même bon de repasser dans son esprit les considerations qui nous auront le plus touchez, & qui nous auront paru les plus importantes, afin que nous puissions y avoir recours dans la suite de la journée, & renouveller par-là les sentimens qu'elles auront produits en nous.

C'est-là un des principaux avantages de l'Oraison, & qu'il faut le plus tâcher d'en tirer. Car on ne prie à certaines heures déterminées qu'afin que l'impression de cette priere se répande sur toute la journée, & qu'elle fasse de toutes nos actions une priere continuelle. On prétend allumer un feu qui dure tout le jour, & pratiquer spirituellement, selon S. Gregoire, ce qui étoit ordonné dans l'ancienne loi, d'entretenir le feu de l'autel en y mettant du bois le matin & le soir;

Ignis in altari semper ardebit; quem
Levit. c. 6. v. 12. *nutriet sacerdos, subjiciens ligna mane & vespere.* Et pour cela il est utile de graver tellement dans sa memoire les principales veritez que l'on aura méditées, qu'on les y repasse sans peine, ou dans les intervalles qui séparent nos occupations; ou dans nos occupations mêmes. Car souvent elles ne nous attachent pas tellement, qu'elles ne laissent quelque liberté de se porter à d'autres objets.

Ainsi comme la vigilance continuelle est le plus grand secours de l'Oraison que l'on fait à certaines heures, parce qu'elle remedie à la dissipation, qu'elle éloigne les distractions, & qu'elle remplit l'esprit de bonnes pensées, & le cœur de bons mouvemens; de même l'Oraison contribuë beaucoup à la vigilance continuelle, en remplissant l'esprit de considerations saintes, qui se renouvellant le long du jour, donnent moyen à ceux qui les ont de s'en servir pour celebrer comme une fête à l'honneur de Dieu, selon l'expression
Ps. 72. de David : *Reliqua cogitationis diem festum agent tibi.* Et tout cela joint

enſemble forme une vie recueillie, interieure, & appliquée à Dieu, telle que devroit être celle de tous les Chrétiens.



TRAITÉ DE LA PRIERE

PREMIERE PARTIE.

LIVRE TROISIÉME.

Des Conditions de la Priere.

CHAPITRE PREMIER.

Premiere Condition de la Priere : Charité. Que la Priere n'est point contraire à la pureté de l'amour.

L'ORAISON prise dans l'étenduë que lui donnent les Livres qui en traitent, comprenant tous les actes interieurs de la créature envers Dieu, l'adoration, l'action de grace, la loüange, la glorification, les saints desirs,

l'amour & la priere proprement dite. par laquelle on demande les graces & les secours dont on a besoin, il est aisé de découvrir les fondemens de tous ces autres actes, excepté de celui qui s'appelle proprement Priere. Car il faut adorer Dieu, parce qu'il merite d'être adoré, & que la justice prescrit indispensablement ce devoir à la créature. Il le faut remercier de ses graces, parce que la gratitude est un autre devoir que la loi éternelle nous ordonne, & qu'ainsi il est injuste d'être ingrat. Il le faut louer, parce qu'il est louable. Il lui faut rendre gloire & honneur, parce que la gloire & l'honneur lui appartiennent. Il le faut aimer, parce qu'il est aimable, & qu'étant la justice même il est clair que l'on est injuste de ne l'aimer pas. Mais comme il semble que ce qui nous porte à prier soit notre propre interêt, nos propres miseres & nos propres besoins, on ne voit pas d'abord que la justice nous y engage comme à ces autres devoirs, ni que la charité nous y oblige. Car puisque d'une part la créature doit rapporter tout son être à la gloire de Dieu, & qu'il ne lui est pas permis

de rien faire qui ne se termine à elle-même; parce que devant tout à Dieu, elle ne peut être la fin d'aucune de ses actions: & que de l'autre, Dieu ne reçoit pas moins de gloire de la justice qu'il exerce sur les méchans, que de la misericorde qu'il fait à ceux qu'il rend bons; il semble qu'il n'y ait qu'à le laisser absolument disposer de nous, sans lui rien demander, tout contribuant également à sa gloire, qui est la fin naturelle de toutes choses. Et c'est aussi la fausse consequence que tirent certains inventeurs de spiritualitez outrées, dont nous parlerons dans la seconde partie.

Il est certain que ces raisonnemens sont faux, puisqu'ils sont semblables à
c. 3. v. 7. celui que saint Paul condamne dans l'Epître aux Romains. *Si par mon mensonge & mon infidelité*, dit cet Apôtre, *la verité & la fidelité de Dieu a éclaté davantage pour sa gloire, pourquoi me condamne t-on encore comme pecheur, & pourquoi ne ferons-nous pas le mal, afin qu'il nous en arrive du bien, selon l'erreur que quelques-uns qui nous calomnient nous accusent faussement de soutenir?*

Mais on ne voit pas tout d'un coup

en quoi consiste cette erreur, ni quel est le defaut du raisonnement de ceux qui concluëroient de ce que Dieu tire sa gloire aussi-bien des pechez des hommes que de leurs bonnes actions, ou qu'il faut pecher, ou qu'il n'est pas necessaire de le prier qu'il nous en preserve.

Pour le découvrir donc, il faut considerer de quelle sorte Dieu est glorifié dans les pechez des hommes; car il n'est pas directement glorifié par ces pechez, qui tendent au contraire à le deshonorer, mais par l'ordre qu'il y met, en faisant que celui qui se retire de l'ordre par le peché soit reduit à l'ordre par la punition du peché. *Qui injustè se ordinat in peccatis, justè ordinatur in pœnis*, dit saint Augustin. Ce qui est fondé sur cette loi immuable de la justice éternelle, *qu'il faut ou que l'homme ne commette point de pechez, ou que ses pechez ne demeurent point impunis.* AD NATURALEM *quippe justitiæ ordinem pertinet, ut aut peccata non fiant, aut impunita esse non valeant.* D'où saint Augustin conclut ailleurs, *que c'est un ordre bien plus raisonnable que l'ame qui a peché soit obligée de sentir par son supplice la peine.*

Aug. Epist. 120.

De civ. Dei. 9. c. 13.

De natura boni. c. 8.

qui lui est dûë, que non pas qu'elle se réjouisse impunément dans son dereglement : MELIUS *ordinatur anima ut justè doleat in supplicio, quam ut impunè gaudeat in peccato.*

Il est clair par là que l'ordre que Dieu met dans les pechez en les punissant, n'empêche pas que les pechez ne soient d'eux-mêmes injustes, & qu'il ne les punit même que parce qu'ils sont injustes. Or si le peché est injuste, il est injuste de le commettre, il est injuste d'y perseverer, & il est juste au contraire de le quitter, de s'en éloigner, de s'en repentir.

La justice commande donc aux pecheurs indispensablement la cessation du peché, le retour à Dieu, & la conversion. Le premier devoir qu'elle prescrit aux hommes est de ne point pecher; & le second, c'est de ne pas continuer de pecher. Et en leur faisant ces commandemens, elle leur en commande les moyens, dont l'un des principaux est la priere, puisque Dieu nous a declaré que c'est par-là qu'il vouloit nous communiquer & la preservation du peché, & la grace de la conversion après le peché.

Ainsi la priere n'est pas seulement

une voye que notre interêt nous doit faire prendre pour soulager notre misere ; c'est aussi un devoir de pieté, qui nous est prescrit par la justice éternelle, que cette justice nous doit rendre aimable, & auquel par conséquent la charité, qui n'est que l'amour de cette justice, nous doit porter. Il est juste que pour sortir de l'injustice, nous embrassions toutes les voyes que Dieu nous en ouvre. Il est injuste que nous meprisions les richesses de sa bonté qu'il nous présente. De sorte qu'autant que nous aurons & d'amour pour la justice & de haine pour l'injustice, autant aurons-nous de zele & d'ardeur pour la priere.

C'est ainsi que la charité produit l'esprit de priere. *Charitas orat.* Elle nous fait sentir le mal de l'injustice où nous sommes plongés. Elle nous fait desirer le bien de la justice dont nous sommes déchus. Elle nous fait craindre d'y retomber. Et ces sentimens du cœur sont deja des prieres & des sources de prieres ; puisqu'il ne faut que les exposer à Dieu pour prier.

Elle ne regarde donc pas que Dieu est glorifié même par nos pechés en les punissant, mais elle regarde que Dieu nous a ordonné de le glorifier nous,

mêmes par nos actions & par notre conversion, qu'il veut que nous recherchions sa grace ; que nous ayons recours à sa bonté ; & qu'il y a de l'insolence à mépriser ses avertissemens, ses offres & ses promesses.

Car il faut remarquer qu'il n'y a pas seulement en Dieu une resolution fixe & immuable de punir les pecheurs impenitens ; mais qu'il y a de plus une volonté immuable de pardonner aux pecheurs pénitens. *Dieu*, dit saint Augustin, *veut que l'homme ne peche point. Il*
In Ps. 102. *veut pardonner au pecheur & lui rendre la vie quand il revient à lui ; & il ne le veut punir que quand il persevere dans le peché, afin que son insolence ne surmonte pas la puissance de sa justice.* VULT *Deus ut homo non peccet. Vult peccatori parcere ut revertatur & vivat ; vult postremo in peccato perseverantem punire, ut justitiæ potentiam contumax non evadat.* Le sein de sa misericorde est donc toujours ouvert à ceux qui veulent y recourir : & de plus cette bonté qu'on peut appeller essentielle & inséparable de la nature de Dieu, a été comblée par les effets de sa bonté libre & gratuite, par laquelle il a voulu exposer à tous les hommes les remedes de leurs pechés dans les tre-

lors des Sacremens de Jesus-Christ, qu'il a donné à son Eglise pour les donner à tous ceux qui les demandent & qui s'y disposent comme il faut.

Dieu donc ayant fait aux hommes toutes ces graces, la loi éternelle les oblige d'en user, parce qu'il y a de l'ingratitude & de l'insolence à les méprise & à les rendre inutiles. C'est pourquoi saint Bernard ne craint pas de dire, que ceux que le desespoir empêche de se convertir, ne connoissent point Dieu.
» Car ils ne s'en eloignent, dit-il, que » parce qu'ils se l'imaginent fâcheux & » severe, au lieu qu'il est tout plein de » bonté; que parce qu'ils le regardent » comme dur & inexorable, au lieu » qu'il est tout plein de misericorde; » que parce qu'ils se le figurent cruel » & terrible, au lieu qu'il est tout aimable. Ainsi l'iniquité ment contre » elle-même en se formant une idée de » Dieu toute differente de ce qu'il est.

Bernar. in Can. Serm. 3. n. 2.

C'est donc obéir à Dieu que de desirer, de rechercher, d'embrasser les moyens de participer à ses biens, & d'attirer les graces qui nous y preparent, ce qui ne se peut faire que par la priere. Et c'est au contraire un si grand peché de n'avoir pas recours à la mise-

ricorde de Dieu quand on a peché, que les Peres ne craignent pas de dire qu'on irrite plus Dieu par là, que par tous les autres crimes qu'on pourroit avoir commis.

Ainsi il est clair que la priere chretienne n'est pas une action interessée, & qui n'ait point d'autre fin que nous-mêmes. C'est un fruit de l'amour de la justice, de la haine de l'injustice, & de la soumission aux volontés de Dieu & à ses loix. Elle vient de Dieu, elle tend à Dieu; & c'est ce qui fait son merite. Toute autre priere, quelle qu'elle fût, ne seroit point celle que Dieu a promis d'exaucer: & comme elle auroit un autre principe que la charité, elle seroit incapable de toucher le cœur de Dieu, qui ne se tient honoré que par la charité: *Non colitur Deus nisi amando.*

CHAPITRE II.

Seconde disposition necessaire à la priere: Pauvreté ou abaissement du cœur qui vient du sentiment de ses miseres.

Saint Augustin met cette difference entre Adam innocent & Adam coupable

coupable, c'est-à-dire, entre l'état de la justice où il a été créé, & l'état du peché où il est tombé, qu'Adam innocent ne prioit point proprement, & que ses mouvemens vers Dieu n'étoient que des mouvemens d'admiration, de louange, & d'action de grace; au lieu qu'Adam pecheur & banni du paradis, pousse des cris continuels vers Dieu, dans la douleur & le ressentiment de ses miseres : ce qui fait que Dieu, qui s'étoit éloigné de lui à cause de son orgueil, s'en rapproche en le voyant abbattu & humilié. *In paradiso non clamabas, sed laudabas; non gemebas, sed fruebaris. Foris positus clama. Propinquat tribulatio qui deseruit superbientem.* Ainsi la priere des enfans d'Adam est proprement un cri du cœur pressé du joug du peché & accablé des miseres de cette vie. Et comme c'est la charité qui le rend sensible au peché & aux miseres qui en naissent, c'est elle aussi qui lui fait pousser ces cris à Dieu pour lui demander misericorde & pour implorer son secours.

In Ps. 29. c. narr. 2.

Mais afin que la misere des hommes leur fasse pousser ces cris qui font la veritable priere, il faut qu'ils la con-

noiſſent, & qu'ils la ſentent ; car on ne crie point du tout quand on ne connoît point du tout ſa miſere, ou que l'on n'en a point de ſentiment, & l'on crie à proportion qu'on la connoît & qu'on la ſent. C'eſt la ſource de toutes ces prieres enflammées que l'on trouve par tout dans les Pſeaumes du Prophete Roi, à qui il donne lui-même le nom de *clameurs*, de *cris*, & de *rugiſſemens*, pour montrer de quelle ſource elles partoient. Car il n'y a rien de plus touchant que de voir de quelle ſorte il exprime cette playe & cette extrême miſere qu'il reſſentoit au dedans de lui. Tantôt il ſe conſidere comme un pauvre & un mendiant : *Ego autem mendicus ſum & pauper* : tantôt comme un malade
Pſ. 30. qui languit dans la douleur : *Defecit in dolore vita mea* : tantôt comme un
Pſ. 41. homme dont tous les os ſont briſez & tout deſſechez : *Dum confringuntur*
Pſ. 101 *oſſa mea* : *Oſſa mea ſicut cremium aruerunt* : tantôt comme ayant l'eſprit tout ſaiſi de frayeur, & tout obſcurci de
Pſ. 54. tenebres : *Timor & tremor venerunt ſuper me, & contexerunt me tenebræ* : tantôt comme un homme engloûti dans les abîmes, & ſubmergé par la

tempête : *Veni in altitudinem maris & tempestas demersit me.* Ps. 68.

Mais pour marquer plus distinctement ce que comprend cette vûë, & quels sentimens elle doit produire, il faut sçavoir que l'état du peché, où nous sommes nez, enferme une corruption en quelque sorte infinie, parce qu'il n'y a point de peché que cette corruption ne soit capable de produire, & dont elle ne contienne le principe & la racine. Elle renferme une incapacité de tout bien, une pente à tout mal, une privation de tout droit aux lumieres & aux graces de Dieu. De sorte que lorsque Dieu en donne maintenant aux hommes, ils n'ont point de droit ni à celles qu'ils reçoivent, ni à celles qui sont necessaires pour y persever.

Car quoique Dieu par les diverses graces qu'il fait aux hommes en délivre quelques-uns de cette extrêmité de misere, ils ne perseverent neanmoins dans la justice qu'ils ont reçûë, que par un secours special qu'ils ne meritent point, comme le Concile de Trente le definit.

Ainsi quelques riches qu'ils soient des dons de la grace, ils ne doivent

pas laisser de se regarder comme pauvres & miserables. Et ils le sont en effet, parce que ces dons ne sont point à eux, & qu'il n'y a que le peché & le mensonge qui leur appartiennent par leur nature. *Personne*, dit le Concile d'Orange aprés saint Augustin, *n'a de soi même que le mensonge & le peché; & tout ce que nous avons de justice & de verité vient de cette source dont nous devons être alterez en cette vie, afin qu'étant alterez des gouttes qui en decoulent, nous ne tombions pas dans la défaillance.* NEMO *habet de suo nisi mendacium & peccatum. Quidquid autem habemus justitiæ & veritatis ex illo fonte est, quem debemus sitire in hac ermo, ut ejus quasi guttis irrorati non deficiamus in via.*

Conc. Arauf. 29. Aug. tract. 5 in Jo.

Les hommes sont même bien plus pauvres des dons de la grace que les pauvres ne le sont des biens exterieurs. Car les pauvres au moins sentent qu'ils sont pauvres: mais nous ne sentons pas notre pauvreté spirituelle. Ils n'ont pas besoin de nous pour venir à nous: mais nous avons besoin de Dieu pour aller à Dieu. Ce sont eux-mêmes qui nous parlent; & nous ne formons pas leurs demandes; mais nous ne sçau-

rions ni parler à Dieu ; ni le prier, s'il ne parle en nous & ne prie en nous. *Comme on ne sçauroit croire*, dit saint Augustin, *sans l'esprit de foi, on ne sçauroit aussi prier d'une maniere qui soit utile, sans l'esprit de prier :* SICUT *sine spiritu fidei non es quidpiam recte crediturus ita sine spiritu orationis non es quidpiam salubriter oraturus.* Aug. Ep. 105.

Cette pauvreté commune à tous les pecheurs est encore beaucoup augmentée par les pechez particuliers dont chacun se sent coupable par le mauvais usage des graces & des bienfaits de Dieu, & par tous les fruits malheureux que la concupiscence a produits en eux.

C'est par la vûë de toutes ces miseres que Saint Bernard enseigne que l'on parvient à l'humilité, qui peut seule attirer la misericorde de Dieu.

» L'ame, dit-il, ne sçauroit rien » trouver de plus vif ni de plus pro» pre pour s'humilier, que de se voir » telle qu'elle est dans la verité, pour» vû qu'elle ne se dissimule point ses » miseres, qu'elle n'use point de dé» guisement, qu'elle se mette devant » ses yeux, qu'elle ne s'éloigne point » de soi-même. Car comment pour- In Cant. Ser. 36.

» roit-elle ne pas entrer dans les sen-
» timens d'une veritable humilité par
» cette connoissance de soi-même,
» en se voyant chargée de pechez,
» accablée sous le poids d'un corps
» mortel, embarassée des soins terre-
» stres, infectée de la bouë des desirs
» charnels, aveugle, courbée, mala-
» de, engagée dans mille erreurs, ex-
» posée à mille perils, travaillée de
» mille craintes, inquiettée de mille
» difficultez, sujette à mille soupçons,
» chargée de mille necessitez, portée
» d'elle-même au vice, sans force pour
» les vertus ? Comment l'orgueil se
» pourroit-il mêler dans cette vûë ?
» Comment pourroit-elle lever la tête
» dans un si malheureux état ? Que
» peut-elle faire que d'avoir recours à
» ses larmes & à ses gemissemens, &
» de se tourner vers Dieu, en lui di-
» sant : Mon Dieu, guerissez mon ame,
» parce que j'ai peché contre vous.

Il faut donc que la vûë de ces veritez nous fasse entrer dans un profond abaissement d'esprit & de cœur, & que nous regardant comme entierement indigne des graces de Dieu, nous ne fondions l'esperance que nous devons avoir de les obtenir, que sur la seule mi-

ſericorde de Dieu, en diſant avec Daniel ? *Neque enim in juſtificationibus noſtris proſternimus preces noſtras ante faciem tuam, ſed in miſerationibus tuis multis.* c. 9. v. 8.

Il faut par conſéquent ne faire aucun état ni des talens naturels, ni des avantages exterieurs que l'on peut avoir, puiſqu'outre qu'ils ne ſont pas à nous, aucun de ces biens ne nous ſçauroit delivrer de cette miſere inſeparable de notre état, & qu'il y en a même beaucoup qui l'augmentent. Ainſi en nous préſentant devant Dieu dans la priere, nous devons nous regarder dans une nudité de tout bien, dans une privation de tout appui humain & de tout ſujet de confiance qui ſoit tirée de nous-mêmes.

C'eſt une partie de cette pauvreté que les Peres nous repreſentent comme une diſpoſition neceſſaire à la priere. Et c'eſt même une priere & une priere excellente, que de ſe preſenter à Dieu dans cet état; en lui expoſant les playes de ſon ame comme le Lazare faiſoit celles de ſon corps, & en lui diſant ſeulement avec le Prophete : *Vide Domine & conſidera quoniam facta ſum vilis.* Thren. 8. 22.

Mais ce qui soüille la plûpart des prieres que les hommes font, est qu'ils paroissent au contraire devant Dieu avec un esprit élevé, qu'ils portent à la priere un cœur tout plein d'estime & de complaisance pour eux-mêmes, une fierté interieure, une confiance secrete ou dans eux-mêmes, ou dans les biens exterieurs qu'ils possedent; en se croyant par-là audessus des autres. Ainsi quoiqu'ils protestent de bouche qu'ils n'ont point de droit aux graces de Dieu, la présomption interieure & l'élevation de cœur que Dieu voit en eux dementent ces protestations, & s'opposent à l'effet de leurs prieres; puisque selon saint Augustin, c'est la pauvreté interieure qui les rend efficaces & capables d'être exaucées. *Considerez*, dit-il, *que le Prophete met le merite qui lui fait esperer d'être exaucé, en ce qu'il est pauvre & dépourvû de tout bien. C'est à vous à voir si vous êtes dans cette disposition de pauvreté & d'indigence. Car si vous n'y êtes pas, vous ne serez pas exaucé. Retranchez ce qu'il y a en vous, ou autour de vous qui vous puisse être un sujet de confiance & de présomption, & ne vous appuyez que sur Dieu seul.* VIDETE *quia me-*

In Ps. 68.

ritum exauditionis suæ in eo posuit ut diceret. Quoniam egenus sum & pauper. Observa ne non sis egenus & inops. Si non fueris, non exaudieris. Quidquid cum te, vel ante, nude possis præsumere, abjice à te, & tota præsumptio tua Deus sit.

CHAPITRE III.

Ce que doivent faire ceux qui n'ont point ou qui ne sentent point en eux cette disposition de pauvreté & d'abbaissement.

CEux qui voudront faire reflexion sur cette humiliation profonde qui doit accompagner nos prieres, & qui doit naître du sentiment de notre pauvreté & de notre misere spirituelle, ne seront point étonnez de voir qu'il y en ait si peu qui soient exaucées; parce qu'il y en a très-peu qui soient faites avec cette disposition. Mais comme chacun doit tendre à être exaucé, & que le même devoir de Justice qui nous oblige de prier nous oblige aussi de nous mettre dans l'état & dans les dispositions qui peuvent rendre

nos prieres efficaces, il faut que ſi on ne les ſent point en ſoi on tâche de les acquerir, & que l'on prenne pour cela les moyens que la foi & la raiſon nous preſcrivent.

Suppoſons donc, ce qui n'eſt que trop ordinaire, qu'un homme ne trouve point en ſoi ces vûës & ces ſentimens qu'il devroit avoir; qu'il connoiſſe peu ſes pechez & ſes miſeres tant communes que particulieres; qu'il en ſoit peu touché; qu'il le ſoit au contraire beaucoup des choſes du monde?

Qu'il ſente en ſoi une élevation de cœur, qui le porte à deſirer les honneurs, qui l'éloigne de tout ce qui le rabaiſſe & l'humilie; qu'il ſe ſente porté à ſe preferer aux autres; qu'il n'éprouve en ſoi que de l'inſtabilité & de la froideur lorſqu'il ſe preſente devant Dieu; comme ſi ſa ſouveraine pureté le rejettoit & ne le pouvoit ſouffrir devant elle; qu'il ait ſujet de croire que ſa froideur & ſon inſenſibilité ne ſont point de celles que les perſonnes qui ſont le plus à Dieu éprouvent quelquefois; & qu'il y ait toute ſorte d'apparence qu'elles ayent pour ſource le relâchement de ſa vie & de

ſes attaches aux créatures ; qu'il ait ſeulement au fond du cœur quelque deſir d'être à Dieu, & de faire tout ce qui eſt neceſſaire pour cela.

Cette diſpoſition n'eſt que trop commune, & elle eſt même dans tout le monde en quelque degré. Car il s'en faut bien que les perſonnes mêmes vertueuſes n'ayent le cœur auſſi humilié devant Dieu que la profondeur de leur miſere le demanderoit. Il y en a peu qui ne ſoient encore ſenſibles aux louanges & aux mépris des hommes, & qui n'ayent quelque ambition ſecrete dans le cœur. Ainſi tout le monde a interêt de s'inſtruire de ce qu'il faut faire dans cette privation du ſentiment de ſa pauvreté, qui ſemble mettre hors d'état de prier Dieu.

Pour conſoler donc ceux qui ſe trouvent dans cet état penible, & dans tous les autres de même genre, il faut leur faire remarquer qu'on peut être en deux manieres dans une diſpoſition interieure, l'une par ſentiment, l'autre par foi.

Ceux qui ſont touchez, par exemple, de leur pauvreté & de leur miſere interieure, y ſont par ſentiment. Ceux qui la croyent, qui la reconnoiſ-

sent devant Dieu, dont l'esprit en est réellement convaincu, & qui ont une volonté effective de faire ce que la lumiere de la verité leur prescrit dans cet état y sont par foi; c'est-à-dire, par une lumiere de Dieu & une impression de la grace sur leur cœur, mais d'une grace qui ne va pas jusqu'à se faire sentir.

Or encore que la premiere sorte de pauvreté soit très-utile pour rendre nos prieres efficaces; il est certain néanmoins qu'elle n'y est pas absolument necessaire; & que Dieu ne rejette pas les prieres qui sont faites avec cette autre pauvreté, qui n'est pas accompagnée de mouvemens sensibles, pourvû qu'elle naisse effectivement de la foi, & que ce ne soit pas un pur effet de la raison & de l'amour propre.

Il est vrai que la raison seule conduite & appliquée par l'amour propre, peut produire en nous quelque chose de fort semblable à ce que nous avons appellé une pauvreté de foi; c'est-à-dire, qu'elle nous peut faire connoître & confesser nos miseres, former des pensées & prononcer des paroles d'humilité, pousser des gemis-

femens, avouer notre orgueil; afin d'obtenir de Dieu ce que nous lui demandons.

Mais comme il est certain aussi que nous ne sçaurions distinguer avec évidence le fond de notre cœur & le principe de nos actions, il faut toujours faire ce que la verité nous prescrit, & souffrir humblement l'incertitude où il nous laisse à l'égard de ce qui nous fait agir.

Or ce que la verité prescrit à ceux qui sont privez du sentiment de leur pauvreté, qui sentent au contraire un grand fond de présomption & d'orgueil, est de reconnoître leur misere devant Dieu, de tâcher de s'en convaincre en s'y appliquant, de regarder même ces tenebres où ils se trouvent: & cette privation de lumiere & de sentiment comme un excès de pauvreté & de misere, qui les met au plus bas état des Chrétiens, & qui ne laisse au dessous d'eux que ceux qui ne font pas même reflexion, qu'ils sont insensibles, & qui ne le veulent pas reconnoître.

Il faut donc que celui qui se trouve dans cet état, se presente à Dieu comme un malade, comme un para-

lytique, comme un aveugle qui ne connoît point & ne sent point la grandeur de ses maux ; qu'il emprunte les paroles de ceux qui les ont & connus & sentis, qu'il approuve interieurement la verité de ces paroles, qu'il y consente & qu'il prie Dieu de les imprimer dans son cœur.

Mais il ne faut pas se contenter de ces protestations. Il faut faire resolution en même tems d'user des remedes utiles pour nous tirer de cet état. Et le principal de ces remedes est de s'éloigner effectivement des choses qui nous peuvent entretenir. C'est pourquoi au même tems que saint Ambroise console les gens du monde, en leur montrant que leurs prieres peuvent être exaucées de Dieu par l'exemple des Israëlites qui furent exaucez lorsqu'ils étoient encore assujettis aux Egyptiens, il y ajoute neanmoins cette condition : *Pourvû qu'ils haïssent la boüe d'Egypte, & qu'ils évitent de s'engager dans les choses terrestres & perissables :* Si Ægyptum *lutum oderint & operari terrena declinent.*

In Ps. 118.

Il faut donc que ces personnes pour se rendre dignes d'être exaucées, se

ſeparent autant qu'elles peuvent des divertiſſemens, des plaiſirs, du tumulte des affaires du monde; qu'elles tâchent de pratiquer la retraite, d'appaiſer l'agitation de leur eſprit, de s'accoutumer peu à peu de rentrer en elles-mêmes, de s'appliquer à la lecture & particulierement à celle des livres qui apprenent le plus à ſe connoître, de s'entretenir ſouvent des objets qui repriment le plus les paſſions, comme la mort, le jugement & l'enfer.

Il faut qu'elles veillent particulierement ſur elles-mêmes, & qu'elles ne ſe rebutent pas de la peine qu'elles y trouveront d'abord, & ſur tout qu'elles ſe rendent exactes & fidelles à tous leurs devoirs.

Elles doivent encore examiner avec tout le ſoin qui leur eſt poſſible, s'il n'y a point en effet quelque attache criminelle, quelque peché ſecret qu'elles ne veulent pas voir, & qui ſoit cauſe que Dieu ſe retire d'elles, & qu'il laiſſe leur cœur dans cette dureté.

Que ſi nonobſtant cette recherche faite de bonne foi & avec humilité, nonobſtant la pratique fidelle de tous ces remedes, elles ne laiſſent pas de

se trouver dans les mêmes obscuritez & les mêmes privations de sentiment, elles ne doivent jamais regarder cet état comme une voye éminente & élevée, ni comme un état noble & parfait, mais comme un avertissement continuel que Dieu leur donne de s'humilier en tout, de mortifier leur orgueil, d'être plus fidelles dans leurs devoirs. Et en avoüant humblement devant Dieu qu'elles meritent d'être traitées de la sorte, en le priant humblement de leur rendre la joye de sa grace salutaire, elles doivent se fortifier dans la résolution de suivre Dieu jusqu'à la mort dans ces obscurités & dans ces tenebres, quand il ne lui plairoit pas de les consoler jamais en cette vie.



CHAPITRE IV.

Troisième Condition de la Priere : Desir & soif de la Justice.

LA pauvreté chrétienne ayant deux objets, les biens de la terre, & les biens du Ciel, elle produit en nous des mouvemens fort differens à l'égard des uns & des autres. Elle nous separe des uns; elle nous fait soupirer après les autres. On participe d'autant plus à la pauvreté spirituelle à l'égard des biens du monde, qu'on les desire moins, & qu'on se soucie moins d'en être privé; & l'on participe d'autant plus à la pauvreté spirituelle à l'égard des biens du Ciel, qu'on les desire avec plus d'ardeur, & qu'on en sent davantage la privation. L'un & l'autre effet de cette pauvreté spirituelle est necessaire à la priere chrétienne selon les Peres. Il y faut porter un cœur vuide des desirs du monde, & plein des desirs de Dieu & de ses graces : & rien n'en empêche plus l'effet qu'une disposition contraire, c'est-à-dire, qu'une soif ardente des choses du monde, & un dégoût de celles de Dieu.

C'est ce que saint Augustin nous enseigne sur ces paroles : *Dieu exauce les pauvres. Il ne les exauceroit pas*, dit-il, *s'ils n'étoient pauvres. Soyez donc pauvres, si vous voulez être exaucés. Que ce soit le sentiment douloureux de votre pauvreté qui vous fasse crier, & non le degoût :* DOLOR *de te clamet, non fastidium.*

In Ps. 68.

Mais en quoi consiste cette pauvreté ? *C'est*, dit ce saint Docteur, *à concevoir que nous ne sçaurions être que pauvres tant que nous ne possedons pas celui qui peut seul nous rendre riches.* UT INTELLIGAS *te tamdiu esse pauperem, quamdiu non habes illum qui te faciat divitem.* CAR *quelqu'autre chose que nous possedions sans lui, nous ne faisons qu'étendre & élargir le vuide de notre cœur :* QUIDQUID *enim aliud habueris sine ipso, latiùs inanis eris.*

In Ps. 33.

In Ps. 85.

C'est ce qui lui fait conclure que tout vrai Chrétien est pauvre & se croit pauvre quelques richesses temporelles qu'il possede, parce qu'il méprise ces richesses, & qu'il ne fait état que de celles du Ciel qu'il n'a pas.
» C'est, dit-il, tout le Corps de Jesus-
» Christ, qui dit dans le Pseaume :
» Je suis pauvre & afflige. Car quel-

In Ps. 68.

» que riches que soient les Chrétiens, » ils sont pauvres s'ils sont Chrétiens; » parce qu'en comparaison des richesses divines, dont ils esperent jouir » dans le Ciel, toutes celles qu'ils » peuvent posseder en cette vie ne leur » tiennent lieu que de sable & de poussiere. » *Prorsus si Christiani sunt, pauperes sunt. In comparatione divitiarum cælestium quas sperant, omne aurum suum arenas deputant.*

Enfin c'est par ce même sentiment que dans cette excellente Lettre qu'il a écrite à une Dame nommée Proba, il lui recommande de prier comme veuve désolée & pauvre, & lui montre que tous ceux qui prient, doivent se presenter à Dieu dans cet état de pauvreté, d'abandonnement, & de désolation. » Puisque toute ame chré- » tienne, lui dit-il, doit reconnoî- » tre qu'étant absente & séparée de » Dieu, elle est seule & abandonnée, » que fait-elle autre chose par ses prie- » res, que de représenter à Dieu sa » viduité & son abandonnement? Priez » donc comme veuve, puisque vous » ne voyez pas encore celui dont vous » demandez le secours; Et quelques » richesses que vous possediez, priez

Ep. 121.

» comme pauvre ; car vous ne jouiſ-
» ſez pas encore de ces vrayes richeſ-
» ſes du ſiécle à venir où l'on ne peut
» plus ſouffrir de pertes. Quoique vous
» ayez des enfans, des enfans de vos
» enfans & une famille nombreuſe ;
» ne laiſſez pas de prier comme étant
» abandonnée, puiſqu'il n'y a rien que
» d'incertain dans toutes les choſes
» temporelles, lors même que Dieu
» nous les conſerve pour notre con-
» ſolation juſqu'à la fin de notre vie.
» Si vous cherchez donc les choſes
» d'enhaut, & ſi vous les goûtez com-
» me vous devez, ne deſirez que les
» choſes immuables & éternelles. Et
» parce que vous ne les avez pas en-
» core, eſtimez-vous ſeule & abandon-
» née, quoique toute votre famille ſe
» porte bien, & qu'elle vous rende
» l'obéiſſance qu'elle vous doit. »

C'eſt-à-dire en un mot, qu'on ne ſçauroit prier comme il faut ſi l'on n'eſt touché d'un deſir ſincere d'être à Dieu, ſi l'on n'a une faim & une ſoif de la Juſtice dont la poſſeſſion fera notre veritable felicité, & que c'eſt en vain qu'on prétend obtenir quelque choſe de lui lorſqu'on ne tend qu'au monde, qu'on ne reſpire que

le monde, qu'on s'y trouve bien, qu'on n'a des prétentions que pour s'y établir, & qu'on y rapporte tous ses desirs & toutes ses actions. Dieu ne rassasie que ceux qui sont affamez de la Justice. C'est le seul désir qu'il s'est obligé de contenter. Et s'il nous accorde d'autres choses, ou ce n'est pas par un dessein de misericorde, ou c'est par rapport à cette unique fin à laquelle nous devons rapporter toutes nos prieres.

Mais si c'est être pauvre que de desirer les biens du Ciel, & si cette pauvreté suffit pour être exaucé, d'où vient donc que tout le monde ne l'est pas ? puisqu'il semble qu'il n'y a personne qui adresse des prieres à Dieu pour en obtenir des graces, qui ne desire les graces qu'il lui demande; & s'il les desire il reconnoît qu'il est pauvre.

On en peut apporter diverses causes :

Premierement, ce desir marqué par les prieres, n'est souvent que conçu; c'est-à-dire, qu'il n'est que dans l'esprit, & non dans le cœur.

2. S'il est dans le cœur, il n'y est souvent que comme un desir humain,

qui ſe termine à notre interêt, & non pas comme un veritable deſir de la Juſtice. Car il ſe peut fort bien faire que nous deſirions humainement la grace comme une qualité qui nous releve, qui nous diſtingue de ceux que Dieu ne favoriſe pas d'une maniere ſi particuliere ; comme un moyen d'éviter les maux de l'autre vie, en ne les craignant que par une crainte purement humaine.

3. Lors même qu'il eſt dans le cœur & qu'il eſt un effet de grace, il y eſt ſouvent étouffé par un deſir contraire & plus effectif que Dieu y voit. Nous ne voudrions pas que Dieu nous exauçât ſi tôt, parce que nous voulons demeurer attachez à nos plaiſirs & à nos paſſions. Nous ne voulons point ſouffrir les violences neceſſaires pour ſortir de nos miſeres. Nous voudrions que cette délivrance ne nous coûtât rien, & qu'elle ſe fît ſans effort & ſans peine. Ce n'eſt pas là la voye ordinaire de Dieu. Il faut vouloir obtenir ces graces ſelon ſes voyes, & non pas ſelon les nôtres.

Ce ſont ces deſirs cachez dans le cœur & oppoſez à ceux que nous exprimons dans nos prieres, qui ſont

le plus grand obstacle aux graces de Dieu. Car Dieu nous traite selon les desirs qui nous dominent ; & nous n'avons pas sujet d'esperer qu'il nous accorde ce que nous lui demandons, lorsqu'il voit que nous sommes résolus de suivre nos passions. Ce qui fait dire à saint Paul : *Que celui qui invoque le nom du Seigneur se retire de toute iniquité.* Ad Tit. 2. 2.

Mais parce qu'il arrive souvent que nous nous dissimulons à nous mêmes ces desirs, & qu'au même tems que nous les avons & qu'ils regnent dans nous, nous faisons en sorte que nous les ignorons, & que nous ne les voyons point distinctement, de peur d'être obligez de les contredire ; ce que nous devons faire dans toutes nos prieres est d'y exposer nos cœurs à Dieu, & de le prier de nous purifier de nos pechez cachez ; d'éclairer nos tenebres, & de ne pas permettre que nous nous trompions nous-mêmes.

Comme nous ne distinguons donc point ordinairement, ni la vraye nature des desirs que nous marquons par nos prieres, ni le degré où ils sont ; la connoissance de l'imperfection qui s'y peut rencontrer nous oblige à plusieurs choses.

Elle nous oblige à demander à Dieu avec ſentimens, ou au moins par la lumiere de la foi, qu'il nous donne ce veritable deſir de la Juſtice, ſi nous ne l'avons pas, & qu'il l'augmente & le purifie, ſi nous l'avons.

Elle nous oblige à nous entretenir ſouvent du néant, du vuide, de l'inſtabilité des choſes de la terre, de la grandeur & de la ſolidité des biens de Dieu.

Elle nous oblige à détourner notre eſprit de tout ce qui le remplit du monde, de tout ce qui agrandit le monde à nos yeux, & à l'appliquer aux objets qui l'en peuvent détacher.

Enfin elle nous oblige à nourrir, à entretenir, à augmenter le deſir de la Juſtice; & à ſouſtraire au contraire aux deſirs du monde tout ce qui y peut ſervir d'aliment.

En pratiquant avec fidelité ces exercices dans la ſuite des actions de la journée, on peut avoir quelque confiance que les deſirs que nous exprimons à Dieu dans nos prieres, ſont veritables, ſoit qu'ils ſoient accompagnez de mouvemens ſenſibles, ſoit qu'ils ne le ſoient pas. Car ayant des effets réels, qui ne peuvent proceder

de l'eſprit ſeul ; ſans que la volonté y prenne part, il eſt certain que ce ne ſont point de ſimples penſées. Ainſi l'on a ſujet d'eſperer qu'en continuant de prier Dieu en cette maniere, on obtiendra de lui ce qui eſt neceſſaire pour notre ſalut, qui n'eſt pas toujours ce que nous avons préciſement dans l'eſprit, mais ce que Dieu juge nous y être plus utile.

CHAPITRE V.

Quatriéme condition de la Priere : Attention à Dieu, où il eſt parlé des diſtractions qui la troublent.

TOut le monde ſçait qu'il faut être attentif à ſes prieres, & que c'eſt un reſpect que l'on doit à Dieu, de ne penſer pas à d'autres choſes lorſque l'on eſt en ſa preſence, & qu'on lui parle. Ainſi il n'y a perſonne qui ne condamne les diſtractions volontaires, & qui ne reconnoiſſe qu'elles renferment une inſolence & un mépris de Dieu, qui bien loin d'attirer ſes graces, les éloigne de nous & nous rend dignes de ſa colere.

On convient encore qu'il faut mettre au rang des diſtractions volontaires

celles qui viennent du peu de soin que l'on a de se recueïllir en commençant ses prieres ; & qu'ainsi ceux qui tombent dans ces sortes de distractions doivent s'appliquer ces paroles de saint Cyprien : » C'est une
Cypr. de Or. » extrême négligence lorsqu'on est » prosterné devant Dieu, de se laisser » aller à des pensées impertinentes & » profanes, comme si quelqu'autre » pensée devoit alors occuper notre » esprit, que celle que c'est à Dieu » que nous parlons. Comment pou-» vez-vous demander à Dieu qu'il » vous écoute, si vous ne vous écoutez » pas vous-mêmes. Vous voulez que » Dieu se souvienne de vous, lorsque vous vous oubliez vous-même. » Qu'est-ce que prier en cette sorte, « sinon ne se point donner de garde » de l'ennemi, mais lui donner entrée » dans son cœur ?

Il seroit donc bien necessaire qu'avant que de se présenter devant Dieu dans la priere, on s'y préparât, en méditant ces belles paroles de Saint Bernard : » Il y en a qui éprouvent
Serm. 2. 5. de vi. » dans la priere une secheresse & une » stupidité d'esprit, ensorte qu'ils ne » songent presque pas à ce qu'ils di-

» sent, ni à qui ils parlent. Et la rai-
» son est, qu'ils s'appliquent à cet
» exercice par coûtume & sans la re-
» verence & le soin qu'ils devroient
» y apporter. Car que devroit avoir
» dans l'esprit celui qui commence à
» prier, sinon ces paroles du Prophe-
» te : *J'entrerai dans le lieu du taber-*
» *nacle admirable, jusqu'à la maison*
» *de Dieu*? C'est à-dire ; qu'au tems
» de la priere on devroit entrer en
» esprit dans l'assemblée des bienheu-
» reux, où le Roi des Rois est assis
» sur un trône brillant comme les étoi-
» les, & est environné d'un nombre
» innombrable d'Esprits bienheureux.
» Avec quelle reverence, avec quelle
» crainte, avec quelle humilité, ne
» devroit point se presenter en ce lieu
» si saint, une vile grenoüille qui
» sort de son marais ? De quels sen-
» timens de frayeur & d'abaissemens
» ne devroit-on pas être penetré ? Et
» combien l'esprit d'un homme mise-
» rable, qui paroît en la présence des
» Anges & devant les Justes & les
» Saints, devroit-il être touché de
» sentimens de frayeur & d'humilité,
» afin de s'appliquer tout entier à la
» Majesté de Dieu.

Mais parce que la foiblesse de l'homme est si grande, qu'avec toutes ces préparations on on ne laisse pas d'éprouver encore des égaremens d'esprit, on a coutume de consoler ceux qui y tombent malgré eux par ces paroles de saint Augustin: *Dieu est si bon qu'il n'a pas égard à nos distractions, lorsqu'elles sont involontaires; qu'il tolere les imperfections où nous nous laissons aller en sa presence; qu'il attend que nous fassions une bonne priere pour nous combler de ses graces; & que si nous sommes assez heureux pour lui en faire une qui soit telle qu'il la demande, il la reçoit avec agrément, & il oublie toutes celles que nous avons faites sans attention.*

In Ps. 85.

Cette doctrine de saint Augustin se doit entendre, comme il le marque expressément, des distractions involontaires. Mais parce que quoi qu'involontaires en elles-mêmes, elles peuvent néanmoins être volontaires dans leur principe, il ne faut pas confondre toutes les distractions, ni en juger de la même sorte, & l'on doit avoir beaucoup plus de scrupule des unes que des autres, s'en humilier davantage, & s'appliquer plus à remedier à ce qui les cause.

Car il y en a, & ce sont les plus communes, qui sont des effets de la dissipation & de l'épanchement du cœur après les inutilitez & les amusemens du monde qui sont produites par le desordre des passions, & qui sont les suites naturelles d'une vie molle & relâchée.

Celles que les gens du monde éprouvent sont d'ordinaire de cette nature. Ils sont presque tous plongez dans cette vie relâchée, & il y en a très-peu qui prennent soin de se recueillir, de se détacher de l'amour des créatures, de regler leur vie aussi exactement qu'elle le doit être, d'avoir Dieu present dans toutes leurs actions. Après cela faut-il s'étonner s'ils ont peu d'attention dans leurs prieres? Il faudroit s'étonner au contraire s'ils y en avoient, & si leur cœur si embarassé dans les soins du monde, si rempli des objets de ses passions, s'en pouvoit dégager tout d'un coup dans les tems qu'ils veulent s'appliquer à Dieu.

Qui ne voit que l'on n'est la plûpart du tems distrait dans ses prieres, que parce qu'on y apporte un esprit tout dissipé, que l'on donne dans le reste de sa vie trop de liberté à ses sens &

à ses pensées, qu'on entretient son esprit d'une infinité de curiositez inutiles, qu'on s'occupe à mille choses dont on devroit se séparer, qu'on est appliqué à des fonctions ausquelles on n'est point appellé, & pour lesquelles par conséquent on n'a point de graces? Qui ne voit enfin qu'il y a une infinité de gens qui se trompent sur leur etat, qui sont dans des places où leur seule ambition les a portez, qui ne font point de scrupule de bien des choses qui sont criminelles, & qui éloignent par là continuellement les graces de Dieu? Toutes ces personnes peuvent-elles prétendre qu'elles ne donnent aucun lieu à leurs distractions, & qu'elles font tout ce qu'elles peuvent pour les empêcher?

Non-seulement ceux dont je viens de parler, n'ont pas sujet de regarder leurs distractions comme entierement involontaires, mais aussi la plûpart des gens dont la vie est exempte de crimes, & qui sont réellement à Dieu. Car combien y en a-t-il parmi ceux même qui font profession de pieté, qui ne travaillent pas comme ils devroient à se corriger; qui ont encore quantité de petits amusemens &

de petites paſſions ; qui ſont negligens à quantité de devoirs ; qui ſuivent beaucoup leurs inclinations & leurs humeurs, qui donnent trop de liberté à leurs penſées & à leur langue ; qui ſont portez à ſe répandre au dehors ; qui ſont immortifiez, prévenus, précipitez en pluſieurs choſes ; qui ne ſont pas aſſez fidelles dans leurs bonnes reſolutions ; qui ne ſe renferment pas aſſez dans ce que Dieu demande d'eux, qui s'engagent temerairement à pluſieurs choſes ſans avoir conſulté Dieu ? Tous ces défauts & les autres ſemblables éloignant les graces & les conſolations de Dieu, ceux qui s'en ſentent coupables ont ſujet de croire que c'eſt ce qui cauſe en eux cette foule de diſtractions qui les troublent dans leurs prieres.

Auſſi Saint Bernard ne croit point qu'il en faille chercher d'autres raiſons que celle-là. » D'où vient, dit-il, qu'on » voit une telle diſette de graces en » quelques-uns, en même tems quel'on » en voit une telle abondance dans les » autres, puiſque celui qui en eſt le di» ſtributeur n'en eſt ni avare ni dépour» vu ? C'eſt que lorſqu'on n'a point » de vaiſſeaux vuides, il faut par ne- De Aſcenſ. Serm. 5 n. 8.

» cessité que l'on empêche l'huile de
» couler. L'amour du monde se pré-
» sente de tous côtez ; & entre dans
» l'ame avec ses consolations, ou plû-
» tôt avec ses veritables miseres. Il se
» fait ouverture par les portes des sens,
» & il s'empare de l'ame qu'il trouve
» dans une disposition bien differente
» de celle du Prophéte qui disoit :
» *Mon ame a refusé d'être consolée. Je*
» *me suis souvenu de Dieu, & j'ai été*
» *rempli de joye.* Il arrive de là que
» le plaisir de la grace ne sçauroit en-
» trer dans cette ame déja remplie des
» desirs seculiers, parce qu'il n'est pas
» possible de joindre la verité avec la
» vanité, les choses éternelles avec les
» temporelles, les biens spirituels avec
» les corporels, les choses hautes avec
» les choses basses, ni de goûter
» tout ensemble les biens du Ciel
» & ceux de la terre : *Nec miscri*
» *poterunt vera vanis, æterna caducis,*
» *spiritualia corporalibus, summa imis,*
» *ut pariter sapias quæ sursum sunt &*
» *quæ super terram.*

On ne doit pas conclure seulement de-là que beaucoup de ceux qui passent pour gens de bien, & qui le sont en effet, ne doivent pas faire si peu

d'état de leurs distractions qu'ils font ordinairement : mais il semble qu'on en puisse conclure generalement qu'il n'y a personne qui n'ait sujet de s'en humilier, d'en gemir & d'en demander pardon à Dieu. Car si personne ne sçait s'il est digne d'amour ou de haine, & s'il n'a point en lui quelque crime caché qui le rende l'objet de la colere de Dieu, & qui éloigne ses graces; si personne n'est pleinement assuré qu'il est dans l'état où il doit être, qu'il ne s'est point porté aux emplois où il se trouve engagé par des mouvemens humains; si le principe de la plûpart de nos actions nous est inconnu, personne ne sçait par consequent, s'il n'est point cause des distractions, des froideurs, des insensibilitez, des obscurcissemens qu'il éprouve dans ses prieres. Au lieu donc de se mettre au dessus des distractions, de les mépriser de n'en croire pas ses prieres moins bonnes, il est juste que chacun s'humilie de paroître devant Dieu dans un état si indigne de sa Majesté; & qu'il tâche de reparer les défauts dont il est peut-être coupable, par des sentimens d'une juste confusion. C'est de cette maniere que les

Saints ont porté les plus justes & les plus parfaits à considerer leurs distractions. Et saint Augustin entr'autres parlant de personnes qu'il represente dans un si haut degré de vertu, qu'elles ne commettoient aucun des pechez de la langue, ne laisse pas de leur dire pour leur montrer qu'ils ne devoient pas mépriser leurs distractions:

In Ps. 40. » Que faites-vous de vos pensées? » Que faites-vous de cette foule de » desirs revoltez qui excitent du trou» ble dans votre cœur? Vous ne leur » prêtez pas le ministere de vos mem» bres? Je le croi. Mais ces pensées « ne se presentent-elles pas à votre » esprit quand vous êtes prosternez » devant Dieu, que vous abaissez vos » têtes en sa présence, que vous lui » confessez vos pechez, & que vous » l'adorez? Je vois la place de votre » corps: mais je vous demande où » est votre esprit, & s'il est arrêté & » appliqué à celui qu'il adore? N'est» il pas vrai qu'il est souvent emporté » par ces diverses pensées comme par » les flots d'une mer agitée, & que » cette tempête le porte tantôt d'un » côté, tantôt d'un autre? Si vous en » usiez de même avec moi, & qu'en

» me parlant, ou pour me demander » quelque chose, ou simplement pour » m'entretenir, vous me laissiez-là tout » d'un coup pour parler à quelqu'un » de mes valets, n'aurois je pas sujet » de prendre cela pour une injure ? » Voilà cependant ce que vous faites » tous les jours à Dieu. Quelle espe- » rance nous reste-t-il donc en com- » mettant tous les jours ces sortes de » pechez, sinon de ne les défendre pas, » de les confesser à Dieu en lui disant » avec un cœur humble dans l'Oraison » Dominicale : *Pardonnez nous nos of-* » *fenses comme nous pardonnons à ceux* » *qui nous ont offensez.*

Ce même Saint nous porte dans un autre endroit à admirer la bonté, la misericorde, & la patience de Dieu, In Ps. de ce qu'il souffre nos distractions; & 85. il veut que nous nous en écrions à Dieu : *Seigneur vous êtes plein de tendresse & de misericorde, & votre douceur est abondante.* QUIA *tu Domine suavis & mitis, & multæ misericordiæ.*

Ce seroit donc une spiritualité malreglée dans les personnes même les plus parfaites, de regarder leurs distractions avec une entiere indifference,

de croire qu'elles ne doivent pas être pour elles des sujets de gemissement, de confusion & de douleur, de ne pas remercier Dieu de la patience avec laquelle il les souffre, & enfin de s'assurer pleinement qu'elles n'y commettent point de fautes.

Mais ne pourroit-on point dire que Dieu nous ayant donné une imagination telle que nous l'avons, a voulu par consequent que nous en fussions esclaves, & nous réduire par-là dans l'impuissance de nous recüeillir quand nous voulons ? Qu'ainsi le respect que nous devons avoir pour tous ses ordres & toutes ses volontez, nous doit porter à adorer ces chaînes, & à aimer autant l'état de distraction, quand il nous y réduit & qu'il permet que notre imagination nous emporte, que l'attention la plus tranquille que nous pourrions avoir à sa divine présence.

C'est ce qui pourroit venir dans l'esprit de ceux qui ne sont pas assez instruits dans la doctrine de l'Eglise. Mais ceux qui la connoissent plus exactement sçavent que l'on ne peut rien dire de tout cela. Car encore qu'il soit vrai que Dieu nous a donné l'i-

magination, il n'eſt pas vrai néanmoins qu'il nous l'ait donnée dereglée. C'eſt nous-mêmes qui avons cauſé ce déreglement; la revolte de la concupiſcence, qui renferme celle de l'imagination contre la raiſon, étant un effet du peché originel. *Cupiditas tua non eſt opus Dei*, dit ſaint Auguſtin. Ainſi il eſt faux *que Dieu ait voulu que nous fuſſions eſclaves d'une furieuſe.* C'eſt nous-mêmes qui nous en ſommes rendus eſclaves en deſobéiſſant à Dieu, qui vouloit au contraire que nous en fuſſions les maîtres, & qui a ſeulement permis que nous tombaſſions dans cet eſclavage. Il eſt donc faux que cet état ſoit aimable, puiſqu'il eſt dereglé & contraire à l'inſtitution de la nature; & il y auroit une illuſion viſible à aimer ces chaînes, puiſqu'elles ſont de honteux effets de notre peché, quoiqu'on puiſſe adorer la juſtice de celui qui nous y laiſſe.

C'eſt pour cela que ſaint Auguſtin en parlant de cette inſtabilité du cœur, qui ne nous permet pas d'arrêter nos penſées en Dieu, nous exhorte à lui dire: *C'eſt ma maladie qui fait que mon eſprit ne ſçauroit demeurer arrêté.* In Pſ. 85.

Gueriſſez le, & il ſe fixera. Affermiſſez-le, & il demeurera ferme & immobile. Ex ÆGRITUDINE *defluo. Cura, & ſtabo. Confirma, & firmus ero.*

C'eſt par ce même ſentiment qu'il nous exhorte avec le Roi Prophete à une triſteſſe continuelle de ce que notre cœur eſt rempli d'illuſions, & de ce qu'il n'y a point de ſanté dans notre chair. *Que notre ame*, dit-il, *ſoit dans*
In Pſ. *la triſteſſe juſqu'à ce qu'elle ſoit déli-*
87. *vrée d'illuſion, & que notre corps ſoit guéri de ſes maladies.* Mais quelles ſont ces illuſions dont il ſe plaint? Ce ſont celles qui l'empêchent de prier : *A facie illuſionum aliquando vix orare permittitur.* Et pourquoi s'en plaint-il? C'eſt que ces illuſions ſont la peine de notre peché. *L'ame*, dit-il, *qui a perdu la verité a été punie par l'illuſion.* ACCEPIT *pœnam illuſionis, amiſit veritatem.*

Il remarque encore en un autre endroit plus clairement la ſource de tou-
In Pſ. tes ces diſtractions, & les ſentimens
102. que l'on en doit avoir. *Quelle peſenteur*, dit-il, *n'éprouve point notre ame quand elle veut s'élever à Dieu? Combien ce corps mortel & corrompu lui cauſe-t-il d'obſtacles, qui l'entraînent*

vers la terre & la détournent de Dieu ? Quelle foule innombrable de phantômes ne la viennent point troubler ? Or toute cette multitude de pensées qui rongent le cœur de l'homme naissent d'un fond de corruption qui produit en lui comme une infinité de vers. TOTUM *hoc in humano corde velut de vermibus hujus corruptionis scatet.*

Je ne voi donc pas par quelle sorte de spiritualité on pourroit regarder ces distractions d'une autre maniere que ce saint Docteur ne les regarde. Car quand même on auroit sujet de croire qu'on n'y eût point contribué par le relâchement de sa vie, on a toujours lieu de les considerer comme des plaies qui viennent de la corruption de notre origine, & des pechez que nous y avons ajoutez. Et par consequent on a toujours sujet d'en gemir, quoique ce gemissement doive toujours être accompagné de patience & de paix, & que nous devions toujours reconnoître que nous sommes encore très-redevables à Dieu de la grace qu'il nous fait de ne nous point abandonner à ces égaremens, & d'y resister autant que nous le pouvons.

Mais si notre conscience ne nous

convainc au contraire que nous y avons donné lieu par la liberté que nous avons donné jusqu'alors à nos sens & à notre esprit, par nos vaines lectures & nos vaines conversations, par l'ardeur avec laquelle nous nous appliquons aux affaires temporelles, par le peu de soin que nous avons de mortifier nos passions, & enfin par toutes les choses qui conduisent à la dureté du cœur, il ne se faut pas contenter d'en gemir & de s'en accuser devant Dieu, mais il faut remedier efficacement à ce qui les cause. Car puisque la priere est un moyen necessaire pour obtenir ses graces, nous sommes obligez d'éviter tout ce qui en détruit l'efficace & le mérite.

Vide S. Bern. de Alcens. Ser. 2. & 51.

Il est donc juste de prendre alors ces distractions pour un avertissement continuel que Dieu nous donne de nous appliquer à corriger en nous tout ce qui lui peut déplaire, & pour un sujet de craindre que Dieu qui nous y abandonne déja en punition de nos négligences, ne se retire encore davantage de nous; ce qui nous doit puissamment exciter à surmonter nos passions, & à reformer en nous tout ce que nous y connoissons de contraire à Dieu.

Mais il est bon de faire sur ce sujet une reflexion importante pour empêcher qu'on ne porte trop loin ce que nous venons d'établir, qu'il ne faut pas mépriser les distractions, & qu'il est necessaire d'en gemir devant Dieu, & de les regarder comme une suite de nos fautes, ou comme une marque de la corruption de notre nature. C'est qu'il faut distinguer sur ce point deux sortes de tems, celui où l'on souffre actuellement ces distractions, & où l'on doit travailler à les empêcher, & celui où on les considere devant Dieu après qu'elles sont passées, & où il s'agit non de les empêcher, mais d'en juger selon la verité, & de nous purifier des fautes que nous pouvons y avoir faites.

Or tout ce que nous avons dit de ce gemissement qu'elles doivent exciter en nous, ne s'entend que de ce dernier tems dans lequel nous en jugeons devant Dieu, & non du premier. Car quand on est dans la souffrance actuelle des distractions & des mauvaises pensées, comme notre principal devoir alors est d'en détourner l'esprit, il faut éviter tout ce qui les y pourroit imprimer davantage. Or la

tristesse & l'application trop grande à les rejetter le pourroit faire. Ainsi il n'y a rien de plus avantageux en ces rencontres que de pratiquer l'avis que saint Anselme donne à des Religieuses, & à leur directeur nommé Robert, dans une Lettre qu'il leur adresse en commun.

Epist. 133. » Si vous voulez sçavoir, leur dit-il, » comment vous devez resister aux » mauvais désirs & aux mauvaises » pensées, écoutez ce petit avis que » je vous donne, & efforcez-vous de le » pratiquer. N'excitez point dans votre » cœur une espece de combat & de » contestation, par une application » formelle à en bannir ces mauvais de- » sirs & ces mauvaises pensées. Mais » lorsque vous en serez travaillés, tâ- » chez pour les faire évanouir, d'oc- » cuper fortement votre esprit de quel- » que bon desir & de quelque bonne » pensée Car l'unique moyen de chas- » ser de son cœur un mauvais desir & » une mauvaise pensée, est de le rem- » plir d'un desir & d'une pensée qui y » soient contraires. Ainsi la maniere » dont vous devez vous conduire à l'é- » gard des pensées inutiles & des désirs » déreglez est de vous appliquer telle-

» ment à des objets de pieté, que vôtre
» esprit dédaigne même de faire reflexi-
» on sur ces pensées & ces desirs qui
» vous travaillent. Lors donc que vous
» serez appliquez à la priere ou à quel-
» que meditation utile, si vous vous
» sentez alors importunez de pensées
» ausquelles vous ne devez pas consen-
» tir, gardez-vous bien que la peine
» qu'elles vous feront, ne vous fasse
» quitter ce que vous aurez commencé;
» de peur que le diable qui les excite
» n'ait la joye de vous avoir fait aban-
» donner la bonne œuvre que vous a-
» viez commencé. Mais contentez-vous
» de les surmonter en les méprisant,
» comme je viens de vous expliquer.
» Pendant que les méprisant de cette
» maniere vous n'y donnez aucun con-
» sentement, évitez de vous laisser aller
» à des sentimens de douleur & de tris-
» tesse de ce que vous en êtes travail-
» lez, de peur que cette tristesse même
» ne les rappelle à votre memoire, &
» n'en renouvelle l'importunité. Car l'es-
» prit de l'homme est ainsi fait, que ce
» qui lui plaît ou qui l'afflige, lui re-
» vient bien plus souvent en la memoire
» que ce qu'il regarde avec mépris &
» avec dédain.

Voilà l'avis de ce saint Archevêque ; qui ne regle, comme j'ai dit, que la maniere de resister aux distractions presentes ou a celles dont on craint de renouveller la memoire en particulier, mais qu'il n'est nullement contraire à ce jugement veritable que nous en devons porter devant Dieu en les regardant en general, ni aux justes sentimens de confusion ou elles nous doivent faire entrer.

CHAPITRE VI.

De l'utilité qu'on peut tirer des distractions.

ON aura peut-être peine à accorder ce que nous venons de dire des distractions ; avec les maximes qu'on trouve dans plusieurs livres de pieté de ce tems, & même dans des Auteurs que l'on regarde comme fort severes, qui semblent neanmoins avoir pour but de mettre les ames au dessus des distractions, quand elles ne sont pas volontaires, & de les porter à n'en faire point d'état, à ne s'y arrêter point, & à ne croire pas leurs prieres moins agréables à Dieu, lors-

qu'elles n'y sont occupées qu'à combattre leurs distractions, que si elles y étoient remplies de consolation & de ferveur.

Dieu, disent-ils, *aime autant la souffrance des vaines pensées involontaires qui nous attaquent, que les meilleures que nous pouvons former.* Lettr. Chrét. 1. vo

Les écrits de saint François de Sales sont pleins de pareils avis, & il rapporte lui-même avec approbation une parole de sainte Angele de Folligny, *que l'Oraison la plus agreable à Dieu, est celle qui se fait par force & contrainte.* Ce qui a lieu particulierement dans les distractions ausquelles on resiste avec effort. Intr. l. 4. c. 14.

Mais si l'on considere bien l'esprit & l'intention des Saints tant anciens que nouveaux, on trouvera qu'ils s'accordent dans le fond sur ce point, & que la contrarieté apparente de leurs paroles ne vient que de ce que la verité considerée toute entiere ayant une certaine étenduë, les uns en ont representé une partie, & les autres une autre.

Ceux qui nous portent à gémir des distractions, en ont consideré la nature & la source. Car c'est toujours

un dereglement que cette instabilité de notre esprit & de notre cœur. C'est une grande misere. C'est un effet du peché. C'est un état indigne de Dieu & contraire à l'institution de la nature. Et par consequent c'est un état que nous devons haïr, & dont nous devons nous confondre devant Dieu.

Mais ceux qui nous portent à n'y avoir pas d'égard, & qui semblent estimer autant les Oraisons où l'on souffre des distractions, que celles où l'on est plus appliqué à Dieu, ont eu dessein de remedier par-là aux inquietudes excessives de certaines ames, qui s'affligent de leurs distractions par amour propre, qui ne supportent pas avec assez de courage cette croix, & qui ne songent pas à en profiter. Et c'est ce qui les a portez à ne pas tant considerer les distractions en elles-mêmes, que l'état d'une ame qui les souffre avec patience & avec resignation; & qui tâche de se les rendre avantageuses par la maniere dont elle en use.

Il faut donc joindre ces veritez; & non pas détruire les unes par les autres.

Il faut gemir de ses distractions telles

qu'elles soient, mais il faut aussi les supporter avec patience & avec paix.

Il faut reconnoître humblement devant Dieu que c'est avec justice qu'il nous abandonne à l'instabilité de notre esprit. Il faut le remercier de ce qu'il l'arrête dans certaines bornes, & de ce qu'il nous conserve parmi ces égaremens la volonté d'être à lui. Il faut se résoudre à les supporter tant qu'il plaira à Dieu de nous y laisser. Il faut tâcher d'en tirer une connoissance plus vive de l'impuissance & de la foiblesse de l'homme & de la misere de cette vie. Il faut s'en servir pour concevoir mieux, & pour desirer plus ardemment le bonheur de l'autre, où nous ne serons plus ainsi divisez, & où la raison dominera parfaitement sur toutes les puissances de notre ame, comme Dieu dominera parfaitement sur notre raison.

C'est en cette maniere que la souffrance des distractions nous peut être aussi utile que les meilleures pensées, parce qu'elle nous fournit la plus utile de toutes les bonnes pensées, qui est la connoissance de notre néant.

C'est aussi par cette vûë qu'il faut être aussi aise de rapporter de l'Orai-

ſon ſon vaſe vuide que plein ; parce qu'encore que la plenitude ſoit préferable au vuide, & la lumiere aux tenebres, néanmoins le ſentiment de notre vuide & de nos tenebres nous eſt ſouvent plus avantageux que le ſentiment des graces que Dieu nous pourroit donner ; de même qu'encore que la vertu ſoit préferable aux pechez, le ſentiment que l'on a de ſes pechez, eſt meilleur que la connoiſſance que l'on a de ſes vertus. Et c'eſt ce qui donne ſujet de dire : *que l'on croit ſouvent s'en retourner vuide de la priere, lors qu'on eſt en effet rempli de l'eſprit de Dieu.* Car ſi l'on n'en rapporte pas des lumieres & des ſentimens pour les objets que l'on avoit dans l'eſprit, on en rapporte une vive connoiſſance de ſon néant, & une humilité plus profonde, qui ſont les plus grands & les plus utiles dons du Saint Eſprit. Ce qui fait dire à ſaint Gregoire : *que celui qui eſt dépourvû de vertus, eſt ſouvent avantageuſement recompenſé par l'humilité.* VIRTUTIBUS *nudus melius ipſa humilitate veſtitur.*

Mais tant s'en faut qu'il s'enſuive de-là que les diſtractions ne nous doivent

doivent pas être un sujet de gemissement & de douleur ; il s'ensuit au contraire qu'elles ne nous peuvent être utiles qu'autant qu'elles excitent en nous ces gemissemens & cette douleur. Et c'est en cela aussi que saint Augustin met l'avantage que l'on peut tirer de toutes les tentations, dont les distractions font partie : *Hoc est verè tempus fructuosæ mœstitiæ, ut conditionem mortalitatis nostræ, abundantiam tentationum, surreptiones peccatorum, rixas concupiscentiarum contra bonas cogitationes semper tumultuantium doleamus.* C'est *ici le tems*, dit-il, *d'une tristesse salutaire, qui nous fait reconnoître avec douleur la condition de notre mortalité, l'abondance des tentations, les surprises des pechez, le combat des passions, le tumulte des concupiscences contre les bonnes pensées.*



CHAPITRE VII.

Cinquième Condition de la Priere. Confiance en Dieu. Que le défaut de confiance est une des plus ordinaires causes qui en empêche l'effet.

En quoi consiste cette confiance.

ON ne peut nullement douter qu'il ne soit necessaire que nos prieres soient accompagnées de confiance, après ce qu'en dit l'Apôtre S. Jacques en ces termes si précis : *Si quelqu'un de vous manque de sagesse, qu'il la demande à Dieu, qui donne à tous liberalement sans reprocher ce qu'il donne, & la sagesse lui sera donnée : mais qu'il la demande avec foi sans aucun doute. Car celui qui doute est semblable aux flots de la mer qui sont agitez & emportez çà & là par la violence du vent. Il ne faut donc pas que celui-là s'imagine qu'il obtiendra quelque chose du Seigneur.*

Jacq. 1. 5.

Mais cette necessité même nous met dans une obligation étroite de nous instruire de ce qu'enferme cette

confiance. Et c'eſt ce qu'on peut apprendre du mot de *foi*, dont cet Apôtre s'eſt ſervi. Car ce mot ſignifie en ces endroits la foi veritable par laquelle on ſe rend à la parole de Dieu: mais il la ſignifie en tant que la foi embraſſe les veritez ſur leſquelles la confiance doit être fondée. Ainſi pour entrer dans cette diſpoſition de confiance, il ne faut qu'avoir une foi vive de ces veritez, & en être fortement perſuadé.

La premiere de ces veritez eſt, que Dieu peut faire tout ce que nous lui demandons. C'eſt celle que le Lepreux confeſſa par ces paroles qui lui obtinrent ſa guériſon: *Domine ſi vis, potes me mundare.* Il ſemble qu'il n'y ait rien de ſi facile que d'être dans cette diſpoſition. Car qui eſt-ce qui doute de la puiſſance de Dieu? & néanmoins il s'en faut bien que cela ne ſoit. Car il ne s'agit pas ici d'une conviction ſpeculative, mais d'un ſentiment vif de la puiſſance de Dieu, qui entretient notre eſperance: Or il arrive ſouvent que l'eſprit s'arrête tellement à la difficulté de la choſe en ſoi, qu'il n'a aucun égard à la puiſſance de Dieu. On ne dit pas à la

verité que Dieu ne la peut pas faire; mais on ne regarde point sa puissance comme une cause dont on doive attendre rien ; & l'on espere aussi peu les choses qui ne se peuvent faire que par la puissance de Dieu, que si elles étoient absolument impossibles.

La seconde verité que la foi nous enseigne à l'égard des graces de Dieu, qui doivent être le principal objet de nos prieres, est que nous les pouvons bien obtenir de Dieu, mais que nous ne les pouvons avoir par aucun autre moyen. Car la confiance en Dieu doit exclure toute autre confiance, soit en nous-mêmes, soit en quelqu'autre créature que ce soit. Cependant il reste presque toujours au fond du cœur de la plupart des hommes une certaine confiance en eux-mêmes, qui leur fait croire qu'ils seront vertueux quand ils voudront, qu'ils se convertiront quand il leur plaira ; ce qui fait que comme s'ils étoient maîtres de leur conversion, ils la different tant qu'il leur plaît, ils la déterminent à certains tems & à certains âges, & en attendant ce tems & cet âge ils s'abandonnent à leurs désirs.

On ne se présente point assez à Dieu

dans la priere avec les ſentimens de ſon impuiſſance. L'on ne deſeſpere point aſſez de ſoi-même, & l'on n'eſt point aſſez convaincu que nous ne ferons jamais rien de bien, s'il ne nous le fait faire par la puiſſance de ſa grace.

La troiſiéme verité eſt que non-ſeulement nous ſommes aſſurez de la puiſſance de Dieu, mais que nous le ſommes auſſi de ſa volonté en quelque maniere. Car la promeſſe que Jeſus-Chriſt nous a faite, que Dieu nous accordera tout ce que nous demanderons en ſon Nom, eſt une declaration de ſa volonté.

L'aſſurance générale qu'il nous donne, que *quiconque demande reçoit*. OMNIS *qui petit accipit*, en eſt encore une. Et il ne faut même qu'avoir la veritable idée de ſa bonté, pour ne point douter qu'il ne ſoit prêt de recevoir en ſa grace tous ceux qui ſont effectivement convertis; car, comme dit ſaint Auguſtin, Dieu qui ne peut ſouffrir que les pecheurs impenitens demeurent impunis, eſt toujours prêt à recevoir en ſa grace les pecheurs penitens. Ils n'ont qu'à ſe jetter entre ſes bras, il ne les rebutera point. Il ne

fçauroit rejetter un cœur brisé de douleur & qui s'humilie en sa présence. *Cor contritum & humiliatum Deus non despicies.* Nous pouvons donc bien quelquefois douter si nos prieres sont telles qu'elles devroient être pour être exaucées : mais nous ne pouvons douter sans infidelité, que des prieres telles qu'elles doivent être ne soient exaucées.

Il faut bien se donner de garde de se figurer Dieu comme dur, comme inaccessible, comme inexorable. Il est toujours prêt au contraire de se laisser fléchir a nos prieres. Il est toujours prêt de recevoir ceux qui s'approchent de lui. Il n'y a que la malice des hommes qui les empêche d'éprouver les effets de sa bonté. Qui peut douter de cette bonté, puisque Jesûs-Christ même l'a scellée de son Sang ? *Craignez-vous*, dit Saint Bernard, *Hommes de peu de foi, qu'il ne veüille pas vous remettre vos pechez ? Il les a lui même attachez à la Croix par les mêmes clous qui ont attaché ses mains.* QUID *timetis modicæ fidei, ut peccata nolit remittere ? sed affixit ea cruci cum suis manibus.*

In Cant. Serm. 38. n. 2.

La quatriéme verité est que l'hom-

me ne sçauroit avoir aucune juste raison de desesperer. Car Dieu ne fait jamais connoître à qui que ce soit dans cette vie l'arrêt de sa predestination. Et ainsi toute défiance fondée sur ces sortes de pensées, est téméraire & déraisonnable.

Il n'y a point aussi de disposition d'esprit & de cœur si mauvaise qu'elle donne sujet de perdre l'esperance.
» Quel est le sujet de votre defiance,
» dit Saint Bernard ? Est-ce que vous
» êtes foibles & délicats ? Mais Dieu Ibid.
» connoît notre foiblesse. Est-ce que
» vous êtes lié au peché par une lon-
» gue habitude ? Mais Dieu delie ceux
» qui sont liez : *Dominus solvit com-*
» *peditos*. Est-ce que vous craignez qu'é-
» tant irrité par le nombre & la mul-
» titude de vos crimes il refuse de vous
» assister? Mais ne sçavez-vous pas qu'il
» se plaît à répandre ses graces avec
» plus d'abondance sur ceux où le
» peché a été plus abondant ? Je de-
» sespererois, dit saint Augustin, si je
» n'avois un grand Medecin : *Despe-*
» *rarem si tantum medicum non habe-* In Aug
» *rem*. Mais qui pourroit ne pas es- 50.
» perer ayant un Dieu pour Medecin,
» & pour remede le Sang d'un Dieu ?

Il s'enſuit clairement de là que toutes les penſées de déſeſpoir étant fauſſes, déraiſonnables, dangereuſes, temeraires, il n'eſt jamaîs permis de s'y arrêter, & qu'il les faut au contraire rejetter comme des tentations ; & non ſeulement celles qui portent au deſeſpoir, mais auſſi celles qui affoibliſſent l'eſperance, comme ſeroient, par exemple, celles qui nous feroient enviſager trop fortement ce qu'il y a d'incertain dans notre predeſtination, & dans notre perſeverance. Dieu qui ſçait que nous ſommes foibles, & que ces penſées nous ſont inutiles, nous ordonne de nous épargner nous-mêmes, & de nous appliquer au contraire aux penſées qui nourriſſent notre confiance.

Inſtr. Chret.

Nous devons toujours avoir dans l'eſprit que l'eſperance nous étant auſſi neceſſaire que la foi, on doit autant éviter les penſées qui attaquent l'eſperance, que celles qui attaqueroient la foi. Comme on auroit donc horreur de ſoi-même, ſi on s'étudioit à former des difficultez pour ne pas croire que Jeſus-Chriſt eſt dans l'Euchariſtie, on doit faire auſſi beaucoup de ſcrupule de s'entretenir volontaire-

ment de ces penſées, qui affoibliſſent la confiance, & qui jettent l'ame dans des doutes, où il eſt impoſſible qu'elle trouve jamais de lumiere. Que ſi ces penſées ſe préſentent malgré nous il faut les prendre pour des tentations, & les rejetter comme on rejette les autres mauvaiſes penſées.

On peut même tirer de ces penſées contraires à l'eſperance, un ſujet legitime de bien eſperer de ſon ſalut. Car ſi on eſt troublé de ces penſées c'eſt une marque qu'on n'a pas encore le cœur endurci, & que l'on n'eſt pas abandonné de Dieu.

Si quelqu'un avoit ſujet de deſeſperer dans cette vie, ce ſeroient ceux qui ne penſent jamais à leur ſalut, qui ne s'inquietent de rien, qui ſont toujours dans un merveilleux repos; & qui ne ſont pas même tentez de déſeſpoir.

Mais il ne ſe faut pas contenter d'éviter le deſeſpoir, il faut nourrir encore notre eſperance par tous les juſtes motifs que la foi nous fournit. Et elle nous en fournit de ſi grands & de ſi puiſſans, qu'il n'y a que le peu de reflexion que l'on y fait, qui affoibliſſe notre confiance.

On n'eſt point aſſez penetré de ce que l'on eſt à Dieu, & de ce que Dieu nous eſt : il ſemble que nous lui ſoyons indifferens, & qu'il ne faſſe pas attention à ce qui nous regarde. Cependant la bonté, l'application, & le bon ſoin de Dieu pour nous ſurpaſſent infiniment tout ce que les créatures en peuvent avoir. Quelque attention que les hommes ayent à nos beſoins, ils n'y penſent pas toujours, leurs ſoins ſont paſſagers, & leur bonne volonté n'eſt pas toujours agiſſante. Elle eſt ſouvent interrompuë par l'oubli ou par les diſtractions de la vie. Mais il n'en eſt pas ainſi de Dieu, comme il a été déja dit ailleurs : il nous regarde dès l'éternité, & n'a jamais ceſſé de nous regarder.

La volonté qu'il a de nous faire du bien eſt auſſi continuelle que ſon être. C'eſt par cette volonté qu'il nous donne dans le tems tous les biens que nous recevons ou immédiatement de lui, ou par l'entremiſe des créatures. C'eſt par cette volonté que lorſque nous étions encore dans le néant il nous préparoit l'être & la vie non-ſeulement de la nature, mais auſſi de la grace. C'eſt par cette volonté qu'il nous a

ſeparez de tant d'ames qu'il a laiſſées dans la mort. Nous n'avons rien contribué à obtenir de lui toutes ces faveurs. Elles ſont découlées ſur nous de ſa ſeule miſericorde. Ainſi il eſt bien juſte de penſer qu'il ne nous abandonnera pas, lorſque nous commencerons à reconnoître ſes graces & à lui témoigner quelque ſorte de fidelité.

Diſons donc avec ſaint Auguſtin : *Si Dieu nous nourriſſoit lorſque nous le mépriſons, ceſſeroit-il de nous aſſiſter lorſque nous commençons à le craindre?* In Pſ. 33.
PASCEBAT *Dominus contemnentem ſe, & deſeret timentem ſe ?*

Diſons avec le même Saint : *Il nous a cherchez lorſque nous étions impies pour nous racheter, & après nous avoir rachetez, nous abandonneroit-il pour nous perdre ?* IMPIUM *te quæſivit, ut redimeret ; redemptum deſeret ut perdat ?* In Pſ. 68.

Ces prieres mêmes que nous adreſſons à Dieu, doivent être pour nous un ſujet particulier de confiance que nous en obtiendrons l'effet. Car ces prieres ne naiſſent pas de notre fond. C'eſt Dieu qui nous les inſpire. C'eſt ſon eſprit qui les produit en nous. Et en nous donnant ces gages de ſon

Esprit ; comme parle l'Apôtre, ne nous marque-t-il pas assez clairement qu'il nous en veut accorder l'effet dans son tems, & qu'il n'a pas retiré de nous sa misericorde, selon cette regle de saint Augustin : *Lorsque vous verrez que Dieu n'a pas retiré de vous l'esprit de priere, assurez-vous qu'il n'a pas retiré de vous sa misericorde.* CUM *videris à te non amotam deprecationem tuam, securus esto, quia non est amota à te misericordia ejus.*

In Pf. 65.

Que la puissance de nos ennemis ne nous étonne donc point. Celui qui nous a appellez est plus puissant qu'eux, puisqu'il est tout-puissant. Il est plus fort que tout ce qui est fort ; plus élevé que tout ce qui est élevé. NEMO *vos terreat. Potentior est qui vos vocavit, omnipotens est, fortior est omni forti, superior est omni excelso.*

In Pf. 96.

Ne craignons pas même notre misere & notre foiblesse ; Car il ne s'agit pas, comme dit un homme de Dieu, de bâtir par les mains des hommes une tour qui aille de la terre jusqu'au Ciel, mais de bâtir par les mains de Dieu une tour qui vienne du Ciel jusqu'à la terre.

Ne regardons pas aussi la dispropor-

tion qu'il y a entre ce que nous sommes, & ce que nous prétendons obtenir; entre la récompense où nous aspirons, & le peu que nous meritons. Car il suffit qu'il y ait de la proportion entre Jesus-Christ, & ce que nous demandons en son nom. *Pourquoi*, dit Saint Bernard, *nous étonnerons-nous de l'excellence de la recompense à laquelle nous prétendons, si nous considerons la grandeur du prix que nous offrons pour l'obtenir?* Quid *paveat ad præmii magnitudinem, qui pretii dignitatem considerat.* Serm. 2. in Cant.

Le merite de Jesus-Christ supplée au défaut du nôtre; & il fait notre mérite par le don qu'il nous en fait. *Mon merite*, dit Saint Bernard, *est la misericorde du Seigneur. Je ne suis donc pas dépourvû de merite, puisqu'il n'est pas dépourvû de misericorde. Et comme ses misericordes sont abondantes, j'ai aussi une abondance de merite. Sa justice est aussi la mienne, puisque Jesus-Christ a été fait notre justice. Y a-t-il lieu de craindre que cette justice ne suffise pas à tous deux?* Serm. 61. in Cant.

Ne nous méprisons donc point; mais tenons-nous au rang où Dieu nous a mis, & jugeons nous par ce

qu'ils nous a faits, & ce qu'il a fait pour nous. *Nous sommes*, dit saint Augustin, *des hommes faits à l'image de Dieu : & celui qui nous a fait hommes s'est fait homme pour nous. Si nous ne trouvons rien en nous que de vil & de*
In Ps. *méprisable en considerant que nous ne*
32. *sommes que terre & que poussiere, sujets à tomber à tout moment : jugeons ce que vaut notre ame par le prix avec lequel le Fils de Dieu l'a rachetée.* SI VOBIS *ex terrena fragilitate voluistis : ex pretio vestro vos attendite.* Nous pouvons donc toujours trouver de justes sujets de confiance dans l'amour éternel de Dieu pour les effets que nous en avons ressentis, dans la mort de Jesus-Christ pour nous, dans la qualité de membres de son corps dont il nous a fait participans.

Il est vrai que cette confiance est mêlée de quelque crainte, parce qu'encore que nous soyons assurez que Dieu nous accordera ce que nous lui demandons, pourvû que nos prieres soient telles qu'elles doivent être, nous ne sommes pas assurez de la pureté de nos prieres, & nous ne sommes pas de même pleinement certains que nous soyons membres vivans du

corps de Jesus-Christ, & que nous participions à sa justice; & enfin nous n'avons pas non plus de certitude d'être du nombre de ceux à qui Dieu a destiné le salut. Mais si cette incertitude doit produire en nous une crainte salutaire, elle ne doit point détruire notre esperance, ni étouffer même les sentimens de confiance que nous pouvons justement avoir.

Elle ne doit point détruire notre esperance, puisqu'il n'y a rien de moins raisonnable que de ne vouloir pas esperer un bien, parce qu'il est mêlé de quelque sorte d'incertitude, & d'attirer certainement par le desespoir le plus grand des maux, parce que nous avons quelque sujet de craindre. L'incertitude doit produire la crainte, mais non le desespoir, qui suppose au contraire la certitude du mal que l'on craint.

Je dis de plus que cette incertitude ne nous doit point ôter la confiance, parce que cette incertitude n'est fondée que sur ce que nous ne sçavons pas assurement que la volonté que nous avons d'obéir à Dieu & de le preferer à tout, soit sincere & effective, ni qu'elle doive perseverer.

jusqu'à la fin. Or quand on sent cette volonté en soi dans quelque degré, le doute qui reste, si elle est sincere, n'empêche pas la confiance qui naît de ce témoignage interieur. Il est difficile de croire qu'on ne veuille pas sincerement ce qu'on croit vouloir: Et ainsi l'incertitude qui peut venir des doutes que l'esprit en peut former, ne sçauroit le penetrer vivement.

Mais quelle esperance peuvent avoir, dira-t on, ceux qui ne songent point à Dieu, & qui ne cherchent toute leur vie qu'à contenter leurs passions? Sans doute qu'ils ont sujet d'en avoir peu tant qu'ils sont dans cet état: mais aussi ne se fatiguent-ils guéres de ces pensées. Ils sont plongez dans les sens ou dans les curiositez de l'esprit, & ne pensent point à l'autre vie; & ainsi les pensées de défiance ne les tourmentent gueres, comme celles que nous avons d'avoir de la confiance les consolent peu. Que s'ils viennent à concevoir quelque desir de retourner à Dieu; ce desir qui vient de Dieu leur fournit alors un legitime sujet d'esperance. C'est un rayon de la lumiere divine qui luit dans leurs tenebres. C'est une

voix de Dieu qui les appelle : ils n'ont qu'à exposer tous leurs maux à ce Medecin tout-puissant. Il n'y en a point dont il ne les guerisse facilement, pourvû qu'ils veüillent se laisser traiter par lui : *Omnipotenti Medico nihil est insanabile.* Ainsi dans quelque état que soit un homme, si-tôt qu'il veut s'appliquer à son salut, il a toûjours des sujets légitimes d'esperer, & n'en a jamais de justes de desesperer. De sorte que nous ne pouvons être dans une disposition de défiance & de desespoir, qu'en nous éloignant aussi-bien de la raison que de la foi.

CHAPITRE VIII.

Sixiéme Condition de la Priere. Perseverance. Principes sur lesquels elle est établie.

JEsus-Christ a cru que c'étoit une verité si importante au salut des hommes que celle qui leur apprend qu'il faut perseverer dans la priere, & que c'est par cette perseverence qu'on obtient de Dieu ce qu'on lui demande, qu'il ne nous l'a point In Ps. 85.

laissée à tirer par conséquence. Il l'a fait écrire en termes formels dans son Evangile ; & s'il nous en instruit sous le voile de la parabole d'un homme qui se levant la nuit va demander trois pains à son ami, & le contraint par son importunité de les lui prêter, c'est après nous avoir declaré que le sens de cette parabole étoit, *qu'il faut toujours prier & ne se lasser jamais* : *Oportet semper orare & non deficere.*

Luc. 18. 1.

La raison & le fondement de ce précepte est, qu'encore que Dieu ait promis de se laisser fléchir par nos prieres, ce n'est pourtant que par des prieres accompagnées des conditions qui doivent y être jointes selon les regles de sa sagesse. Car il est bien vrai que quiconque demande reçoit : mais c'est pourvû qu'il demande autant & de la maniere qu'une si grande chose doit être demandée : *Qui sic petunt, & tantùm petunt, quomodo & quantùm res tanta petenda est*, dit saint Augustin.

Or la perseverance est une de ces conditions qu'il exige de ceux qui lui demandent quelque grace. Il ne veut pas seulement que nous le priions,

il veut que nous le prïons avec perseverance. Voilà notre loi & notre regle, qui nous doit faire resoudre quelque chose que ce soit que nous demandionsà Dieu, de ne cesserjamais de le lui demander, quand il differeroit de nous la donner durant toute notre vie, en nous tenant heureux de l'obtenir un quart d'heure avant notre mort. Car cette perseverance qu'il exige n'a point de bornes : il. n'est point dit qu'il faut prier six mois, un an, deux ans, dix ans : il est dit, qu'il faut toujours prier & ne se lasser jamais : Il est dit dans l'Ecclesiastique, que *ceux qui craignent Dieu, auront patience jusqu'à ce* Ecclef. *qu'il vienne y juger de leurs actions.* 2. 24. PATIENTIAM *habebunt usque ad inspectionem illius* ; c'est-à-dire, jusqu'à leur mort, où Dieu commencera d'exercer son jugement d'une maniere que que nous ne pourrons ignorer. Il est dit dans le même Livre : *Malheur à ceux qui perdront la patience:* Væ iis Ibid. 2. *qui, erdiderunt sustinentiam* : il nous 16. y commande expressement de souffrir patiemment les retardemens de Dieu : *Sustine sustentationes Dei*, & de ne nous pas décourager quand il nous laisse dans le rabaissement & dans la

Ibid. 2 4 douleur. *In dolore sustine, & in humilitate tua patientiam habe.*

Pour nous fortifier dans la pratique de ces instructions, il est bon de considerer combien l'impatience des hommes dans leurs prieres est injuste & deraisonnable. Car pourroit-on s'ennuyer des retardemens dont Dieu use quelquefois à nous exaucer, si l'on regardoit ce que l'on est, quel est celui que l'on prie, & combien est grand ce qu'on lui demande : *Quid, quem, quidve petis?* Nous ne sommes dignes que de supplices ; c'est un Dieu que nous prions, & ce que nous demandons à Dieu est aussi grand que lui-même. *Petis aliquid à Deo, & hoc aliquid ipse Deus est.* Qu'y a-t-il donc de plus injuste que de s'impatienter que Dieu ne nous exauce pas aussitôt que nous le lui demandons? Traitons nous les Princes comme nous traitons Dieu? Si un Prince étoit assez bon pour faire esperer à un pauvre les premieres dignitez de son royaume, & qu'il lui ordonnât pour cela de les lui demander, ce pauvre seroit-il assez miserable pour s'ennuyer, si ce Prince avoit jugé à propos de differer quelque tems à les lui donner?

Id Ps, 30. Instruc Chrét.

La moindre grace que nous demandons à Dieu est infiniment plus estimable que tout ce qu'il y a sur la terre. Cependant nous la demandons comme si elle nous étoit dûë, & nous nous ennuyons de la demander s'il differe quelque tems à nous l'accorder.

Quel outrage ne faisons-nous point par là à sa bonté ? Il veut nous aider, il nous commande même de lui demander ses graces, il n'exige de nous que la reconnoissance de notre indignité, & c'est pour nous faire entrer plus aisément dans cette humble reconnoissance qu'il differe de nous aider : & par un dégoût & une impatience pleine de présomption & d'injustice, nous nous opposons à ses misericordes & à ses dons, & notre orguëil nous ferme la porte de ses graces, que sa bonté nous avoit ouvertes.

Mais d'où pensons-nous que naisse en nous cette impatience, qui fait que nous nous lassons si-tôt de prier, lorsque nous n'obtenons pas de Dieu ce que nous lui demandons ? Pour en découvrir la source il n'y a qu'à considerer ce qui rend ordinairement les gens

du monde si patiens & si perseverans dans leurs entreprises. On les voit former des desseins & concevoir des prétentions qui ont besoin de longues préparations : ils s'y assujettissent avec courage ; ils souffrent sans se rebuter dans cette poursuite une infinité de peines, de traverses, de dégoûts, de rebuts. Quoiqu'ils ne prétendent que des biens de cette vie, leur vie néanmoins est souvent bien avancée avant même qu'ils soient en état de les obtenir : ils n'ignorent pas que de ceux qui y aspirent, peu y parviennent, & que ceux qui y parviennent en jouissent peu. Cependant ils perseverent ; ils ne se lassent point : ils vieillissent dans la Cour & dans les Armées, en courant toûjours après quelque établissement & quelque charge, ou après les chimeres de la reputation, de la consideration, & de l'honneur.

D'où vient la perseverance de tous ces gens dans la recherche des biens du monde ? C'est qu'ils les estiment & qu'ils les aiment avec passion. Cette estime & ce desir sont les aîles qui les portent, & les appuis qui les soutiennent. Ils ont une grande idée de ces avantages du monde, & un grand

mépris de l'état de ceux qui en sont privez. Ils les desirent beaucoup, & par ce desir ils surmontent tous les dégoûts & toutes les difficultez qui se rencontrent dans cette recherche.

Pourquoi ne sommes-nous donc pas dans la même disposition à l'égard des biens de Dieu? C'est que nous ne les estimons & ne les desirons pas de même. Voilà ce qui cause nos dégoûts, notre lâcheté, nos découragemens. C'est ce qui nous fait abandonner si facilement la priere & les autres moyens ordonnez de Dieu pour les obtenir. Nous en avons une foible idée, & nous les souhaitons encore plus foiblement. Ainsi lorsque Dieu retarde de nous exaucer, nous nous lassons facilement de le prier, & par la recherche des créatures nous nous consolons de cette privation des biens de Dieu.

Nous étonnerons-nous après cela que Dieu exige de nous la perseverance dans la priere, puisque ce n'est qu'exiger de nous un desir sincere des biens qu'il nous veut donner, & qu'il ne demande rien de nous en cela, sinon que nous ayons pour le Ciel la même ardeur que nous avons pour la

terre, & que nous le traitions comme nous traitons les hommes?

Ce qui nous entretient encore dans cette impatience, est que nous sommes peu instruits des fins de Dieu dans ces retardemens dont il use à nous exaucer. Et c'est pourquoi il est important de mediter souvent diverses veritez que l'Ecriture & les Peres nous apprennent sur ce point.

Iacq. 4. 3. La premiere est, que souvent nous ne recevons pas, parce que nous demandons mal : *Non accipitis eo quid male petatis.* Ainsi les delais de Dieu nous doivent être des avertissemens de faire reflexion sur la maniere dont nous le prions, & même sur tout le reste de notre vie, pour en rétrancher, & y corriger tout ce qui nous peut empêcher d'obtenir ce que nous lui demandons.

La seconde est, que nous ne devons pas croire aussi que Dieu n'agrée pas nos prieres, lorsqu'il ne nous donne pas des marques sensibles qu'il nous ait exaucez. Et c'est ce que Jesus-Christ nous a voulu apprendre par l'exemple de la Cananée : il sembloit qu'il ne daignât pas ni l'écouter, ni lui parler : il dissimuloit de l'entendre.

tendre: Et cependant il étoit très-resolu de l'exaucer. Les suspensions dont il usoit à son égard étoient de veritables faveurs. Sa dissimulation apparente étoit une adresse de sa bonté. Son silence tenoit lieu de paroles. Ses rebuts étoient des graces. Et lors qu'il la rejettoit avec le plus de mépris, & qu'il y ajoûtoit même une espece d'injure, il étoit tout prêt de recompenser sa foi, d'admirer sa perseverance, & de couronner son humilité. Aug. in Ps. 118

C'est la conduite dont Dieu se sert à l'égard de ses enfans. Souvent il ne les exauce pas tout d'un coup: mais en differant de les exaucer, il les exauce en effet. Ces suspensions & ces retardemens dont il use à leur égard, exercent leur foi, éprouvent leur patience, & leur inspire un plus grand sentiment de leur indignité, qui les rendant plus humbles, les rend plus dignes d'être exaucez.

C'est pourquoi saint Augustin s'étant objecté un passage de l'Ecriture, qui paroît contraire à ce que nous disons: *Vous ne m'aurez pas si-tôt invoqué, que je vous exaucerai*, il y répond en ces termes: *Dieu ne laisse pas de nous secourir, lorsqu'il differe* Aug. de Ver. Dom. Serm. 4. c. 3.

de nous secourir. Le retardement de son secours, est un secours, & il nous assiste en cela même qu'il suspend son assistance, puisque s'il accomplissoit les desirs impatiens que nous avons de guerir, nous ne pourrions recevoir de lui qu'une guerison imparfaite & précipitée. DEUS *& cum differt adest; & quod differt adest, & differendo adest, ne præproperam dum implet voluntatem, perfectam non impleat sanitatem.*

L. 2. de pecc merc. Il nous fait connoître par-là d'une maniere plus sensible, que notre guerison est un don de sa grace, & qu'on ne la sçauroit acquerir par les seules forces de la nature. » Car c'est pour » cette raison, dit saint Augustin, » qu'il differe quelquefois long-tems » à guerir ses fideles & ses Saints de » quelques-uns de leurs défauts, & » qu'il permet qu'ils n'ayent pas » un amour de la justice assez grand » pour l'accomplir parfaitement, soit » qu'ils l'ignorent, soit qu'ils la con» noissent, afin qu'en consultant la » regle de la verité, personne n'ait » sujet de se glorifier devant lui. Et » son intention en cela n'est pas de » les rendre dignes d'être condamnez, » mais de les rendre plus humbles,

» en leur faisant voir la necessité de sa
» grace, de peur que si tout leur
» étoit facile, ils ne s'attribuassent ce
» qui est de Dieu.

Cette même verité qui comprend toute la conduite de Dieu sur les Elûs, dans la dispensation de ses graces, a été exprimée en ces termes par saint François de Sales. » Le divin amant
» de nos ames nous laisse souvent
» comme engluez dans nos miseres,
» afin que nous sçachions que notre
» delivrance vient de lui, & que
» quand nous l'aurons, nous la tenions
» chere comme un don précieux de
» sa bonté. C'est pourquoi comme la
» devotion genereuse ne cesse jamais de
» crier à Dieu, aussi ne cesse-t-elle ja-
» mais d'aspirer, d'esperer, & de se
» promettre courageusement de courir. Entr. des Constit

On peut dire néanmoins en quelque sorte que toutes les prieres des fideles sont exaucées, pourvû que l'on y distingue deux objets; l'un general, l'autre particulier.

L'objet general c'est la misericorde de Dieu & notre salut. L'objet particulier consiste dans les choses déterminées & precises, que nous demandons. Mais si nos prieres sont telles

qu'elles doivent être, ces demandes particulieres se rapportent toujours à l'objet general. C'est-à-dire, que nous ne devons rien demander que par rapport à notre salut, & autant que ce que nous desirons y peut être utile. De sorte que dès-là que Dieu ne nous le juge pas utile, nous ne le demandons plus. Il n'est donc pas étrange que Dieu n'exauce pas quelquefois les justes dans leurs demandes particulieres, puisqu'il ne le fait que pour les exaucer mieux dans leurs demandes generales.

Il y en a plusieurs, dit saint Augustin, qui crient à Dieu dans la tribulation, & qui ne sont pas exaucez: mais c'est pour leur salut, & non pour leur aveuglement. » Saint Paul » demandoit avec instance d'être délivré de l'aiguillon de la chair, & il » ne fut point exaucé, Dieu s'étant » contenté de lui dire: *Que sa grace » lui suffisoit, parce que la vertu se » perfectionne dans l'infirmité.* C'est ce » qui doit apprendre aux hommes que » Dieu est leur Medecin, & que l'af» fliction est un remede pour leur re» donner la santé. Dans l'application » de ce medicament l'on vous brûle;

In Ps. 21. Voyez in Ps. 59. & in ps. 144.

» l'on coupe votre chair, cela vous » fait jetter de grands cris : mais le » Medecin qui veut vous procurer » la santé, ne se met pas en peine » de satisfaire vos desirs.

Souvent aussi ce que nous demandons à Dieu, quoique bon en soi, ne nous convient pas encore. Et c'est pourquoi Dieu reserve à un autre tems à nous le donner : *Quædam non negantur, sed congruo tempore differuntur*, dit saint Augustin. Ainsi le retardement de Dieu n'est pas une preuve que ce que nous lui demandons ne soit pas conforme à sa volonté : mais seulement qu'il n'est pas à propos que nous l'obtenions si-tôt. In Joan tract. 1. c. 2.

Que sçavons-nous s'il n'a point seulement dessein par-là de nous le faire estimer davantage ? Car c'est encore une des fins de Dieu dans ces retardemens Quand Dieu differe, dit saint Augustin, de nous accorder nos demandes, c'est pour nous donner une plus haute estime de ses dons. » On » a plus de joye quand on obtient ce » qu'on a desiré long-tems, & l'on » vient facilement à mépriser ce qui » nous a été donné d'abord. Deman- » dez, cherchez, pressez. En deman- De verb. Dom. sup. Matth. Serm. 51.

» dant & en cherchant ; votre cœur
» s'étend. Dieu vous garde ce qu'il ne
» veut pas vous donner si-tôt, afin que
» vous appreniez par-là à avoir de grands
» desirs pour de si grandes choses : *Cum*
» *aliquando tardius dat, commendat do-*
» *na, non negat. Diu desiderata, dul-*
» *cius obtinentur ; citò autem data,*
» *vilescunt. Servat tibi Deus quod non*
» *vult citò dare, ut & tu discas ma-*
» *gna magis desiderare.*

Il est clair par-là que la raison aussi bien que la foi, condamne l'impatience des hommes dans leurs prieres, & qu'elle approuve la perseverance. Car l'impatience les prive certainement des graces qu'ils étoient peut-être sur le point d'obtenir, & cette impatience est un mal en elle-même, puisqu'elle est injurieuse à Dieu. Au contraire la perseverance dans la priere est un si grand bien, qu'on peut dire que ceux à qui Dieu fait la grace de la leur donner, sont souvent plus exaucez & plus favorisez que ceux qui obtiennent tout d'un coup l'effet de leurs prieres, parce qu'elle est souvent plus utile que cet effet, en ce qu'elle enferme l'humilité, la connoissance de notre indignité, & cette esperance qui

naît de l'épreuve & qui ne confond point selon l'Apôtre : *Spes autem non confundit.*

CHAPITRE IX.

Septiéme condition de la priere. Prier au nom de Jesus-Christ. Comment il faut pratiquer ce devoir.

TOut le monde voit que l'Eglise ajoute ces mots à toutes ses prieres : *Par Jesus-Christ notre Seigneur* ; & il y en a beaucoup qui sçavent par cœur ce passage celebre de saint Augustin : *L'Oraison qui ne se fait pont au nom de Jesus-Christ non-seulement n'efface pas le peché, mais devient elle-même peché.* ORATIO *quæ non fit per Christum, non solum non tollit peccatum, sed etiam ipsa fit in peccatum.* Mais il y en a peu, qui comprennent bien cette verité, & qui soient assez penetrez de la dependance intime que nous avons de Jesus-Christ dans toutes nos actions, & particulierement dans nos prieres.

Cette dépendance est fondée sur la

qualité d'unique Médiateur ; qui convient à Jesus-Christ d'une maniere si singuliere, que quoique par une expression que les Peres autorisent, on donne le titre de Médiateur à d'autres qu'à Jesus-Christ, comme à la Vierge & aux Saints du Ciel, ce n'est point néanmoins au même sens qu'à Jesus Christ.

S'ils sont Médiateurs d'intercession ; ils ne sont point Médiateurs de redemption. La force même de leur intercession est fondée sur le merite de JesusChrist. Et s'ils prient comme principaux membres du corps de Jesus-Christ, c'est toujours en employant pour obtenir ce qu'ils demandent, le merite de leur chef. Car l'homme par le peché est devenu incapable d'avoir un commerce immédiat avec Dieu. Il est indigne de se présenter devant lui. Il est incapable d'en rien obtenir. La grace même de la justification, quelque veritable, réelle & interieure qu'elle soit, ne rétablit point les hommes dans le droit de s'approcher de Dieu par eux-mêmes, & de lui demander quelque chose en leur nom en s'appuyant sur leurs propres merites.

Car si cette grace les justifie, elle les justifie comme membres du corps de Jesus-Christ, ou plûtôt elle les y incorpore. C'est une grace essentiellement dépendante du Chef qui est Jesus-Christ, qui découle de lui, qui nous est donnée en lui & par lui, comme à ses membres. Si-tôt que nous voudrons subsister séparément de lui, & nous presenter à Dieu sans notrê Chef, nous n'agirons plus comme membres de ce corps divin, & nous serons indubitablement rejettez de Dieu.

Dieu ne nous a pas élus en nous regardant immediatement en nous-mêmes. Il nous a élus en Jesus-Christ. Ephes.
Elegit nos in ipso; c'est-à-dire, qu'il v. 4.
a voulu que Jesus-Christ fut auteur de notre salut, & que nous le dussions à ses merites.

Il ne nous accorde pas aussi ses graces en nous considerant en nous mêmes, mais en nous considerant en son Fils. *Gratificavit os in dilecte Filio suo.* Ibid.
Il ne nous vivifie pas en nous mê- v. 4.
mes, & en nous regardant separément, mais il nous vivifie en Jesus-Christ: *Cum essetis mortui peccatis, convivificavit vos in Christo.* Ephes. 2. v. 5.

Ibid. v. 7. *C'est en lui*, dit encore l'Apôtre, *que nous avons la redemption par son sang & la remission des pechez* : IN QUO *habemus redemptionem per sanguinem ejus, remissionem peccatorum.*

Or cette redemption comprend generalement toutes les graces qui nous délivrent des maux & des miseres dont nous sommes chargez, tant selon l'ame que selon le corps. Elle comprend la guérison de toutes les infirmitez de l'ame, & de toute la corruption & la mortalité du corps. Car tout cela appartient à notre parfaite redemption, qui commence sur la terre, & qui ne sera consommée que dans le Ciel par la resurrection de nos corps & la grace de la gloire.

Cette totalité de graces renfermée sous le nom de redemption, s'obtient par les merites de Jesus-Christ. C'est-à-dire, que c'est lui qui l'a meritée par l'oblation de son sang, de son corps, & de tout lui même à Dieu, oblation qui n'a point commencé à la Croix, mais au premier instant de l'Incarnation, & qui n'a pas fini à la Croix, mais qui continue dans le Ciel, & ne cessera jamais dans toute l'éternité.

C'est par cette oblation que Jesus-Christ a faite de lui-même, & particulierement de sa mort pour son Eglise, qu'il est Prêtre éternel. C'est par elle qu'il l'a sanctifiée pleinement pour l'eternité. *Una oblatione consummavit in æternum sanctificatos.* C'est par elle qu'il prie pour nous comme notre Prêtre : *Orat pro nobis ut Sacerdos noster.* Hebr. 10. v. 14.

Il n'y a donc point à esperer de sanctification, de grace, de délivrance qu'en nous unissant à cette Priere, & à cette oblation de Jesus Christ; en employant auprès de Dieu la victime même que Jesus-Christ lui a offerte, & l'amour avec lequel il la lui offre; en nous fondant sur ses merites & non sur les nôtres; sur sa charité & non sur la nôtre, sur le prix de son sang, & non sur le prix de nos œuvres séparées des siennes. Si nous pouvions obtenir quelque grace de Dieu indépendamment de Jesus-Christ & sans rapport à lui, cette grace ne découleroit pas de lui comme de notre Chef. Et ainsi il ne seroit pas vrai, comme dit l'Apôtre : *Que c'est lui qui fournit a tous ses membres par une vertu secrette ce qui est proportionné à chacun.* Aug. in Ps. 83. Ephes. 4. 5.

Peut-être que c'eſt faute d'être bien touché de ces veritez que l'on obtient ſi peu de choſe de Dieu. On s'approche avec hardieſſe de Dieu comme ſi nous en étions dignes, & ſi nos prieres pouvoient être reçuës de lui par elles-mêmes & ſans rapport à J.C. On borne l'office de Médiateur à ce qu'il a fait ſur la Croix, & on ne ſonge pas qu'il n'a point ceſſé de l'être, & qu'il fait continuellement cet office devant ſon Pere. On borne l'effet de la Croix & des mérites de Jeſus-Chriſt à la ſeule remiſſion des pechez & à la juſtification; & on ne penſe point que cet effet s'étend à tout, & comprend toutes les graces que nous pouvons eſperer; que le prix en eſt déja payé, & qu'il n'y a plus qu'à nous l'appliquer, en nous uniſſant étroitement à Jeſus-Chriſt. Nous voudrions en quelque ſorte monter au

Joan. 3. 13. Ciel ſans lui, quoiqu'il ſoit dit, *que perſonne ne monte au Ciel que celui qui eſt deſcendu du Ciel.* NEMO *aſcendit in cælum niſi qui deſcendit de cælo, Filius Hominis qui eſt in cælo.* Et ainſi afin d'y élever nos corps par la reſurrection, & nos ames par la priere, il y faut monter comme faiſant par-

tie de son corps, comme étant membres de celui qui doit y élever la troupe des captifs qu'il a conquise par son sang : *Ascendens Christus in altum, captivam duxit captivitatem* Ephes. 4. 8.

A la verité l'Apôtre nous exhorte de nous approcher avec confiance du trône de Dieu pour y recevoir misericorde ? *Adeamus cum fiducia ad thronum gratiæ, ut misericordiam consequamur* : Heb. 4. 16. mais c'est parce que nous avons un grand Pontife qui a penetré les Cieux ; c'est en nous adressant à Dieu par le Pontife qui est monté au Ciel pour se présenter continuellement à Dieu pour nous : *Introivit in cælum ut appareat nunc vultui Dei pro nobis.* Ibid. 9. 24.

Le défaut de la connoissance du Mediateur a fait qu'un grand nombre de Philosophes, comme le remarque saint Augustin, voulant retourner à Dieu, & ne le pouvant par eux mêmes, sont tombez dans des égaremens & des illusions, qui les ont rendus le joüet des diables. Et le défaut de l'application de cette connoissance fait que les Chrétiens établissent souvent leur confiance, ou dans eux-mêmes, ou dans les créatures,

qui quelque ſaintes qu'elles ſoient ; ne doivent point diminuer cette confiance ſinguliere que nous devons avoir en Jeſus-Chriſt comme en notre unique Redempteur, qui a ſeul payé le prix de toutes les graces que nous pouvons obtenir de Dieu. C'eſt pourquoi on ne ſçauroit trop avoir dans l'eſprit cette verité, que ſaint Auguſtin explique d'une maniere ſi édifiante dans ſes Confeſſions, & ſur laquelle il fait voir qu'il établiſſoit ſa pieté & ſon eſperance.

Conf. l. 10. c. 4.

» Le veritable Médiateur, dit-il, que » vous avez fait connoître aux hom» mes par votre ſecrette miſericorde, » & que vous avez envoyé afin de » les inſtruire à l'humilité par ſon » exemple, ce Mediateur entre Dieu » & les hommes, Jeſus-Chriſt homme » devant paroître entre le juſte im» mortel & les pecheurs mortels, s'eſt » fait voir mortel & juſte, mortel avec » les hommes, & juſte avec Dieu, » afin que la vie & la paix étant la » récompenſe de la juſtice, par la ju» ſtice qu'il avoit commune avec Dieu, » il ruinât dans les pecheurs qu'il ren» doit juſtes, la mort qu'il avoit com» mune avec eux.

» Jusqu'à quel excès nous avez-
» vous donc aimez, ô Pere tout
» bon & tout misericordieux ! puis-
» que vous n'avez pas épargné votre
» Fils unique, mais l'avez livré à la
» mort pour le salut des pecheurs ?
» Jusqu'à quel excès nous avez-vous
» aimez, nous pour qui celui-
» qui n'a point cru ravir votre gloi-
» re en se publiant égal à vous, s'est
» rendu obéissant jusqu'à la mort, &
» à la mort de la Croix, lui qui étant
» le seul libre entre les morts avoit la
» puissance de quitter son ame & de
» la reprendre ; qui pour nous s'est
» offert à vous comme vainqueur &
» comme victime, & qui n'a été vain-
» queur que parce qu'il a été victime ;
» qui pour nous s'est offert à vous
» comme sacrificateur & comme sa-
» crifice, & qui n'a été sacrificateur
» que parce qu'il a été sacrifié ; qui
» d'esclaves que nous étions, nous a
» rendus vos enfans par la naissance
» qu'il tire de vous & par son assu-
» jettissement aux hommes ? C'est en
» lui que j'ét blis avec raison la ferme
» esperance que j'ai conçûë que vous
» guérissez toutes mes langueurs, par
» lui qui est assis à votre droite, &

» qui implore votre misericorde
» pour nous. Car sans cela je me laiſ-
» ſerois emporter au deſeſpoir : il eſt
» vrai que mes foibleſſes ſont très-gran-
» des & en très-grand nombre. Elles
» le ſont, je l'avoüe : mais le reme-
» de que vous pouvez y donner eſt
» encore beaucoup plus grand & plus
» puiſſant.

Mais il ne faut pas ſeulement ſe pre-ſenter à Dieu dans nos prieres comme unis à Jeſus-Chriſt, en nous couvrant de ſa juſtice & de ſes merites, & fondant ſur lui l'eſperance d'obtenir ce que nous demandons à Dieu : il faut s'y préſenter auſſi en eſprit d'union avec tout ſon corps. Car Dieu ne nous ſauve pas ſéparément, & il ne reçoit pas nos prieres ſéparément : il ne les reçoit que comme jointes à celles de tous les autres Fideles ; comme faiſant partie de celles de l'Egliſe, & de ce gemiſſement de la colombe, auquel il accorde toutes les graces qu'il donne à chaque membre en particulier. Nos prieres toutes ſeules ſont trop foibles pour aller juſqu'à Dieu, il les faut joindre à celles de l'Egliſe, comme l'eau retenuë dans un vaſe étant incapable d'elle-même d'aller juſqu'à

la mer, y est portée si on la jette dans un fleuve qui l'emporte avec le reste de ses eaux, selon la comparaison de saint Chrysostome.

C'est aussi par cette raison que l'Eglise prie toujours en commun, & qu'elle demande tout en commun; ces prieres communes marquant que nous prions comme membres d'un meme corps, & en union avec ce corps. C'est par cette raison qu'elle a toujours préferé les prieres publiques aux prieres particulieres, parce que cette union des Fideles dans un même corps y est plus expressement marquée. C'est par cette raison que les Peres remarquent qu'un des plus grands obstacles à la priere, est l'aversion contre le prochain & le ressentiment des injures, parce qu'il n'y a rien qui soit plus opposé à cette union de cœurs. C'est le fondement de ce précepte de saint Paul, qui ordonne aux hommes dans la premiere Epître à Timothée, de prier en tout lieu, *& d'élever leurs mains à Dieu sans colere & sans division*, parce que ces vices sont contraires à cette disposition de charité & d'union avec nos freres necessaire à la priere.

Vide Greg. mor. in Job. l. 10. c. 11.

Aug. in Ps. 54.

1. ad Tim. 2. 8.

C'est enfin par cette raison qu'il nous

eſt expreſſement ordonné dans l'Oraiſon Dominicale de pardonner à nos ennemis, parce que nous ne pourions prier dans un eſprit de paix & d'union avec eux, ni unir nos prieres aux leurs, ſi nos cœurs étoient diviſez par la colere & par la haine. Les membres ſont toujours d'accord enſemble, & ſi-tôt qu'ils ſont diviſez ils ceſſent d'être membres d'un même corps, parce qu'ils ne le compoſent que par leur union. Prier donc comme membres du corps de Jeſus-Chriſt, comme enfans de l'Egliſe, c'eſt prier en eſprit d'union avec tout le reſte des Fideles ſans en excepter aucun : il eſt vrai qu'il n'eſt pas neceſſaire d'avoir toujours expreſſement cette penſée, & qu'il ſuffit d'avoir cette diſpoſition de charité dans le cœur : mais il eſt bon néanmoins de l'avoir ſouvent dans l'eſprit pour nous donner lieu d'examiner ſi nous l'avons dans le cœur, & ſi nous n'y nourriſſons point quelque ſemence ſecrette de haine, d'averſion, & de mépris contre quelqu'un des membres de l'Egliſe, ce qui détruiroit tout l'effet de nos prieres & les rendroit incapables d'être reçûës favorablement de Dieu.

TABLE
DES CHAPITRES DU TRAITE' DE LA
PRIERE.

LIVRE PREMIER.

Où il est traité de la Methode de mediter sur quelques sujets generaux ausquels il est bon de faire reflexion chaque jour.

CHAPITRE PREMIER.

LIVRE SECOND.

Methode de mediter sur les sujets particuliers.

CHAPITRE PREMIER.

LIVRE TROISIÈME.

Des Conditions de la Priere.

CHAPITRE PREMIER.

FIN DE LA TABLE
des Chapitres du I. Tome.



